HAL
open science

Le devenir médecin à Cuba : une étude qualitative du processus de politisation d'étudiants états-uniens en médecine à la Havane

Joséphine Foucher

To cite this version:

Joséphine Foucher. Le devenir médecin à Cuba : une étude qualitative du processus de politisation d'étudiants états-uniens en médecine à la Havane. Science politique. 2016. dumas-01526872

HAL Id: dumas-01526872

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01526872v1

Submitted on 23 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MÉMOIRE

pour obtenir le diplôme de

MASTER DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE - PARIS 3

Master 2 Recherche 2015-2016
Mention: Etudes internationales et européennes
Spécialité: Etudes latino-américaines
Option: Science politique

présenté par :
Joséphine FOUCHER

dirigé par :
Marie-Laure GEOFFRAY
Directrice de Recherche

Titre du mémoire :

Le devenir médecin à Cuba
une étude qualitative du processus de politisation d'étudiants états-uniens en médecine à La Havane

Mémoire soutenu le 14 juin 2016

Institut des Hautes Etudes de l'Amérique latine
28 rue Saint-Guillaume 75007 Paris

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier grandement ma directrice de mémoire, Marie-Laure Geoffray, pour sa disponibilité, ses encouragements, et ses précieux conseils tout au long de l'élaboration du sujet de recherche et de la rédaction de ce mémoire.

Ensuite, je voudrais remercier profondément tous les étudiants à Cuba et aux Etats-Unis qui m'ont consacré du temps, qui ont partagé une tranche de leur vie intime, qui se sont confiés en toute honnêteté et humilité, sans qui ce projet n'aurait pas vu le jour. J'espère pouvoir honorer leur participation fondamentale à travers ce mémoire qui cherche à donner une voix à leurs expériences et à leurs transformations. Je remercie également tous les représentants d'associations et d'ONG qui ont pris le temps de me rencontrer et de répondre à mes questions.

Enfin, je remercie Juliette pour sa relecture de ce travail ainsi que toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin à mes recherches et à l'élaboration de ce mémoire.

RÉSUMÉ

À travers une étude qualitative qui relève d'une méthodologie d'entretiens approfondis, ce mémoire permet d'observer et de qualifier comment se transforme et se développe la politisation d'étudiants des Etats-Unis suivant un cursus en médecine à la Escuela Latinoamericana de Medicina (ELAM) à La Havane, Cuba. Via une étude chronologique des différentes étapes de leur parcours académique (prise de connaissance de la formation, période de candidature, premières années sur le campus, dernières années à La Havane, réintégration dans le système états-unien), il convient d'analyser l'effet de leur socialisation primaire sur la transformation de leur politisation dans le contexte cubain, qui prône une idéologie forte et tranchée, au niveau de leur identité, leur conscience politique, leur capacité d'adaptation, et le développement de leur pouvoir d'agir. Cette expérience transformera les étudiants à différents niveaux, tout en les positionnant comme acteurs clefs de la sphère politico-sociale états-unienne marquée par un fort changement de paradigme autour de la santé (grâce aux réformes mises en place par le président Barack Obama) et une démocratisation de l'opinion publique autour des relations entre Cuba et les Etats-Unis propulsée par le dégel des relations diplomatiques entre les deux pays. Ces deux changements s'installent au sein d'un renouvellement de mouvements sociaux qui traversent aujourd'hui les Etats-Unis, en pleine période de campagne électorale.

Mots clefs : ELAM, Etats-Unis, Cuba, internationalisme, socialisation, politisation, identité, empowerment, mouvement sociaux.

RESUMEN

Por medio de un estudio cualitativo basado en una metodología de entrevistas exhaustivas, esta tesis busca observar y determinar cómo se transforma y se desarrolla la politización de estudiantes estadounidenses que están siguiendo una formación médica en La Escuela Latinoamericana de Medicina (ELAM) en la Habana, Cuba. Por medio de un estudio cronológico de las diferentes etapas de su trayectoria académica (primer contacto con la formación, el periodo de candidatura, los primeros años en el campus, los últimos años en la Habana, la reintegración en el sistema estadounidense), conviene analizar el efecto de su socialización primaria sobre la transformación de su politización en el contexto cubano, que aboga una ideología fuerte e inflexible, al nivel de su identidad, consciencia política, capacidad de adaptación, y crecimiento de empoderamiento. Esta experiencia transforma a los estudiantes en diferentes niveles y les posiciona como protagonistas en una esfera politico-social estadounidense marcada por un cambio importante de paradigma sobre la salud (gracias a las reformas establecidas por el presidente Barack Obama) y una democratización de la opinion publica sobre la relaciones entre Cuba y los Estados-Unidos propulsada por el deshielo de la relaciones diplomáticas entre los dos países. Ademas, esos dos cambios se integran dentro de una renovación de los movimientos sociales que atraviesan hoy los Estados-Unidos en medio del periodo de campaña electoral.

Palabras claves : ELAM, Estados-Unidos, Cuba, internacionalismo, socialización, politización, empoderamiento, movimientos sociales.

SOMMAIRE

Remerciements 2

Résumé 3

Resumen 4

Introduction 6

Partie 1 La Escuela Latinoamericana de Medicina : l'évolution d'un projet internationaliste 19

Partie 2 Le devenir médecin à Cuba 44

Partie 3 Le défi d'un retour aux Etats-Unis 88

Conclusion 99

Bibliographie 106

Tables des illustrations 112

Annexes 113

Table des annexes 118

Table des matières 119

INTRODUCTION

Le petit village de Baracoa situé à l'ouest de La Havane a tous les airs d'un village typique cubain. Tranquille, en bord de mer, les habitants y passent, à pied, en bicitaxi[1], à vélo ; les bruits de coqs, des vieilles voitures américaines et l'activité des habitants, sont les mêmes que dans n'importe quel autre village cubain où la vie suit son cours au sein d'un brouhaha constant. Tout semble entrer dans l'ordinaire, jusqu'à entendre des conversations en wolof, pakistanais et anglais avec un accent très californien. On tend l'oreille vers une conversation entre deux jeunes, l'un blanc, l'autre noir, qui se mettent à jour de la dernière partie de base-ball des A's, l'équipe locale de la ville d'Oakland, en Californie, tout en faisant leurs courses, achetant des mangues et des oignons chez l'agriculteur avec qui ils marchandent en toute aise le prix de leurs achats dans un espagnol cubain quasi parfait, bien que trahi par un fort accent américain.

Cette scène déstabilisante me permet de retrouver un peu de familiarité dans un univers inconnu, à travers ces deux Américains qui me font voyager jusqu'à la région où j'ai vécu la moitié de ma vie, de leur conversation à leurs gestes et leur comportement, à l'aise, lent, décontracté, qui caractérisent l'allure du Californien, sûr de lui mais sans prétention. Etonnée, je m'interroge sur la présence de mes compatriotes au fin fond d'un village qui semble être au bout du monde, à une quarantaine de minutes à l'ouest de La Havane, bien à l'écart des attractions touristiques de la capitale.

Ils sont étudiants à la *Escuela Latinoamericana de Medicina* (ELAM), qui se trouve à dix minutes à pied de Baracoa. Baracoa, le village le plus proche du campus, est l'endroit où certains étudiants vivent s'ils ont les moyens de se payer un logement en dehors du campus, et c'est surtout là qu'ils sortent le weekend, en soirée, ou bien pour acheter des denrées introuvables sur le campus. C'est en septembre 2012 que je rencontre pour la première fois ces étudiants car un ami de Californie commence sa deuxième année à l'ELAM et je suis venue lui rendre visite dans cet étrange village qui émane d'un *melting-pot* sur fond de campagne cubaine inchangée.

---

[1] La version cubaine du *tuk-tuk* indien.

I. Retour historique sur l'internationalisme de Cuba révolutionnaire

Afin de comprendre comment des étudiants états-uniens sont amenés à suivre un cursus de médecine à Cuba au XXIe siècle, il convient de faire un bref retour en arrière pour situer ce phénomène dans son contexte.

En 1959, Fidel Castro Ruz réussit un soulèvement révolutionnaire contre le dictateur Fulgencio Batista et prend le pouvoir le 1er janvier 1959. Suite à ce coup d'État, Fidel Castro déclare Cuba « État socialiste » et change drastiquement sa relation avec les États-Unis, ce qui mènera au décret d'un embargo économique de la part de ce dernier en 1962 sous l'administration de John F. Kennedy, qui perdure encore aujourd'hui.[2] Le nouveau gouvernement de Castro deviendra l'un des plus forts symboles mondiaux de résistance à la domination états-unienne et au modèle capitaliste, néo-libéral.

Fidel Castro prend les rênes d'un pays qui a longtemps baigné dans la corruption et la pauvreté, à cause d'un cycle de dépendance à son voisin du Nord, et avant cela à l'Espagne ou encore l'Angleterre. L'émancipation du peuple cubain est un objectif premier de Fidel Castro, lequel souhaite une rupture avec l'histoire de domination qui règne sur Cuba, afin que le pays retrouve une véritable indépendance et dignité. Fidel Castro va réformer tous les secteurs de la société par une répartition des richesses et la nationalisation de toutes les institutions. Le secteur de santé constitue un volet majeur de cette reconfiguration. Suite à la révolution de 1959, beaucoup de médecins se réfugient aux États-Unis, et ceux qui restent sont à présent incités à ne plus faire payer les patients mais le gouvernement. Seule la moitié des 6.912 médecins restent dans le pays[3]. Mais grâce à la nature du régime, le gouvernement de Castro peut agir rapidement pour mettre en place des réformes sociales qui toucheront le domaine de la santé : la formation de médecins de tous milieux dans des universités gratuites, la création et répartition équilibrée des centres de soins primaires, des polycliniques et hôpitaux dans les quatre coins du pays[4], jusque dans les campagnes les plus isolées, et la mise en œuvre d'une coopération internationale

---

[2] Salim Lamrani, "A Cuba, vers la fin de l'embargo", *Le monde diplomatique*, janvier 2015. URL : http://www.monde-diplomatique.fr/2015/01/LAMRANI/51971, (consulté le 3 mars 2016.)

[3] Patrick Howlett-Martin, *La coopération médicale internationale de Cuba, l'altruisme récompensé*, Paris, l'Harmattan, 2015, p. 13.

[4] Annexes 1 et 2.

par une action double, la formation offerte à des jeunes de pays étrangers dans des facultés cubaines[5] et l'envoi d'équipes médicales cubaines dans des pays confrontés à des catastrophes naturelles ou en déficit grave dans le domaine de la santé publique.

Dans un climat de guerre froide et idéologique, le pays s'engage directement dans une action de solidarité internationaliste envers les pays non-alignés[6], marquée par une idéologie révolutionnaire, anti-colonialiste, et anti-capitaliste. Mais le pays ne s'est pas restreint à envoyer de l'aide seulement à des pays dont le régime soutenait la Révolution cubaine. En effet, des médecins cubains interviennent au Chili du gouvernement de droite de Jorge Alessandri Rodriguez en 1960 et au Nicaragua lors de la dictature de Somoza en 1972 suite à des tremblements de terre, ainsi qu'au Salvador – sous un gouvernement d'extrême droite - en 1990 pour assister à l'intervention face à une épidémie de dengue. En 2005, après l'ouragan Katrina, Fidel Castro propose même d'envoyer des médecins à la Nouvelle-Orléans, aide qui sera refusée par le président George W. Bush.[7] Sinon, les régimes à tendance socialiste ou procastriste reçoivent une aide privilégiée dès le commencement de la coopération cubaine. Selon Howlett-Martin "quelque 22.000 étudiants boursiers du gouvernement cubain provenant de 82 pays poursuivaient leurs études à Cuba en 1985."[8] Aujourd'hui il y aurait 51.000 coopérants cubains dans le monde, médecins, infirmières et logisticiens mélangés.[9]

L'idéologie du régime révolutionnaire cubain se base sur une définition de la santé comme droit humain intrinsèque où l'accès aux soins est gratuit et accessible à tous. Ce pays pauvre et en développement s'est rapidement engagé à se concentrer sur la prévention comme moyen de maintenir une population saine. Cette approche centrée sur la prévention se traduit par des interventions d'éducation sur l'hygiène, la proximité du médecin de famille qui fait des visites à domicile, une connaissance détaillée du profil des patients afin de repérer les

---

[5] "plus de 35.671 jeunes provenant de 129 pays sont formés dans des universités cubaines depuis 1961, parmi lesquels 14,202 d'Afrique subsaharienne", *idem.*

[6] Patrick Howlett-Martin, *op.cit.*, p.14.

[7] I*dem*.

[8] I*dem*.

[9] *Ibid*., p.15.

déterminants sociaux qui affecteraient la santé d'un individu, et une veille permanente des épidémies.

Cette approche préventive a une portée politique car elle conduit à une quantification du niveau de bien-être de la population par les indicateurs de santé qui servent de "critère d'efficacité gouvernementale."[10] En effet, le petit pays des Caraïbes se félicite d'avoir des indicateurs de santé au même niveau que les pays occidentaux. A titre d'exemple, la moyenne de l'espérance de vie de 79 ans devance des pays comme la Pologne, la République tchèque, ou l'Argentine. Cuba a un taux de mortalité infantile (5,7 pour 1.000 naissances vivantes) plus faible qu'aux États-Unis.[11] Ces indicateurs de santé illustrent la possibilité de maintenir une population saine même avec peu de ressources, et sont souvent cités par des organisations internationales comme l'Organisation Mondiale de la Santé.[12] Ils dotent le pays d'un capital politique important, car celui-ci devient l'incarnation d'une résistance scientifiquement fondée[13] à un régime de santé mondiale dominé par un modèle capitaliste de santé privée et à objectif de profit, inspiré par le modèle états-unien. Comme nous le verrons, l'interconnection du rôle du médecin comme soigneur de maladies et agent de politiques de santé publique est très forte. Le médecin détient un rôle qui sort largement du champ purement médical et s'étend à la sphère politique, sociale, et économique.

Pour résumer, la politique de santé cubaine constitue un triple engagement : premièrement, prôner une approche universelle et gratuite de la médecine qui valorise la prévention en surveillant la santé maternelle et infantile afin de maintenir des indicateurs de santé performants, à travers une intervention médicale locale et de proximité ; deuxièmement, apporter une aide d'urgence aux populations sinistrées par des catastrophes naturelles ou systèmes de santé défaillants ; enfin, former en médecine des étudiants qui n'auraient jamais eu accès à cette

---

[10] *Ibid.*, p. 16.

[11] *Ibid.*, p. 11.

[12] La rédaction, "Raul Castro and Margaret Chan Attend Opening of New Medical Centers", Ahora.cu. URL : http://www.ahora.cu/en/sections/cuba/13659-raul-castro-and-margaret-chan-attend-opening-of-new-medical-centers, site consulté le 1er mai 2016.

[13] Attention à ne pas prendre les indicateurs à la lettre car ils sont communiqués par le gouvernement cubain lui-même, qui contrôle toutes les statistiques du pays.

formation dans leur pays d'origine afin de combattre le "*brain drain*" ou la "fuite des cerveaux" qui touche beaucoup de pays en développement, avec l'idée que ces derniers retourneront dans leur communauté d'origine.

L'idéologie qui habite l'action de solidarité médicale cubaine, du droit d'accès gratuit aux soins de santé pour tous, s'oppose directement à une conception clinique et traditionnelle de la santé, celle qui détermine que la mauvaise santé est due aux maladies, et qui va privilégier la prescription au lieu de la prévention. Cette approche domine le secteur de la santé aux États-Unis et, par extension, la plupart des pays développés où l'accès à la santé suit une logique marchande et de privatisation des soins.

En effet, ce n'est pas une exagération de dire que le système de santé américain est l'un des systèmes les plus exclusifs des pays développés. Certes, c'est l'un des meilleurs en termes de technologies et de ressources, mais il est inaccessible à une grande partie des Etats-uniens qui n'ont pas les moyens de payer ces services. En effet, selon le Bureau de Recensement des États-Unis, 10,4 % de la population, soit 33 millions d'Américains, auraient été sans assurance médicale durant l'année 2014[14]. De plus, devenir médecin aux États-Unis est un processus coûteux et difficilement accessible. Selon l'*Association of American Medical Colleges*, la dette moyenne d'un étudiant en médecine aux États-Unis était de 156.456 dollars en 2009[15]. Cette somme importante explique pourquoi les médecins négligent la médecine primaire ou de famille et se tournent vers des spécialités plus lucratives (chirurgie, orthopédie, ophtalmologie, etc.) D'après Howlett-Martin, moins de 2 %[16] des étudiants nord-américains choisissent les soins primaires comme spécialité.

Cette divergence conduit à une tendance qui va de pair avec la difficulté d'accessibilité au système de santé ou à une formation médicale : seuls les plus nantis et privilégiés ont accès à ce domaine et aux États-Unis cela signifie une grande majorité d'hommes blancs. Il me semble ici important de préciser qu'une étude sociologique sur les États-Unis est incomplète si l'on ne parle

---

[14] Jessica. C. Smith et Carla Medalia, "Health Insurance Coverage in the United States: 2014", *United States Census Bureau*, septembre 2015. p. 3. URL: https://www.census.gov/content/dam/Census/library/publications/2015/demo/p60-253.pdf, (site consulté le 16/02/2016.)

[15] Howlett-Martin, *op. cit.,* p.27.

[16] *Idem.*

pas des disparités raciales qui touchent ce pays. Ce genre d'observations et d'études est rare en France compte tenu malaise qui existe lorsque la question "d'appartenance ethnique" ou des origines raciales est posée. Puisque cette question est un élément clef de cette étude, il me semble pertinent de l'introduire ici. En effet, selon une étude conduite par l'*Association of American Medical Colleges* en 2014, il a été prouvé par maintes recherches que les populations de minorités ethniques et raciales ont un accès plus restreint aux soins médicaux, ce qui conduit à des niveaux de santé plus faibles que leurs homologues blancs[17]. Tenant compte de ceci, la recherche démontre que la diversité dans le corps d'agents de santé a un impact sur la qualité des soins que les patients reçoivent. De plus, cette étude révèle que des médecins afro-américains, ou d'autres appartenances ethniques minoritaires, ont davantage tendance à choisir de pratiquer la médecine générale ou de famille. Mais tandis que les Afro-Américains composent 13 % de la population des États-Unis, seulement 4 % sont médecins. Cet écart est encore plus prononcé si l'on se tourne vers les statistiques par État : en Californie, seulement 4,7 % des agents de la santé sont d'origine latino-américaine tandis que 38,4 % de la population californienne est d'origine latino ; idem pour le Texas où 8,3 % des médecins sont latinos tandis que les latinos composent 38,4 % de la population[18]. Cette tendance de sous-représentation des minorités dans le corps médical est constante. En outre, de nombreuses recherches révèlent que des médecins d'origine latina ou afro-américaine ont plus tendance à travailler dans des régions défavorisées[19]. Ces facteurs démontrent succinctement l'aspect exclusif du système de santé des États-Unis, qui ignore les tranches défavorisées de la population et détient par conséquent essentiellement des minorités ethniques/raciales. Cette exclusivité - en termes d'accès aux soins ou à une formation en médecine - provient de différents facteurs, mais surtout d'un régime de santé pour-profit et non-universel, et d'une pratique de la médecine qui ignore tout un volet sociologique du bien-être, autrement dit les déterminants sociaux qui affectent la santé des individus.

---

[17] "Diversity in the Physicians Workforce: Facts & Figures 2014", *Association of American Medical Colleges*, 3 décembre 2014. URL: http://aamcdiversityfactsandfigures.org/section-i-cultivating-health-care-workforce-that-increases-access-to-and-quality-of-care/, (site consulté le 16/02/2016.)

[18] *Idem*.

[19] Jordan. J Cohen ; Barbara A Gabriel ; Charles Terrell, "The Case for Diversity in the Health Care Workforce", *Health Affairs*, vol. 21, n°5, septembre 2002, p. 95.

L'internationalisme médical cubain propose d'aider à résorber ces écarts et injustices dans les pays touchés par ces phénomènes d'inaccessibilité et d'exclusion, c'est-à-dire majoritairement des pays en voie de développement (principalement en Amérique latine et en Afrique). L'extension de cette action de solidarité internationale prendra la forme d'une école de médecine, érigée à l'ouest de La Havane en 1999, qui a pour but de former des étudiants de milieux défavorisés et/ou de pays où l'accès à une formation en médecine est rare ou difficilement accessible, à cause du coût des études ou de la pénurie d'universités : la Escuela Latinoamericana de Medicina (ELAM). L'école s'ouvre d'abord aux ressortissants du continent sud-américain et des Caraïbes, mais va élargir son inclusion aux Nord-Américains, aux Africains, et à d'autres nationalités extrêmement diverses.

Le projet de l'ELAM s'installe au sein du projet solidaire et internationaliste de la révolution cubaine, et est une extension de la posture idéologique du régime. Son fonctionnement est ensuite soutenu par des organismes de chaque pays participant, qui se chargent de recruter des étudiants pour le cursus ; soit des organisations politiques progressistes (partis populaires, communistes surtout pour les pays latino-américains), soit des associations non gouvernementales (la *Interreligious Foundation for Community Organization* aux États-Unis), soit des instances institutionnelles (comme le ministère de l'Education au Kenya.) La participation d'institutions à posture politique confirme la portée politisée de ce projet solidaire.

La politisation de l'institution est claire, ainsi que celle des organes dans chaque pays qui l'accompagne, mais ce qui semble moins évident est le niveau de politisation des étudiants qui participent au programme. En effet, quels sont les facteurs qui ont décidé les étudiants à suivre des études de médecine à l'ELAM ? Sont-ils engagés politiquement ? Viennent-ils pour ce que Cuba représente dans leur conscience politique, ou bien par détermination insistante à devenir médecin en dépit de leur situation sociale qui empêcherait la réalisation d'un tel rêve dans leur pays d'origine ? Il semble que c'est un mélange de facteurs et que la raison de suivre cette formation est le résultat d'un croisement d'expériences et d'influences dans la trajectoire d'un individu.

Pour cette recherche, nous nous concentrerons seulement sur le groupe des étudiants états-uniens. Car pour un partenariat fortement symbolique, entre deux pays "ennemis" depuis plus de cinquante ans, il semble d'autant plus important d'entendre le vécu et la voix de ces individus qui se retrouvent au cœur d'une expérimentation politique. En espérant que cette étude

contribuera à mettre en lumière la complexité de la relation entre ces deux pays, qui est beaucoup plus intime que leurs dirigeants ne le laissent croire.

Alors que le politique est absolument omniprésent à Cuba, que ce soit dans l'espace public à travers des panneaux de propagande au soutien de la révolution cubaine, ou dans l'espace privé où le type de monnaie que détient un Cubain révèle son statut, son capital social, et sa proximité à certains cercles d'influence, la politisation qui émane de cette ambiance est peu étudiée. En effet, compte tenu de l'aspect autoritaire du régime cubain, les études ethnographiques sur le vécu des Cubains dans leur société sont très rares car l'accès à cet espace est restreint pour les chercheurs étrangers et censuré pour les chercheurs cubains. Ces donc cette politisation qui va nous intéresser pour cette étude.

II. Situer la politisation

Il existe beaucoup de travaux sur la politisation et la socialisation politique. Il faut d'abord tenter de comprendre la socialisation politique comme une expérience qui "recouvre l'ensemble des processus d'acquisition et de formation des différents attributs de l'identité politique, et plus largement de la citoyenneté."[20] La socialisation politique est donc un élément de la socialisation individuelle, dont le fondement est le lien social ou "la façon dont chacun va non seulement décoder, interpréter, se représenter la réalité sociale et politique qui l'entoure, mais aussi en être un acteur."[21] Cette représentation de la réalité sociale et politique est ce que Daniel Gaxie va appeler "la vision du monde de l'individu", et cette vision du monde est selon lui "l'étape intermédiaire entre la socialisation individuelle et la production de préférences spécifiquement politiques"[22] car elle établit des instruments de mise en ordre du monde. Cette socialisation politique conduit à un éveil de l'individu aux entités politiques qui l'entourent (institutions, autorités publiques, partis etc.) ce qui amène alors à un processus de politisation.

---

[20] Anne Muxel, « Socialisation et lien politique », *in* Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Presses Universitaires de France « Sociologie d'aujourd'hui », 2001 (2 éd.), p. 29.

[21] *Ibid*. p.31.

[22] La phrase de Daniel Gaxie est citée par Camille Hamidi dans l'article « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique*, vol. 56, n°1, 2006, p. 9.

Des travaux plus récents ont déplacé le regard d'une définition restrictive de la politisation qui "s'attache aux rapports que les individus entretiennent avec la sphère institutionnelle spécialisée"[23] vers une définition plus extensive, une conception 'par le bas', qui dépasse la définition conventionnelle de la politique pour considérer comme "'politisés' des intérêts et des pratiques sans lien avec cet espace institutionnel."[24] C'est cette définition plus extensive qui va nous intéresser dans ce mémoire. En effet, nous allons soutenir l'idée que la politique n'est pas une sphère d'activité définie *a priori,* mais un processus mouvementé qui peut affecter n'importe quel domaine. Dans notre cas, le domaine en question est celui du vécu d'étudiants états-uniens en médecine à Cuba.

En se penchant vers cette explication de la politisation, nous pouvons évoquer la définition de Jacques Lagroye de la politisation qu'il définit comme "un processus de requalification des activités sociales les plus diverses, requalification qui résulte d'un accord pratique entre des agents sociaux enclins, pour de multiples raisons, à transgresser ou à remettre en cause la différentiation des espaces d'activité."[25] Cette idée de remettre en cause la différentiation des espaces d'activité conduit à un repositionnement des activités qui jusqu'alors occupaient des champs différents. Par exemple, transgresser le rôle du médecin aux États-Unis - qui se limite à soigner le corps et prescrire des médicaments - pour l'étendre à celui de porte-parole des exclus du système de santé, de décideur de politiques publiques de santé, ou assistant social. Cette transgression se fait à travers "un accord pratique" ou une action organisée par des agents sociaux. Cet accord peut s'établir au sein d'une association ou d'une institution. La transgression est définie comme l'acte "de ne pas obéir à un ordre, une loi",[26] ce qui évoque la nature conflictuelle de l'acte. Pour affiner cette définition, Camille Hamidi s'inspire de la notion de vision du monde de Gaxie et du sens conflictuel de la transgression pour expliquer que pour

---

[23] Myriam Aït-Aoudia, Mounia Bennani-Chraïbi et Jean-Gabriel Contamin, « Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards. », *Critique internationale,* 2011, *Vol.*1, n° 50, p. 12.

[24] *Idem*.

[25] Jacques Lagroyes, "Les processus de politisation" *in* Jacques Lagroye (dir.), *La politisation*, Editions Paris:Belin, 2003, chapitre 15.

[26] Définition du dictionnaire Larousse.

qu'il y ait l'articulation d'un processus de politisation, il faut pouvoir accéder à des montées en généralité. Hamidi détermine qu'il y a "politisation du discours lorsque les deux éléments suivants sont réunis : référence aux principes généraux devant régir une société (montée en généralité) et reconnaissance de la dimension conflictuelle des positions adoptées."[27] Le discours devient alors le moyen de présenter cette requalification des activités sociales par des agents sociaux.

William Gamson, dont Hamidi s'est inspirée pour sa définition de la politisation, nous offre un cadre d'analyse pour caractériser le processus de politisation, qu'il va répartir en trois *frames*, ou étapes. La première étape est l'*injustice frame*, ou le ressenti d'indignation morale qui s'exprime sous la forme de conscience politique, et une "vision conflictuelle du monde"[28]. Dans notre cas, nous verrons que tous les étudiants ont développé ce sentiment d'injustice à un moment dans leur vie (discrimination raciale, exclusion du système de santé, impossibilité d'accéder à l'université à cause de revenus trop bas, etc), lequel est source d'un éveil d'indignation. Le deuxième volet, qui suit cette prise de conscience d'injustice, est celui d'*agency,* ou la capacité d'exercer du pouvoir. Ceci se traduit par une prise de conscience qu'il est possible de remédier à cette injustice perçue, et d'être acteur actif de changement à travers l'action collective. Une manière d'*empower* ou de valoriser les individus en les définissant comme des agents potentiels de leur propre histoire. Nous verrons que l'entrée à l'ELAM donne à ces étudiants un mode de comportement politique organisé, qui leur permet de réaliser et d'exprimer leur volonté d'action. Le troisième et dernier volet est celui d'identité, *identity frame*, qui est le point culminant de la construction d'un sentiment d'appartenance à un groupe, de délimitation du "nous" et du "eux." Cette (dé)construction identitaire va se faire au long des années que nos étudiants passent à Cuba, durant lesquelles ils vont traverser un changement de perception de leur propre identité mais également requalifier leur participation à une identité collective définie par l'institution qui les unit.

---

[27]Camille Hamidi, *op. cit.,* p. 23.

[28] *Idem.*

Finalement, de nombreux travaux[29][30] démontrent que le rapport à la politique est très fortement lié aux conditions de sa structuration au sein de la famille, ce que Gaxie appelle la socialisation primaire. La socialisation secondaire est celle qui se forme plus tard dans la vie d'un individu, à l'âge de jeune adulte, à travers des rencontres, des amitiés, une formation universitaire, et qui peut amener à des positions contraires à celles qui ont été formées par les liens familiaux. Selon Gaxie, "les effets de la socialisation secondaire l'emportent sur ceux de la socialisation primaire."[31] Nous verrons que cette affirmation a du sens pour beaucoup de nos sujets.

En se basant sur cette définition élargie de la politisation, nous pouvons construire notre sujet d'étude. De par leur appartenance nationale, les étudiants états-uniens vont se trouver dans une position conflictuelle sur la manière de pratiquer la médecine aux États-Unis. Ils viennent d'un pays où le régime de la santé n'est pas un droit mais une marchandise pour entrer dans une institution - l'ELAM - et un contexte - Cuba - qui prônent une idéologie clairement définie : "mettre en place une formation intégrale de médecins généralistes avec un haut niveau d'altruisme, d'éthique, d'humanitarisme, et de solidarité […] afin de soutenir un développement durable de leurs communautés d'origine."[32] Ce conflit idéologique au croisement duquel les étudiants se trouvent va avoir des effets variés sur leur processus de politisation. Il convient d'analyser le déroulement de ce processus et les tendances qui sortent de cette étude sur la réorganisation de la vision du monde de nos enquêtés. A quoi ressemblait cette vision du monde avant leur arrivée à Cuba, et par quels facteurs a-t-elle été construite ? Quels ont été les facteurs de leur trajectoire personnelle et de leur socialisation politique qui ont déclenché une volonté de suivre ce cursus atypique ? Comment leur expérience à Cuba change-t-elle leur perception de la

---

[29] Sébastien Michon, "Les effets des contextes d'études sur la politisation", *Revue française de pédagogie*, vol. 163, avril-juin 2001, pp. 63-75. URL: http://rfp.revues.org/987#quotation, (site consulté le 17 mai, 2016).

[30] Lucie, Bargel, "Socialisation politique", *in* Catherine Achin et Laure Bereni (dir.), *Dictionnaire genre et science politique*, Paris, Presses de SciencesPo, 2013, pp. 468-480.

[31] Daniel Gaxie, "Appréhensions du politique et mobilisation des expériences sociales", *Revue française de science politique,* vol. 52, n° 2-3, 2002, p. 170.

[32] Traduction de la Mission de l'ELAM sur le site de l'université. URL : http://instituciones.sld.cu/elam/mision/, (consulté le 17/02/2016.)

pratique de la santé, de leur engagement politique, et de leur position identitaire ? Finalement, comment leurs études vont-elles influencer leur retour dans le contexte américain ? La politisation conduira-t-elle à un engagement militant ? Ou l'engagement de suivre ce cursus à Cuba sera-t-il le déclencheur d'un processus de politisation ?

C'est à travers ces questionnements que nous posons la problématique suivante : **dans quelle mesure la politisation primaire des étudiants états-uniens permet-elle de comprendre leur volonté de suivre des études de médecine à l'ELAM, et dans quelle mesure leurs études à l'ELAM et leur insertion dans le contexte cubain développent ou transforment cette politisation ?**

III. Une approche ethnographique

Afin de conduire cette recherche, j'ai vécu six mois à Cuba, de fin janvier 2015 à mi-juin 2015. Mon objectif était de rencontrer des étudiants états-uniens suivant le cursus à l'ELAM et de mener des entretiens approfondis. L'entrée sur le terrain m'a été facilitée par plusieurs facteurs. En premier lieu, un ami et étudiant en quatrième année à l'ELAM m'a aidée à gagner la confiance de ces étudiants qui sont souvent sollicités par des journalistes ou des chercheurs. Il m'a présenté à ses amis dans des contextes informels durant lesquels j'ai pu présenter ma recherche et prendre des rendez-vous pour des entretiens individuels. Puis, ma proximité avec les étudiants en terme d'âge (ils ont entre 24 et 35 ans) et du fait que j'ai grandi dans la région de San Francisco et étudié dans la même université californienne (UC Davis) que plusieurs d'entre eux, ainsi que mon anglais courant et ma grande familiarité avec le contexte culturel contemporain américain, ont tous été des facteurs importants pour créer une dynamique amicale et de confiance avec les enquêtés. Cette familiarité m'a permis de construire des liens au-delà du cadre normé de l'entretien et d'être invitée à des sorties ou soirées, et même de passer une journée à l'hôpital de Salvador Allende à La Havane (hôpital pour Cubains où les étrangers ont rarement le droit de mettre les pieds) pour y conduire une observation participante pendant la *guardia* (garde) d'un étudiant en troisième année.

IV. Présentation du plan

Afin de répondre à notre problématique, nous allons dans une première partie donner un certain nombre d'éléments contextuels au lecteur, notamment analyser l'élaboration de l'ELAM, un projet de formation en médecine, ainsi que l'évolution de ce programme. Nous verrons ensuite comment le partenariat avec les États-Unis s'est mis en place en étudiant l'association militante qui gère les candidats et les étudiants. Enfin, nous examinerons le déroulement du processus de recrutement et démontrerons son importance dans le façonnement d'une appartenance à un nouvel espace collectif qui est codifié par un fort penchant idéologique.

Dans une deuxième partie, nous présenterons une sociographie des trois "types" d'étudiants états-uniens à l'ELAM. Celle-ci sera organisée en fonction d'une typologie des motivations qui les ont amené à suivre ce cursus, c'est-à-dire l'identification des facteurs qui ont conduit au "déclic" de l'engagement dans ce parcours. Ensuite, nous verrons comment ces différents types d'étudiants s'adaptent au contexte cubain et la différence entre cette adaptation pendant les deux premières années sur le campus et celle qui a lieu à partir de la troisième année à La Havane. Nous aborderons enfin les éléments qui affectent les perceptions de la réalité cubaine, et la façon dont ces changements conduisent (ou non) à un repositionnement identitaire avec un changement des catégories d'appréhension de la réalité. Par repositionnement identitaire nous entendons cela au niveau de leur identification dans l'espace social concernant les représentations de genre et/ou de représentations raciales/ethniques qui sont ainsi liées au statut social.

Enfin, nous analyserons dans une troisième partie le défi d'un retour dans le contexte états-unien : comment se déroule la réinsertion, avec quels soutiens, et nous ferons une courte projection de l'impact de ces étudiants atypiques dans le contexte médical et politique actuel des États-Unis, en le positionnant dans les mouvements contestataires qui les traversent actuellement, en pleine période d'élection présidentielle.

Partie I. La Escuela Latinoamericana de Medicina : L'évolution d'un projet internationaliste

Dans cette première partie, nous allons poser le contexte politique autour de la création de la *Escuela Latinoamericana de Medicina* (ELAM) qui entre dans la stratégie d'exportation de la révolution par le régime cubain, à travers une politique d'internationalisme médical. Puis, nous nous plongerons dans une organisation non-gouvernementale aux États-Unis, *Interreligious Foundation for Community Organization* (IFCO), qui sert d'interlocuteur pour recruter et filtrer les étudiants souhaitant accéder au cursus à Cuba. Nous verrons comment se situe IFCO au sein des dynamiques relationnelles entre les États-Unis et Cuba, et dans le contexte politique des États-Unis.

A. La création et la mutation du projet de l'ELAM

1. Réalisation du projet : qui, quand, quoi, comment, pourquoi ?

La Escuela Latinoamericana de Medicina (ELAM) est inaugurée le 15 novembre 1999 dans une ancienne base navale qui accueille, dans un premier temps, des étudiants ressortissants de pays latino-américains et des Caraïbes. Le campus universitaire est situé à Santa Fe, Playa, à environ une heure de bus de La Havane. Sa mise en place est initiée par deux ouragans, George et Mitch, qui ont ravagé de nombreux pays d'Amérique centrale en 1998. Suite à ces catastrophes naturelles, Fidel Castro décide qu'en plus d'envoyer des médecins cubains pour venir en aide aux sinistrés[33], le pays s'engagerait à former des ressortissants de communautés vulnérables où l'accès à une formation médicale est limitée pour des raisons économiques et sociales. C'est donc dans une optique de projet, avec un objectif et une durée limitée, que le projet de l'ELAM sera formulé sous le dessein de former au moins 10.000 étudiants sur une

[33] Sur l'internationalisme médical cubain, voir John. M. Kirk, *Cuban Medical Internationalism: Origins, Evolution, and Goals (Studies of the Americas)*, Palgrave Macmillan, New York, 2009, pp. 228 ; Steve Brouwer, *Revolutionary Doctors: How Venezuela and Cuba Are Changing the World's Conception of Health Care*, Monthly Review press, New York, 2011, pp. 240 ; Christina Kelly, *Global Health Diplomacy: Cuba's Soft Power Foreign Policy*, Thèse de Master en Relations Internationales, sous la direction du Dr Marianne Wiesebron, Leiden, Leiden University, soutenue en 2015.

période de 10 ans[34]. Ces étudiants seront entièrement pris en charge par le gouvernement cubain à travers une bourse complète qui paiera leur éducation, logement, et autres dépenses, avec une petite allocation de 100 pesos cubains par mois (équivalent à 4 dollars). L'intention de cette bourse est de pouvoir garantir que les étudiants soient diplômés sans dettes, et donc plus aptes à occuper des postes moins bien payés mais en déficit dans beaucoup de pays, notamment de médecins généralistes ou pédiatres.

La durée des études est de six à sept ans, cela dépend si les étudiants prennent une année supplémentaire de préparation aux matières de médecine de base, suivent des cours d'espagnol intensif, ou les deux. Il semblerait qu'au début du projet, cette année supplémentaire était obligatoire pour les étudiants ne parlant pas espagnol mais qu'au fil des années, et aujourd'hui, cela devient plutôt du cas par cas dépendant de la volonté des élèves[35]. Les deux premières années de l'enseignement ont lieu sur le campus d'ELAM, où les étudiants prennent des cours de sciences basiques qui suivent une approche morphophysiologique du corps humain, contenant l'anatomie, la philosophie, l'embryologie, l'historiologie, et l'anatomie pathologique. C'est une approche qui se veut plus "holistique" selon la Docteur Castilla, citée dans un article de l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS)[36]. À partir de la troisième année, les étudiants sont répartis à travers le pays dans les 14 facultés de médecine qui comptent 32.000 étudiants au total, étudiants cubains inclus[37]. Par contre, pour des raisons ambiguës autour de la surveillance, les étudiants états-uniens sont tous envoyés à La Havane à l'hôpital universitaire Salvador Allende dans le quartier du Cerro. C'est à partir de cette phase que les étudiants marient leur apprentissage théorique à la pratique, autour de la médecine clinique avec un fort appui sur la

---

[34] Ces données m'ont été communiquées maintes fois par les étudiants que j'ai interviewés ainsi que par des personnalités d'associations qui sont directement liées au programme. En revanche, cette information ne figure dans aucun document officiel. Ceci s'explique peut-être par le fait que la durée du projet initial s'est écoulée.

[35] En effet, au fil de mes entretiens, plusieurs étudiants m'ont expliqué qu'ils ont réussi à éviter cette année supplémentaire, tandis que d'autres me parlaient de l'obligation de suivre ces cours préparatoires.

[36] "Cuba ayuda a formar mas medico" Bulletin de l'OMS, vol. 88, mai 2010, pp. 321-400, URL: < http://www.who.int/bulletin/volumes/88/5/10-010510/es/>, (consulté le 16 novembre 2015.)

[37] *Idem*.

santé publique. Dès leur troisième année, les étudiants suivent des *guardias* (gardes) et sont rapidement responsabilisés pour effectuer des diagnostics, voire assister à des opérations.

L'objectif premier de ce projet est de remplir une pénurie de médecins dans les milieux pauvres et défavorisés des pays du Sud. Cet objectif est soutenu par une assertion selon laquelle les propres citoyens de ces pays sont les mieux placés pour soigner leurs compatriotes car ils connaissent les subtilités sociales, économiques, linguistiques de leur culture. Cette posture est une continuité de la portée anti-colonialiste et solidaire de l'idéologie révolutionnaire cubaine, qui insistera pour nommer ses interventions médicales à l'étranger "coopération" et non "aide", évitant ainsi une connotation d'ingérence et de relation de domination, souvent employée par les pays du Nord[38]. C'est pour cela que la seule condition que les étudiants de l'ELAM doivent remplir est leur contrat "d'honneur" sous lequel ils donnent leur parole de retourner pratiquer dans leur propre communauté[39].

La philosophie prônée par l'enseignement à l'ELAM est celle d'une "responsabilité sociale", un concept que l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) définit comme "l'obligation [des facultés de médecine] de diriger leurs activités de formation, recherche, et services vers la satisfaction des besoins prioritaires de la santé de la communauté, la région, ou de pays à qui [ces facultés] ont le devoir de servir."[40] Nous assistons donc à une imbrication forte du rôle du médecin comme agent de santé publique et soigneur de corps et de maladie. Cette imbrication met en lumière la dimension politique du médecin cubain comme agent social actif. En effet, les médecins cubains sont directement impliqués dans la mise en place de politiques dans le secteur de la santé publique par une forte interpénétration dans la vie des patients. Effectivement, le système de santé est fondé sur le médecin de famille qui habite au sein même de la communauté qu'il soigne, les dépistages obligatoires, les consultations à domicile, et une multitude d'activités visées aux différentes tranches de la population (séminaires pour femmes enceintes, cours

---

[38] Voir l'analyse de Robert Huish, "The Heart of the Matter: The Impact of Cuban Medical Internationalism in the Global South", *in* Catherine Krull (dir.), *Cuba in a Global Context, International Relations, Internationalism, and Transnationalism,* Gainesville, University Press of Florida, 2014, p. 176-191.

[39] À travers mes entretiens avec des ressortissants américains ou des Cubains, il est pourtant clair qu'une minorité d'étudiants venant de pays pauvres profitent de cette opportunité pour ensuite s'installer en Europe, ou aller dans d'autres régions ou pays d'Amérique latine plus aisés.

[40] Bulletin de l'OMS, *op. cit.*

d'activité physique pour personnes âgées, groupes de soutiens pour alcooliques…) Le rôle du médecin dépasse les frontières de l'hôpital ou du cabinet médical et s'étend dans la vie privée et sociale des Cubains. Le revers de cette politique est qu'elle permet également de maintenir un haut niveau de surveillance de la population sur toutes les strates de l'espace privé des individus, démontrant la face autoritaire du régime cubain.

En somme, la création de l'ELAM est une extension de la posture internationaliste du régime cubain, une manière d'exporter, à travers la santé et la médecine, les valeurs du projet révolutionnaire cubain. Cette exportation peut être qualifiée comme un acte de *soft power,* pour reprendre le terme de Joseph Nye[41]. Nye définit le pouvoir comme "la capacité d'obtenir les résultats que l'on désire"[42], autrement dit, le pouvoir est la capacité d'influencer le comportement d'autrui. En relations internationales, une forte attention est prêtée sur le *hard power*, soit disposer de ressources (arsenal militaire etc.) pour influencer les comportements. C'est une définition du pouvoir qui se base sur une logique de contrainte et de force, la vision "du bâton ou de la carotte." Elle n'est pas toujours efficace car ce n'est pas parce qu'un pays a les ressources nécessaires qu'il va réussir à provoquer les résultats qu'il souhaite. Cette définition se distingue du *soft power,* une forme d'influence qui n'a recours ni à la force, ni à la contrainte, mais qui incite à la cooptation. Ceci se fait à travers une capacité de former les préférences des autres, que cela passe par la culture, le cinéma, les arts ou encore la santé.

Nous retrouvons cette volonté d'influence dans le vocabulaire des slogans de l'université, qui évoque cette posture internationaliste. En effet, le slogan de l'ELAM est de "Forger une armée de blouses blanches"[43], un choix de champ lexical qui renvoie directement à la nature militaire du régime cubain et aux maintes interventions internationalistes du pays dans des conflits externes au nom d'une lutte contre le colonialisme, lors des mouvements indépendantistes des années 1960-1970. Ce message de lutte est construit par "la vision du monde" de Fidel Castro qui a été "substituée [dès les années 1990] par un discours sur le fossé

---

[41] Joseph. S. Nye, *Soft Power, The Means to Success in World Politics*, New York, Public Affairs, 2004, p.2.

[42] *Idem*.

[43] Traduction de *"Forjando un ejército de batas blancas"* version originale. En première page de la page d'accueil d'ELAM, disponible sur <www. http://instituciones.sld.cu/elam/historia-de-la-elam/>, (consulté le 17 novembre, 2015.)

entre riches et pauvres et la domination de la "logique néolibérale"."[44] À travers une évolution du discours, mais qui se maintient dans une lignée de défense des plus démunis face à la domination "yankee", le projet de l'ELAM est une revendication de la vision du monde castriste et de sa stratégie de politique extérieure.

Il est nécessaire de contextualiser le moment de la création de l'université. En effet, la fin des années 1990 est marquée par la réorganisation des alliances de Cuba à l'échelle régionale. Après avoir perdu son plus fort allié, l'Union soviétique, lors de la dissolution de celle-ci en 1990, le pays est plongé dans une crise économique grave que Fidel Castro surnommera "La période spéciale en temps de paix."[45] Il doit donc réorganiser ses alliances, en commençant par un rapprochement avec un voisin plus proche, le Venezuela, dont le nouveau leader charismatique, Hugo Chavez, élu en 1998, soutient fortement le projet révolutionnaire cubain duquel il s'inspirera pour sa politique intérieure. Le tournant du XXIe siècle est marqué par une coopération intime entre Cuba et le Venezuela, qui débute en 2000 à travers de premiers accords. L'un des piliers de cette nouvelle relation est un échange de médecins cubains qui iront pratiquer au Venezuela contre des barils de pétroles à un tarif extrêmement subventionné : le Venezuela enverrait 200.000 barils de pétrole par jour en échange de plus de 30.000 médecins et personnels de santé[46]. La mise en place de l'ELAM est une fortification de cette alliance car une même école sera créée dans la ville de Caracas au Venezuela quelques années plus tard en 2007[47].

Nous allons maintenant nous concentrer sur l'évolution de ce projet, toujours en place bien que sa date d'expiration soit dépassée depuis 2009.

---

[44] Vincent Bloch, "Les rumeurs à Cuba", *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 9 mars 2007, Colloques, URL: https://nuevomundo.revues.org/3651, (consulté le 27 mai 2016.)

[45] Fidel Castro prononce ce discours le 16 décembre 1991 au Palais des Conventions. Il présente la notion de la "période spéciale en temps de paix" se référant à l'état d'urgence économique qui traverse le pays suite à la crise subie par la dissolution de l'Union soviétique. Discours disponible en ligne sur : < http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/1991/esp/f161291e.html>, [consulté le 10/02/2016]

[46] Max Azicri, "The Cuba-Venezuela Alliance and Its Continental Impact," *in* Catherine Krull (dir.), *op. cit.*, pp. 127-143.

[47] L'ELAM au Venezuela ouvre ses portes en août 2007 à Caracas.

2. Evolution du projet : vers un pragmatisme politico-économique ?

Le projet initial était fixé à une durée de dix ans. Une période considérée suffisante pour remplir le quota des 10.000 étudiants à former. Cet objectif semble atteint puisqu'en septembre 2014, il était indiqué que quelque 24.486 médecins étrangers originaires de 83 pays auraient été formés à l'ELAM depuis son ouverture[48]. L'école est donc toujours debout bien que ces dix années soient passées, mais le visage des étudiants a changé. Car si la première année, le corpus étudiant se composait seulement de ressortissants d'Amérique centrale et des Caraïbes, les étudiants sont aujourd'hui majoritairement d'origine africaine. Quels sont les éléments qui expliquent ce changement démographique ? Et comment ce changement affecte-t-il la ligne directrice du projet initial ?

Un premier élément de réponse tient dans le contexte de l'époque. La région est traversée par la crise globale de 2008-2009, qui touche particulièrement le Venezuela de par la baisse du prix du pétrole. Le pays se trouve donc en grande difficulté économique et se voit obligé de faire machine arrière et de réduire ses dépenses envers l'île des Caraïbes. Les dirigeants de Cuba se tournent alors vers d'autres pays du continent comme le Brésil ou l'Argentine, et de l'autre côté de l'Atlantique, vers l'Afrique[49], pour créer des liens économiques.

Il est difficile d'établir une véritable exposition des accords que Cuba tient avec chaque pays participant à son programme, car il semblerait que ceux-ci varient largement selon les pays, et qu'ils évoluent au fil des années et s'adaptent aux changements politiques nationaux. Par exemple, il était clair que pour beaucoup de pays latino-américains, les demandeurs devaient postuler à travers des partis de gauche radicale de leur pays sympathisant avec le gouvernement cubain, comme le *Partido dos Trabalhadores* du Brésil, ou le *Partido del Trabajo* du Mexique pour n'en citer que quelques uns. Par contre, pour les Etats-uniens, comme nous le verrons dans un deuxième temps, la sélection des candidats se fait à travers une organisation militante, religieuse mais non gouvernementale. Pour d'autres pays, la candidature à l'ELAM se fait à

---

[48] Howlett-Martin, *op.cit*. p. 21.

[49] Maria C. Werlau, "Cuba's Health-Care Diplomacy: The Business of Humanitarianism," *World Affairs Journal*, mars/avril 2013, URL: http://www.worldaffairsjournal.org/article/cuba%E2%80%99s-health-care-diplomacy-business-humanitarianism, (consulté le 19 novembre, 2015.)

travers les ambassades cubaines, ou par référence diplomatique, comme au Kenya, au Lesotho, ou à São Tomé-et-Principe[50].

Ensuite, en ce qui concerne le financement de ces accords, nous sommes à nouveau confrontés à du cas par cas, d'autant plus que ces accords restent secrets[51]. Au début et durant la portée du projet, le gouvernement cubain prenait en charge les bourses des étudiants à cent pour cent ce qui assurait un soutien au projet révolutionnaire de l'île par ces pays. En effet, les années glorieuses du projet (1999 à 2009) sont alignées avec le basculement à gauche de la majorité des pays latino-américains, nommé la "vague rose"[52]. Les pays latino-américains porteraient au un fort soutient régime cubain, lequel représente durant cette période l'émancipation de l'emprise nord-américaine que revendique nombre de ces nouveaux dirigeants de gauche. C'est grâce à ce soutien que l'île est dotée d'un fort capital symbolique qui s'étend ensuite en dehors de la région et est reconnu à travers le monde.

Cette tendance change à partir de 2009 pour des raisons principalement économiques. Encore une fois, il est difficile ici de faire une réelle analyse car l'information reste limitée, mais d'après mes entretiens, il semble que les quotas établis en 1999 du nombre d'étudiants que la faculté pouvait accepter commençaient à se remplir pour chaque pays. Le gouvernement semble avoir accompli les objectifs du projet ; en conséquence, les pays qui continuent d'envoyer des étudiants à l'ELAM doivent à présent payer eux-mêmes les bourses des arrivants. C'est alors que le gouvernement cubain tisse des accords bilatéraux avec des pays d'Afrique qui, cette fois-ci, prennent en charge les bourses offertes à leurs étudiants. Selon Maria C. Werlau, ces accords deviendraient de plus en plus coûteux : "En août 2011, le Ghana signe un accord pour que Cuba forme 250 médecins sur une période de six ans pour 55.000 dollars par an et par étudiant, tandis que cela coûte 70 % moins cher de les former au Ghana."[53]

---

[50] Howlett-Martin, *op. cit.,* p. 24.

[51] *Idem*

[52] L'assaut est lancé par l'élection d'Hugo Chavez en 1998 au Venezuela. Suivent Luiz Inacio Lula da Silva au Brésil en 2003, Evo Morales en Bolivie en 2006, Rafael Correa en Equateur en 2006, Michele Bachelet au Chili en 2006, Nestor Kirchner en Argentine en 2007, Mauricio Funes au Salvador en 2009, Jose Mujica en Uruguay en 2010. Voir : Olivier Dabène, *La Gauche en Amérique latine, 1998-2012*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) « Académique », 2012, p. 3-11.

[53] Maria C. Werlau., *op. cit.*

C'est à partir de 2009 que le visage des étudiants change : les premiers Etats-uniens sont arrivés en 2001, puis peu à peu à partir de 2007, des étudiants arrivent des îles pacifiques, de la Palestine, du Pakistan, et finalement de pays africains (Tchad, Angola, Afrique du Sud, République du Congo, et Ghana). Pour illustrer cette nouvelle répartition du corps étudiant, Christine, interviewée en mai 2015 et étudiante états-unienne en deuxième année à l'ELAM, m'explique (d'après mes notes de terrain) : parmi les 1.500 étudiants de sa promotion actuelle, 1.300 seraient des étudiants "financés" par leur pays [surtout des pays africains], et les 200 restant viendraient de pays variés, et seraient les "boursiers", les étudiants qui viennent ici grâce à la bourse payée par le gouvernement cubain, ce qui inclut les Etats-uniens. Ces 200 étudiants représentent ce qu'il reste de l'accord initial.

D'après Christine, il y aurait à présent une majorité d'étudiants sous un accord bien différent de celui des étudiants détenant la bourse offerte par le gouvernement cubain. Ceci a mené à une restructuration de la qualité de vie des étudiants sur le campus. En effet, du fait qu'une portion importante des étudiants payaient désormais pour leurs études indirectement, il a fallu améliorer les conditions de vie sur le campus. Des rénovations ont alors été entreprises : nouvelles chambres, nouveaux matelas, une cantine offrant des repas plus variés et de meilleure qualité. Lors de la première année de cette rénovation, qui selon Christine date de 2012, ces étudiants financés par leur pays étaient séparés des étudiants boursiers. Ils avaient accès aux nouvelles chambres et avaient même parfois leur propre cantine. Suite à une protestation des étudiants boursiers sur l'inégalité de ces traitements, qui contredit directement les valeurs "socialistes" prônées par l'université, l'université décide d'installer tous les étudiants sur le nouveau campus. Au fil de mes entretiens avec des étudiants de sixième année qui ont vécu sur le "vieux" campus, il ressort qu'ils étaient surpris lors de visites du campus rénové de voir à quel point les conditions de vie s'étaient fortement améliorées. Certains s'exaltent devant le "luxe" du nouveau campus.

Cette perception de luxe ressort également des dires de certains étudiants sur le statut social de ces nouveaux arrivants. En effet, plusieurs étudiants boursiers expliquent qu'une grande partie de ces nouveaux arrivants sont souvent des enfants de diplomates, qui arrivent avec une allocation mensuelle très élevée, 500 CUC présumés par mois (environ 500 dollars), et que certains auraient des chauffeurs, etc. Ce sentiment d'écart financier évoque la naissance d'un certain malaise au sein de la population estudiantine, d'une sensation que les valeurs originales

du projet auraient été mises au second plan pour favoriser une alliance principalement économique. Ceci met en lumière la contradiction interne du projet socialiste : comment maintenir l'idéologie révolutionnaire face à l'urgence de mettre en œuvre une stratégie économique pragmatique ? Ce sentiment forme également un clivage au sein du corps étudiant. L'école a été fondée pour que des jeunes de milieux défavorisés aient l'unique opportunité d'entreprendre des études de médecine et de trouver un espace très international avec d'autres jeunes dans la même situation. À présent, ces étudiants sont une minorité, au sein d'une majorité qui vit une expérience quotidienne bien plus confortable. Cela affecte la psychose ainsi que le sentiment de solidarité prôné par l'école. Finalement, cette désaffiliation au sein du corps étudiant est accentuée par le fait que la majorité n'est à présent plus hispanophone. En effet, au cours des huit à neuf premières années du projet, la grande majorité des étudiants venait de pays d'Amérique latine, donc la majorité des étudiants parlait espagnol, mis à part les ressortissants du Belize et des États-Unis, et cette minorité était facilement intégrée grâce à l'influence de leurs pairs. À présent, plus de 70 % des étudiants ne parle pas espagnol lors de leur arrivée sur le campus. Cette hétérogénéité de langue conduit à une ségrégation par pays au sein du campus.

Nous pouvons constater que la ligne directrice qui marquait la raison d'être du projet de *la Escuela Latinoamericana de Medicina* se transforme au fil des années, et de manière plus brutale à partir de 2009. D'une part, le projet promis par Fidel Castro a été une réussite si l'on tient compte uniquement des objectifs mis en place au début : 10 ans se sont écoulés en 2009 et selon les sources, on estime qu'environ 23.000 étudiants[54] sont passés par l'ELAM ou y étudient actuellement, ce qui dépasse largement les 10.000 étudiants visés par l'objectif premier du projet. Bien sûr, cela ne compte pas les étudiants qui ne reçoivent pas la permission de pratiquer dans leur pays, et ne confirme pas non plus qu'ils sont tous diplômés. D'autre part, ce changement est un exemple de la capacité du régime cubain de s'adapter aux besoins et de capitaliser sur son expertise médicale afin de booster son économie. En effet, des études démontrent que l'exportation médicale du gouvernement cubain rapporte plus au PIB que le secteur du tourisme[55]. Ceci nous permet d'émettre l'hypothèse selon laquelle les partenariats d'ELAM sont

---

[54] Maria C., Werlau, *op. cit.*

[55] Max Azicri, "The Cuba-Venezuela Alliance and Its Continental Impact," *in* Catherine Krull (dir.), *op. cit.,* p. 132.

à présent davantage motivés par un besoin économique que par un élan de solidarité et d'exportation du projet solidaire.

Nous allons à présent nous pencher sur le groupe qui concerne cette étude, celui des étudiants états-uniens. Comment s'est formé ce partenariat ? Qui sont les acteurs de sa mise en place ? Dans quel contexte ? Nous verrons enfin quels sont les étudiants qui choisissent de suivre ce programme atypique, et pour quelles raisons.

B. Un militantisme pour le droit des minorités à la racine de l'ouverture aux ressortissants Américains

1. Des premiers pas dans un contexte militant

La mise en place du partenariat avec l'ELAM trouve ses origines dans le travail d'un homme : le révérend Lucius Walker. Il est pasteur afro-américain, originaire de New Jersey dans l'État de New York, et fonde l'organisation *Interreligious Foundation for Community Organization* (IFCO) en 1967. Cette association religieuse et militante a pour but de mobiliser les églises locales autour d'un soutien aux quartiers en déclin pour faciliter l'intégration des habitants, notamment des Afro-Américains. Son organisation fut polémique lorsqu'il demanda à ce que les églises membres d'IFCO payent des réparations aux Afro-Américains pour ce qu'ils ont subi pendant l'esclavage[56]. D'après mes entretiens avec les étudiants qui l'ont connu personnellement, il semble que c'était un personnage impressionnant, que l'on oubliait difficilement. En effet, une enquêtée, une ancienne d'ELAM maintenant chargée de coordination du cursus de l'ELAM pour IFCO, avait les larmes aux yeux en parlant de cet homme : "C'était comme un père, il me poussait toujours à aller au-delà de mes capacités." Darnna, une autre étudiante en sixième année qui a pu le rencontrer, m'explique : "Quand je pense au révérend Walker, j'imagine un monument, et comme un monument de Martin Luther King par exemple, tu le regardes et tu espères qu'un jour tu seras aussi superbe, ou qu'au moins tu aspireras à l'être, peu importe ce que tu fasses." Une autre étudiante de sixième année, Kerriann, le décrit comme "notre père d'une autre famille […] il nous disait toujours '*si, se puede*', c'était une inspiration."

Figure 1: dessin de Lucius Walker par artiste cubain.

---

[56] Keith Dye, "The Black Manifesto for Reparations in Detroit: Challenge and Response, 1969", *Michigan Historical Review*, Vol. 35, n°2, 2009, p.56.

En août 1988, en plein conflit entre les Contras (groupe soutenu par les États-Unis) et les Sandinistas (guérilla révolutionnaire), des membres d'IFCO voyagent au Nicaragua afin de relever des informations sur les conditions sociales dans le pays. Le groupe est attaqué par les Contras lors d'un passage en forêt ; deux Nicaraguayens perdent la vie et 29 personnes sont blessées, dont le révérend Lucius Walker. Il était accompagné de sa jeune fille, qui fut épargnée. C'est cet incident qui l'anima à créer une organisation à portée internationale : *Pastors for Peace* ou "Pasteurs pour la paix", un projet qui prend une posture critique envers "les politiques des États-Unis au Mexique, Amérique centrale, et Caraïbes, et qui évalue la politique extérieure des États-Unis à travers le prisme des valeurs Judéo-Chrétiennes."[57]

Les membres de *Pastors for Peace*, qui devient une branche de l'association IFCO, entament maints voyages en Amérique latine à travers des conférences, rencontres, et la création d'un réseau de communautés d'églises afin d'échanger sur les effets néfastes de la politique extérieure des États-Unis et de mettre en place des projets sociaux de soutien financier qui luttent contre ces injustices. C'est au cours d'un autre voyage au Nicaragua, pays qui assista à beaucoup d'échanges de pasteurs cubains et nicaraguayens durant la période Sandinista, que Lucius Walker rencontre des pasteurs cubains lors d'une convention baptiste. Il fait la connaissance de Raúl Suarez, le fondateur du centre Martin Luther King[58], une organisation chrétienne du mouvement oecuménique dans le quartier de Marianao à La Havane. C'est au cours de cette rencontre que Lucius Walker se sensibilise à la cause de Cuba, un pays heurté sur tous les fronts par le blocus économique des États-Unis. Suite à cela, le révérend va initier un engagement militant contre le blocus qui perdure aujourd'hui.[59]

---

[57] Hilary Cunningham, "The Ethnography of Transnational Social Activism: Understanding the Global as Local Practice," *American Ethnologist*, vol. 26, n° 3, 1999, p. 595.

[58] Traduction de la présentation du site du centre MLK: "Le centre est une organisation chrétienne du mouvement oecuménique du peuple cubain et ses églises contribuent prophétiquement à la solidarité et à la participation populaire, consciente, organisée et critique engagée dans une optique socialiste. Cette contribution, nous la faisons en partant d'une conception d'éducation populaire et une théologie populaire, critique, libératoire, et contextualisée." Disponible sur < http://cmlk.org/quienes-somos-2>, (consulté le 25/01/2016.)

[59] Informations recueillies lors d'un entretien en personne avec la Directrice du Programme de l'ELAM à IFCO, la Docteur Melissa Barber. Notre rencontre a eu lieu le jeudi 10 décembre 2015 dans les locaux d' IFCO dans le quartier de Harlem à New York. Ces informations ont été précisées dans un email reçu le 26 janvier, 2016.

Cet engagement se concrétise par l'organisation d'envoi de matériel humanitaire à Cuba (médicaments, ordinateurs, nourriture, bibles) par le biais de bus scolaires recyclés et baptisés *Friendshipments caravans*, qui vont ouvertement défier le blocus en se rendant sans permis ni licence[60] sur l'île, déclarant que l'aide humanitaire n'est pas soumise à l'obligation de détenir une licence. La première *Caravan for peace* ou "Caravan pour la paix" se déroule en 1992. Elles ont lieu tous les étés encore aujourd'hui. Ces délégations sont très médiatisées et les participants ont souvent opté pour de longues grèves de la faim lorsque les autorités américaines empêchaient les bus de traverser la frontière vers le Mexique, ou confisquaient des matériaux tel des ordinateurs[61]. En effet, *Pastors for Peace* est le moteur-clef derrière la création du INFOMED, un réseau digital de diffusion d'information médicale à Cuba[62] par la livraison de ces ordinateurs. Ce réseau est toujours très actif et bien développé aujourd'hui, chose rare dans un pays où l'accès à Internet et sa présence digitale restent limités et sous-développés.

Figure 2 : Bus scolaire recyclé d'IFCO garé dans le quartier du Vedado, La Havane.

---

[60]Département du Trésor des États-Unis, URL : http://www.treasury.gov/resource-center/sanctions/Programs/pages/cuba.aspx, consulté le 9 mai 2016.

[61] Cunningham, Hilary, *op.cit*., p.595.

[62] *Idem*.

Au-delà de ces opérations humanitaires, *Pastors for Peace* organise également des voyages éducatifs vers Cuba pour des organisations variées. C'est par un de ces voyages chaperonné par *Pastors for Peace* que le *Congressional Black Caucus*[63] va se rendre à Cuba en Juin 2000 pour visiter plusieurs sites symboliques du mode de fonctionnement du régime cubain. Un de ces lieux sera le campus de l'ELAM, ouvert depuis une année. Lors de cette visite, le groupe rencontre Fidel Castro. C'est alors que le membre du congrès représentant le deuxième district du Mississippi, Bennie Thompson, lui parle des conditions souvent "tiers-mondiste" de la population qu'il représente dans cet État du Sud américain[64], surtout vis-à- vis des conditions de vie des Afro-Américains qui ont peu accès à des soins de santé ou qui ont un niveau d'éducation plus faible à cause d'un manque d'infrastructures dans ces quartiers. Suite à cet entretien, Fidel Castro propose d'élargir l'entrée à l'ELAM pour permettre à de jeunes Etats-uniens défavorisés et de minorités raciales d'y étudier, et suite à quelques calculs, il décide que l'université pourra offrir jusqu'à 500 places aux ressortissants états-uniens.[65]

Cette proposition est pour le moins provocante, idéaliste, et audacieuse. Le caucus retourne aux États-Unis avec l'offre au cœur, mais dans l'impossibilité d'agir car cela serait trop risqué politiquement de rapporter la proposition de Fidel Castro à leurs constituants. L'idée sera donc mise de côté un moment, jusque quelques mois plus tard, lors de la visite officielle de Fidel Castro à New York en septembre 2000 pour le Sommet du Millenium des Nations Unies. Pendant cette visite, Castro se rend dans le quartier de Harlem, New York, et fait un discours dans l'Eglise Riverside de Harlem. Un geste cohérent avec son attention envers les populations marginalisées. C'est durant ce discours qu'il réitère son invitation à ouvrir l'ELAM aux ressortissants américains venant de milieux défavorisés. Il manquait simplement l'interlocuteur aux États-Unis disponible pour se charger de la sélection des candidats. Comme le *Black Caucus*

---

[63] Le *Congressional Black Caucus* est une organisation états-unienne qui a pour objectif de "faire avancer la communauté noire internationale à travers le développement de programmes de leadership, informer sur les politiques, et par l'éducation du public." Citation traduite du site du *Congressional Black Caucus Foundation* [http://www.cbcfinc.org/] L'organisation est fondée en 1976.

[64] Anne-Emanuelle Birn; Theordore. M, Brown, *et al*., *Comrade in Health: U.S. Health Internationalists, Abroad and at Home*, Rutgers University Press, 2013.

[65] Ces propos ont été recueillis lors d'une anecdote racontée par Melissa durant notre entretien.

ne s'est pas prononcé sur cette occasion, ce sera suite à ce discours qu'IFCO acceptera le défi et deviendra l'entité officielle à gérer ce nouveau partenariat[66].

Ce partenariat est toujours sous la direction d'IFCO, qui s'occupe du processus de recrutement du début à la fin. En 2010, Lucius Walker décède et les rênes sont reprises par sa fille, Gail Walker, ainsi que par le Dr Melissa Barber, diplômée d'ELAM et coordinatrice du programme. Enfin, l'équipe d'IFCO se compose de deux ou trois autres femmes bénévoles. J'ai été impressionnée de voir l'état très précaire et basique du siège de l'association, qui se trouve au fond d'un immeuble délabré au cœur de Harlem. L'établissement est doté de deux pièces au deuxième étage ainsi que d'une salle au troisième étage. C'est dans cet espace même que tous les entretiens ont lieu et c'est le Dr Barber qui se charge de recevoir les candidatures, les trier et y répondre.

Figure 3 : Dr Melissa Barber dans les locaux d'IFCO.

Figure 4 : Photos sur les murs d'IFCO de Lucius Walker et Fidel Castro.

Afin de comprendre la pertinence d'une association militante et religieuse dans la mise en place de ce partenariat, il est intéressant de se tourner vers l'analyse de Hilary Cunningham sur ce qu'elle appelle "l'activisme social transnational." En effet, selon elle, la mondialisation permet une reconstruction des identités sociales, ce qui amène à une nouvelle dimension de l'activisme politique. Ceci soutient que des associations religieuses ou qui revendiquent le droit des minorités émergent d'une tension entre la religion et l'identité nationale, ou entre l'appartenance raciale et l'identité nationale. En effet, en étudiant des associations comme *Pastors for Peace*, Hilary Cunningham explique que beaucoup de ses adhérents, qui tendent à

---

[66] *Idem*.

être Noirs ou Latinos, ressentent un rejet de leur identité nord-américaine car ils sont en désaccord profond avec la politique extérieure de leur pays envers des populations auxquelles ils se sentent plus affiliés de par leur propre identité raciale et ethnique. Un militantisme transnational permet donc de soutenir des conflits qui dépassent les frontières nationales pour une cause plus transversale, qu'elle soit rapprochée d'une appartenance religieuse ou raciale. Ces acteurs utilisent des termes tels que "citoyens du monde", ce qui renvoie à une nouvelle perception identitaire "globale." Ce repositionnement identitaire permet de se pencher sur des conflits sociaux qui ne concernent pas directement la vie de ces individus. Lucius Walker, Afro-Américain de citoyenneté états-unienne, se sent concerné par l'injustice du blocus envers les Cubains car à travers sa perception identitaire, cette répression est directement liée à la discrimination dont souffrent les Afro-Américains sur le territoire américain.

Dans cette partie, nous avons vu que la participation des États-Unis dans un partenariat avec l'ELAM a été initiée par l'engagement militant d'une association religieuse, autour d'un personnage de grande influence. Nous allons à présent nous pencher sur l'évolution de ce partenariat au fil de ses 15 années d'existence.

2. D'une bataille pour la légitimation à un contexte actuel dépolitisé ?

L'établissement de cet accord permet l'arrivée du premier groupe d'étudiants états-uniens en 2001. Etant donné le coup médiatique de cet accord historique, ces étudiants seront reçus par des ministres du Ministère de la Santé cubain et auront droit à un traitement privilégié. Ceci continue durant plusieurs années. Toutefois, le parcours n'a pas été facile jusqu'à ce que la place de ces étudiants à Cuba devienne plus ou moins normalisée. Le développement de la légitimation et de la normalisation du parcours des étudiants se forme à deux niveaux. D'une part, au niveau de la légalisation de la formation aux yeux des États-Unis : un long parcours vers la reconnaissance des diplômés. D'autre part, du point de vue de la représentativité du groupe : en effet, au début des accords, la revendication militante de gauche d'IFCO était l'image de ce partenariat soutenu par une forte cohésion du groupe, tandis qu'à présent cette image change et se montre plus hétérogène et moins radicale.

En premier lieu, il n'y avait pas de permission officielle pour ces étudiants qui allaient étudier dans un pays qui, selon la loi de l'embargo économique mis en place avec le *Foreign Assistance Act* de 1961, interdit toute importation ou exportation entre Cuba et les États-Unis.

Cet embargo est exacerbé par le *Cuban Assets Control Regulations* datant de 1963, qui étend les sanctions établies par la loi de 1961. Cette régulation gèle tous les biens de Cuba aux États-Unis et donne la mission au Département du Trésor de régir toutes les transactions effectuées avec Cuba, comprenant le voyage. Cela signifie que les ressortissants états-uniens ne sont pas techniquement défendus de se rendre à Cuba mais n'ont aucun droit de dépenser des dollars dans le pays[67].

Ceci rend toute présence dans le pays très difficile, sauf par le biais d'une licence sollicitée auprès du Département du Trésor des États-Unis. La première promotion s'y rendra donc à travers la licence dénommée "*fully hosted*"[68], très vague dans sa définition mais qui signifie que l'individu est entièrement sous la responsabilité de l'organisation cubaine qui l'accueille. Cette licence entre dans les licences accordées dans les déplacements de "personne à personne" ou *"people-to-people"*. Globalement, IFCO réussit à obtenir cette licence en soutenant que le pays prend en charge toutes les dépenses des étudiants, ce qui sous-entend que les étudiants ne dépenseront pas de dollars américains, interdiction toujours en vigueur, bien qu'elle soit contournée par tous les étudiants.

En juin 2004, avec George. W. Bush au pouvoir, l'administration de M. Bush élimine cette politique de licence *"fully hosted"* juste une semaine avant les examens de fin d'année et envoie un communiqué aux étudiants états-uniens à l'ELAM indiquant qu'ils ont une semaine pour quitter l'île sous peine de répercussions judiciaires[69]. Mais peu après cette alarme, la formation est classé avec succès comme "échange culturel" grâce à l'intervention du *Congressional Black Caucus*. À partir de ce moment, les étudiants des États-Unis reçoivent une licence renouvelable de deux ans pour vivre et étudier à Cuba, qui est toujours en place aujourd'hui.

---

[67] Amnesty International, "The US Embargo Against Cuba: Its Impact on Economic and Social Rights", *Amnesty International Publications*, 2009, p. 8, URL:http://www.amnestyusa.org/pdfs/am-r250072009eng.pdf>, (consulté le 1/12/2015).

[68] Remen, Razel; Bondi-Boyd, Brea, " Doctors Across Blockades, American Medical Students in Cuba", *in* Birn, Anne-Emanuelle; Brown, Theordore. M et al., *Comrade in Health: U.S. Health Internationalists, Abroad and at Home*, Rutgers University Press, 2013, p.231.

[69] *Idem*.

En deuxième lieu, la représentativité du groupe d'étudiants états-uniens évolue et se complexifie. En effet, comme nous l'avons vu, IFCO est une organisation engagée, de gauche, et qui utilise une rhétorique très proche des mouvements des années 1960-1970. L'association n'a pas changé la radicalité de son discours, tandis que le profil des étudiants s'est transformé. En effet, alors que les premières promotions étaient constituées d'étudiants militants, lesquels incarnaient une image des États-Unis contestataires qu'IFCO voulait refléter à Cuba et aux États-Unis, les nouveaux arrivants de première et deuxième année ont des tendances politiques plus complexes et hétérogènes. Lors de mes entretiens, la plupart des étudiants de sixième année exprimaient souvent une certaine déception vis-à-vis des "nouveaux" car ils ne représentaient plus l'esprit révolutionnaire de l'ELAM, et par procuration d'IFCO. Ce sentiment était exacerbé chez certains, qui dénonçaient le fait que quelques étudiants "osaient" répondre aux sollicitations des représentants de la Section d'Intérêts Spéciaux des États-Unis à La Havane, l'entité la plus proche d'une présence consulaire[70], vue par les plus radicaux des étudiants comme espion et porte-parole de l'impérialisme américain. Il y aurait donc une tension au sein des étudiants "phares" du projet IFCO/ELAM, qui sentent une perdition des valeurs originales de la relation. À l'inverse, une frustration est ressentie par plusieurs étudiants qui évoquent que l'engagement d'IFCO serait quelque peu dépassé, que le débat autour de la relation entre Cuba et les États-Unis devrait se renouveler, au lieu de rester coincé dans une rhétorique "révolutionnaire" et "liberté pour les 5" [71], etc.

Cet assouplissement du militantisme des étudiants pourrait s'expliquer par un changement d'opinion publique autour de la question sur Cuba. En effet, avant la présidence de Barack Obama, la cause de Cuba et du blocus n'était pas la priorité de la politique étrangère des États-Unis, ce qui permit d'inculquer une plus grande force d'influence aux groupes d'intérêts spéciaux, ici le lobby des Cubains-Américains de la Floride du sud, conservateur, très opposé à un allègement de l'embargo et doté d'un fort pouvoir politique. En effet, pour ce groupe, il est

---

[70] La "Section des intérêts spéciaux" est devenue l'ambassade des États-Unis à Cuba depuis la réouverture de celle-ci en juin 2015.

[71] "Libertad por los cincos" est un slogan présent partout à Cuba, il se réfère à un événement marquant de la relation d'animosité entre les États-Unis et Cuba. Cinq cubains ont été arrêtés aux États-Unis en 1998 pour suspicion de volonté d'espionnage. Deux de ces prisonniers ont été libérés il y a quelques années et les trois restants ont été libérés suite au dégel diplomatique entre les États-Unis et Cuba le 17 décembre 2014.

inconcevable que les États-Unis entament un quelconque type de diplomatie avec le régime castriste. La question de Cuba ne détient pas un capital politique assez fort pour amener à changer le *statu quo* et inciter les décideurs politiques à mettre en place un changement de politique. Ce manque de capital politique maintient la question de Cuba dans l'ombre de l'opinion publique et la cloisonne aux groupes d'intérêts spéciaux[72]. En revanche, cette emprise change en 2008 lorsque Barack Obama souligne à plusieurs reprises[73] pendant sa campagne électorale qu'une de ses priorités, lorsqu'il sera élu, sera de rétablir le dialogue avec l'île et de fermer la prison de Guantánamo. Une telle reconnaissance de Cuba par celui qui deviendra le chef d'État permet à ces problématiques, jusqu'alors réservées à des groupes radicaux de gauche ou de droite, de se démocratiser. Ceci fait entrer la problématique des relations autour de Cuba dans le champ politique *mainstream,* et redonne un sens politique à une audience beaucoup plus élargie, hétérogène, et nuancée. Cette transformation de la question cubaine aux yeux du public américain va toucher un public différent, et donc parler à un profil peut-être moins engagé dans la cause cubaine spécifiquement.

Les étudiants faisant leurs études à La Havane restent motivés par un engagement politique, mais qui est moins ancré autour de la cause cubaine - certains étaient peu au courant de la condition politique entres les deux pays - car il est plus global. Ce sont des étudiants ayant une vision engagée politiquement, qui ne se cantonnent pas à un discours autour du "socialisme", de la lutte des classes, ou du tiers-mondisme, mais tiennent un discours plus globalisant, sur la condition sociale et économique des minorités raciales aux États-Unis et à travers le monde, l'accès à la santé comme droit universel, et la transgression des frontières. *In fine*, la question de Cuba se politise dans l'imaginaire collectif états-unien de par la parole de Barack Obama, qui initie la cause cubaine dans l'opinion publique *mainstream,* ce qui libère cet enjeu de l'emprise des groupes d'intérêts spécialisés.

---

[72] L'article de William M. Leogrande, "Normalizing US-Cuba Relations: escaping the shackles of the past", *International Affairs*, Vol. 91, n°3, 2015, pp. 474-488. Il explique les raisons qui ont mené à un changement de politique étrangère des U.S. envers Cuba.

[73] *DWK commentaries*, "Barack Obama's Comments About Cuba During His Campaign for the Democratic Party's Presidential Nomination, 2007-2008", le 13 juillet, 2015, URL : <http://dwkcommentaries.com/2015/07/13/barack-obamas-comments-about-cuba-during-his-campaign-for-the-democratic-partys-presidential-nomination-2007-2008/>, (consulté le 2/12/2015.)

Ce changement d'opinion publique est un autre facteur qui permet la formation à l'ELAM de se normaliser aux États-Unis. Ceci conduit à un écart grandissant entre la position politique d'IFCO, qui n'a pas du tout ajusté son discours depuis les années 1960, et les motivations personnelles et politiques des étudiants souhaitant suivre cette formation. En effet, lors de mon entretien avec le Dr Barber, celle-ci m'a informée qu'elle comptait renforcer les actions d'envoi de matériel humanitaire et continuer à manifester contre le blocus, mais elle ne proposait aucun renouvellement d'engagement, comme par exemple se pencher sur les politiques de *Obamacare*, ou se rapprocher de plusieurs associations "pour-profit" qui pourraient peut-être apporter de véritables contributions financières à cette ONG très précaire.

Maintenant que nous avons observé les changements de perception et d'appréhension de ce partenariat par les étudiants eux-mêmes, nous pouvons entrer dans le cœur du sujet, en observant la première étape de cette arrivée à l'ELAM, le début du processus de politisation, au moment où les étudiants postulent à l'ELAM et suivent le déroulement du recrutement.

C. L'entrée dans un nouvel espace social : façonnage institutionnel[74]

1. Recruter et socialiser

La première image que les futurs étudiants ont de l'ELAM, son contexte et son programme, débute avec le processus de candidature. Celui-ci se fait entièrement à travers IFCO. Les intéressés contactent l'organisation, qui leur envoie ensuite les documents pour postuler. Sur le site d'IFCO, il est indiqué que les critères pour être éligible en tant que ressortissant des États-Unis sont les suivants : être citoyen des États-Unis (avec un passeport US), avoir des revenus faibles ou venir d'un quartier défavorisé, avoir entre 18 et 25 ans lors de la candidature[75], avoir terminé des études secondaires et avoir suivi au moins une année de cours universitaires en biologie, physique, et chimie organique et inorganique (tous avec TD), ne pas avoir de casier judiciaire et ne pas prendre de drogue ou avoir des antécédents d'addiction, être prêt à respecter les règles et réglementations d'ELAM, s'engager à pratiquer la médecine dans des quartiers pauvres et défavorisés après obtention du diplôme[76]. Un élément important est que les étudiants n'ont pas besoin de passer le MCAT, un examen évaluant le niveau des candidats qui souhaitent postuler aux écoles de médecine, dont les résultats sont obligatoirement sollicités par toutes les écoles de médecine des États-Unis lors des candidatures.

Lors de mes entretiens, les étudiants, de manière générale, m'ont fait comprendre que ce qui leur était demandé pour remplir le dossier de candidature était plutôt simple et facile en comparaison avec d'autres écoles aux États-Unis. Melissa Barber m'a détaillé les facteurs demandés. Premièrement, des informations démographiques (photo, passeport, informations de contact, expériences professionnelles, informations sur les parents, revenus, éducation, expériences de bénévolat, certificat de naissance, antécédents criminels, etc.) Puis, un examen

---

74 C. Leclerq, J. Pagis, "Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction", *Sociétés contemporaines*, vol. 4 (n°84), 2011, p.5-23.

75 Ceci a changé au fil des années, il n'y avait pas cette restriction d'âge pendant les premières années, en effet je me suis entretenue avec des étudiants qui sont arrivés à 30 ans à l'ELAM. L'application de cette restriction est due à deux choses : 1. L'ELAM accepte de moins en moins d'étudiants boursiers des U.S. chaque année (entre 10 à 15) ce qui a conduit IFCO à affiner les critères de candidature. 2. Les Etats-uniens sont déjà les étudiants les plus âgés étant donné que la moyenne d'âge pour les étudiants de première année des autres pays est de 18 ans. Ce changement est une forme d'équilibration.

76 Critères traduits de la fiche pratique sur le site de IFCO et MEDICC, URL :
< http://medicc.org/ns/documents/ELAM-FAQs.pdf>, (consulté le 10/02/16.)

médical approfondi (historique de santé mentale, vaccins, etc.) Ensuite, ils doivent écrire deux lettres en anglais et en espagnol. La première, personnelle, concerne les raisons qui les incitent à suivre ce cursus, quelle spécialisation ils voudront entreprendre plus tard, pourquoi étudier à Cuba, leur niveau de connaissance de Cuba, etc. La deuxième porte sur le thème de la santé publique : ils doivent choisir une problématique autour de la santé publique qui touche leur quartier et décrire une proposition approfondie pour combattre ce problème. Enfin, ils doivent faire parvenir quatre lettres de recommandation.

Ensuite, si leur dossier a été retenu, ils sont rappelés pour passer un entretien en personne à New York, au siège d'IFCO dans le quartier de Harlem. C'est à ce moment qu'ils entrent en contact avec les autres candidats et mettent un visage sur l'association qui va les représenter pendant les six à sept années à venir. Différents entretiens privés se succèdent avec Melissa Barber, Lucius Walker - quand il était vivant, Gail Walker, et des médecins invités qui sont engagés ponctuellement dans l'association. Pendant ces entretiens, beaucoup de questions sont posées sur les motivations des étudiants d'étudier la médecine, s'ils sont enclins à vouloir pratiquer une médecine sociale, quelle serait leur définition de celle-ci. Une étape d'entretiens de groupe se déroule ensuite, davantage comme une expérimentation sociologique. En effet, Melissa Barber m'a expliqué qu'il était très important pour elle d'observer les étudiants communiquer entre eux ; c'est pour cela que la session de rencontre s'étend sur un week-end et se veut davantage comme une forme de retraite où les étudiants sont amenés à cohabiter pendant deux jours et deux nuits complets. Le Dr Barber explique que les étudiants sont souvent logés directement dans les locaux d'IFCO, ou bien dans un logement prêté par une église locale, les conditions étant souvent précaires, voire limitées. Ceci est en partie voulu, afin de voir comment les candidats se sentent dans un environnement dénudé de tout confort habituel ; c'est une sorte de préparation pour le contexte cubain.

Les échos des étudiants sur cette première séance d'entretiens sont mitigés. Mais une réponse revient souvent, selon laquelle bien que les représentants d'IFCO tentent de préparer les étudiants à la réalité qu'ils s'apprêtent à vivre, ceux-ci se sentent tout de même peu parés à ce qu'ils vont vivre. Par exemple, nous verrons qu'une grande partie des étudiants a été mise en période de quarantaine dès leur arrivée à La Havane, expérience qui en a choqué plus d'un, IFCO ayant peut-être survolé cette étape sans préparer suffisamment les étudiants. Certains étudiants sont critiques envers le mode de fonctionnement de ce week-end d'orientation, dénonçant le côté

expérimental du processus, regrettant d'être traités comme des cobayes, et se plaignant du manque de professionnalisme. D'autres se reconnaissent enfin dans cet environnement où l'on parle de valeurs, de politique, de Cuba, et de médecine. D'une certaine manière, ces entretiens sont une façon de filtrer les derniers sceptiques. En effet, une minorité d'étudiants qui sont passés par l'orientation ont ensuite changé d'avis. Pour Melissa Barber, ce week-end d'orientation est le début de l'entrée au sein d'une nouvelle "famille" et se présente un peu comme un rituel d'initiation. Tous les étudiants qui sont passés par l'ELAM, qui ont été "acceptés" dans la famille, le restent pour toujours. Le but semble être avant tout de créer une cohésion dans le groupe. Finalement, le déroulement de ces entretiens explique également les sentiments de discordance qui se développent au fil des années : IFCO tente de peindre une certaine image de l'expérience cubaine qui se concentre sur des discours idéologiques, solidaires, et de lutte, loin d'une présentation détaillée des défis quotidiens, tandis que les étudiants vont vivre, eux, une expérience cubaine bien plus matérielle et concrète qu'idéaliste. Une discordance se développe entre les grands discours des représentants d'IFCO qui vont à Cuba de manière ponctuelle pour rester dans des hôtels d'État, et les étudiants qui vivent pleinement la réalité cubaine, au même niveau que les Cubains.

2. La socialisation politique d'un groupe

Ce week-end d'initiation-entretiens est la première étape de la solidification du groupe étudiant. On y retrouve les débuts du façonnage institutionnel ou la création de l'appartenance à une institution, qui est définie comme "l'acceptation minimale de la logique des activités [de l'institution], héritée de son histoire et inscrite en quelque sorte dans ses pratiques les plus ordinaires comme dans les représentations qu'on en a."[77] C'est-à-dire que ces étudiants acceptent, suite à ce week-end, de respecter les règles et le mode de fonctionnement d'IFCO et par association, d'ELAM. Michel Foucault déclare que "la diffusion de normes s'effectue par

[77] Citation de Lagroye, Offerlé, 2010 p. 10, dans l'article de C. Leclerq, J. Pagis, "Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction", *Sociétés contemporaines*, *op. cit.*, p.5-23.

ceux qui font fonctionner l'institution"[78] ce qui signifie dans notre cas que les étudiants vont être confrontés à une rhétorique fortement politisée, qu'ils vont assimiler de manières différentes. Etant donné qu'IFCO s'inscrit dans une forte lignée politique, les étudiants vont être confrontés à une nouvelle forme de militantisme organisé, ou vont trouver l'engagement qu'ils cherchaient peut–être inconsciemment. En effet, bien que la politisation soit souvent perçue comme la cause d'un engagement politique, Leclerq et Pagis démontrent que "la politisation peut être un produit de l'engagement et non seulement une condition au préalable de ce dernier."[79] Ceci est particulièrement vrai pour une grande partie des étudiants comme nous le verrons plus tard dans nos typologies. Pour beaucoup de ces étudiants, un sentiment d'injustice et des expériences personnelles les ont mené à s'intéresser à l'ELAM, mais une partie des étudiants n'avait pas de ressenti d'engagement politique concret. Leur entrée à IFCO, une association organisée et fortement engagée, leur permet de s'introduire dans un champ politique qui leur était jusqu'alors inconnu.

Ceci nous renvoie aux trois étapes d'analyse posées par William Gamson, évoquées ci-avant, qui vont nous servir de grille d'observation tout au long de notre présentation. L'entrée dans le processus de recrutement d'IFCO est le commencement de la deuxième étape que William Gamson qualifie de *agency frame* ou la capacité d'exercer du pouvoir. Ce volet se dévoile lorsque les futurs étudiants se rencontrent et accèdent à l'espace organisé d'IFCO, où on leur fait comprendre qu'ils peuvent faire partie d'une institution qui leur donnera des outils et compétences concrètes pour agir en fonction de leur engagement politique. L'institution qui les représentera sert alors de guide, de soutien, et d'exemple du mode d'action à suivre, bien que ce mode d'action soit régi par une idéologie et une vision du monde très tranchées. Cet univers politisé et conflictuel forcera les étudiants à développer leur vision du monde, leur positionnement idéologique, et leur relation avec leur socialisation primaire étant donné que le politique, à travers des discussions entre collègues, les cours enseignés et le contexte de Cuba, sera omniprésent dans leur vie quotidienne.

---

[78] Foucault est cité dans l'article de Sébastien Michon, "Les effets des contextes d'études sur la politisation", *Revue française de pédagogie*, vol. 163, avril-juin 2001, p. 69. URL: http://rfp.revues.org/987#quotation, (consulté le 17 mai, 2016.)

[79] *Ibid,* p.9.

En conclusion, la rencontre avec IFCO, la série d'entretiens et la prise de connaissance du caractère militant et politisé de l'association sera une manière de filtrer les derniers indécis, et de solidifier les intentions des convaincus. Cette entrée dans le groupe est le commencement de l'entrée dans une nouvelle famille, pour utiliser les mots de Melissa Barber. Les étudiants se plient aux normes de l'institution qui va les représenter, et vivent une matérialisation de leur vision du monde - aussi diverses soient elles - à travers le prisme de la posture politique d'IFCO. Le fondement du groupe sera pour certains le point de départ vers un parcours qui leur permettra de renforcer leur capacité d'action (*agency)*, ou métamorphosera peu à peu leur vision conflictuelle du monde qui engendra un désaccord avec l'entité qui les représente. Ce sont les deux extrêmes qui constituent une palette bien plus nuancée du changement de perceptions que nos étudiants vont éprouver au fil de leurs années à Cuba. Ces mutations sont le sujet de ce projet : essayer de comprendre comment les opinions initiales des étudiants influent sur les changements de perceptions qu'ils vont subir. Dans tous les cas, il y a une socialisation politique, qui prend des couleurs bien différentes chez les trois typologies d'étudiants que nous allons présenter.

Partie II. Le devenir médecin à Cuba

Maintenant que nous avons observé les dynamiques de ce partenariat et la portée fortement politique d'ELAM, nous allons nous pencher sur le vécu des étudiants. Nous présenterons d'abord le groupe à travers une typologie des étudiants, puis nous examinerons leur première année au sein de l'université afin de voir comment leur niveau de politisation influence leur capacité d'adaptation. Nous nous concentrerons ensuite sur l'entrée des étudiants dans le champ de la médecine en dehors du campus à partir de la troisième année, et verrons comment elle participe à un changement de perception. Nous analyserons ces changements en lien avec chaque typologie posée.

A. Une sociographie des étudiants états-uniens à l'ELAM

1. Présentation du groupe

Afin de mener cette recherche, j'ai rencontré et interviewé 32 étudiants états-uniens habitant soit sur le campus d'ELAM, dans le village de Baracoa, soit à La Havane. Parmi ces 32 étudiants, l'un est en année préparatoire, trois sont en première année, huit en deuxième année, trois en troisième année, cinq en quatrième année, trois en cinquième année et sept en sixième année ; on compte également un élève qui est diplômé depuis 2010 et qui s'est engagé avec la brigade cubaine en Haïti lors du tremblement de terre de cette même année, avant de retourner à La Havane pour suivre une spécialisation en gynécologie car il compte pratiquer en Jamaïque, où le diplôme cubain est reconnu. En tout, la population mère, c'est-à-dire le nombre total d'étudiants qui vivent actuellement à La Havane et suivent le cursus à l'ELAM, est de 92 étudiants[80].

J'ai recueilli ces données sous forme d'entretiens approfondis ; la durée des entretiens était en moyenne d'une heure et demie et pouvait varier de 30 minutes à 3 heures. Bien que je n'aie pas pu distribuer des questionnaires qui m'auraient permis d'établir des données plus quantitatives sur le milieu social, les origines ethniques, le pourcentage homme/femme, je remarque que mon échantillon est plutôt représentatif du groupe. En effet, les sujets confirment mon constat : le groupe des étudiants états-uniens à l'ELAM est majoritairement féminine, avec

[80] Données qui m'ont été procurées par Dr Melissa Barber.

un pourcentage élevé Afro-Américains et de Latinos, et un pourcentage plus bas de Blancs. À titre d'exemple, voici les données que j'ai pu extrapoler de mon échantillon, bien que cela ne reste que démonstratif : sur 32 étudiants rencontrés, 48 % sont afro-américains, 25 % latinos, 21 % blancs ; 56 % sont des femmes et 46 % sont des hommes. L'âge moyen des étudiants est de 28 à 29 ans. Je n'ai pas de données sur l'appartenance sociale des étudiants mais nous pouvons déduire que la majorité des étudiants afro-américains et latinos viennent de milieux plus populaires et défavorisés. Par exemple, tous les Latinos que j'ai interviewés sont les premiers de leur famille à suivre des études supérieures, et la majorité d'entre eux est la première génération née aux États-Unis. Beaucoup des enquêtés afro-américains ont reçu des bourses quasi-complètes lors de leurs études antérieures, ce qui démontre qu'ils sont issus de classes populaires. Il est important de préciser que tous les étudiants de mon échantillon ont suivi des études supérieures d'au moins deux années après le lycée. Ce facteur explique l'âge avancé de ces derniers par rapport aux étudiants des autres pays, qui intègrent l'ELAM dès leur sortie du lycée, soit à l'âge de 17 ou 18 ans. Nous verrons que cet écart d'âge a un effet considérable sur le groupe états-unien.

2. Une typologie par motivations : le déclic ?

Afin d'analyser le processus de politisation des étudiants qui suivent le cursus à l'ELAM, il m'a semblé pertinent de tenter une typologie suivant les motivations principales qui ont déclenché la décision de rejoindre ce programme. En effet, pour chaque enquêté, c'est une alliance de facteurs précis dans leur biographie qui les amène à sauter le pas. Je tenterai de séparer les étudiants suivant trois catégories de motivations principales qui les ont menés à l'ELAM. Ces facteurs et leur ordre d'importance chez chaque étudiant forment leur "vision du monde" qui détient un niveau plus ou moins développé de conscience politique. Cette "vision" illustre leur schéma d'appréhension de la réalité.

Ces catégories résultent d'une association de facteurs variés présents chez presque tous les étudiants mais qui prennent un ordre d'importance bien différent selon chacun. C'est cet ordre d'importance, ainsi que la hiérarchisation et la combinaison de ces facteurs, qui nous permettra de former les trois catégories.

Les facteurs pris en compte pour schématiser les catégories sont les suivants : (1) gratuité des études, (2) désir d'être médecin, (3) vivre une expérience unique et découvrir une autre culture, (4) socialisation grâce à des membres de la famille ou un mentor à Cuba, (5) origines étrangères,

(6) engagement militant, (7) volonté d'apprendre l'espagnol, (8) proximité avec le monde de la médecine (maladie personnelle ou d'un membre de la famille, ou membres de la famille dans le champ médical), (9) expérience personnelle ou familiale de l'exclusion du système éducatif et de santé états-unien, (10) expérience de racisme et discrimination, (11) désaccord avec le système de santé américain, (12) souhait d'avoir un impact positif sur la société, (13) positionnement politique et idéologique, (14) intérêt personnel pour Cuba, (15) niveau de classe sociale.

Ces 15 facteurs s'associent en trois schémas différents qui vont illustrer nos typologies. De manière globale, les trois catégories reposent sur un large éventail de visions du monde, allant des étudiants qui appréhendent la réalité de manière personnelle et pragmatique, moins concernés par les "grands questionnements", aux étudiants qui sont guidés par leurs convictions politiques et idéologiques plus que par une stratégie de carrière déterminée. Pour définir ces typologies, nous avons rassemblé les trois à quatre facteurs (des 15 énumérés ci-dessus) déclencheurs de l'intérêt des étudiants pour l'ELAM. Nous noterons également les facteurs les moins importants pour chaque typologie.

a. Type 1 : l'étudiant(e) qui veut devenir médecin avant tout (vision du monde personnelle)

L'étudiant(e) type 1 est marqué(e) par le facteur essentiel d'avoir la conviction déterminée de vouloir devenir médecin depuis l'enfance. Cette assurance est souvent la conséquence - comme deuxième facteur - d'une proximité et d'une familiarité avec le milieu de la médecine ou de la maladie. En effet, tous les étudiants qui entrent dans cette catégorie ont : soit eu des problèmes de santé pendant l'enfance, qui les ont conduits à côtoyer le monde médical régulièrement, soit été confrontés à la maladie ou à la mort d'un membre de leur famille ; ou encore, ont un ou plusieurs membres de leur famille qui travaille(nt) dans le secteur de la santé (médecin, infirmière.) Le troisième facteur qui constitue le déclic chez le type 1 est la prise de connaissance du programme à l'ELAM par un membre de la famille qui, souvent originaire des Caraïbes (Jamaïque surtout), détient une opinion positive du système de santé cubain grâce aux actions internationalistes de Cuba dans ce pays d'origine.[81] Ce membre proche et de confiance va inciter

[81] Nous voyons ici comment le *soft power* est efficace dans sa subtilité. C'est grâce à la coopération de Cuba avec la Jamaïque, par exemple, par l'assistance dans les constructions d'hôpitaux, envoi de médecins etc. que des étudiants états-uniens vont entendre parler du programme à l'ELAM, à travers la diffusion de cette bonne réputation par un parent d'origine jamaïcaine à son enfant.

l'étudiant à postuler au programme car souvent, on retrouve comme quatrième facteur un obstacle financier dû au statut social de la famille, qui rend la possibilité de réaliser ce rêve de devenir médecin très compliquée aux États-Unis. Finalement, un cinquième facteur est l'utilité d'apprendre une deuxième langue, surtout l'espagnol, qui est largement parlée dans la communauté d'origine ce cet étudiant. Les facteurs les moins prononcés chez ce type 1 sont les suivants : d'abord, un engagement militant (qui est inexistant) ; puis un intérêt personnel pour Cuba (le type 1 se familiarise avec le pays par le parent lui exposant l'existence du programme) ; enfin, un positionnement politique existant mais peu développé, du moins pas consciemment formulé.

Nous allons illustrer ce type avec Darnna Banks, 28 ans, afro-américaine, originaire du Texas, et étudiante en sixième et dernière année à l'ELAM. Darnna vient d'une famille monoparentale et pauvre. Très jeune, elle développe des problèmes de santé, notamment de l'asthme, ce qui engendre des visites régulières chez sa pédiatre, dont elle se souvient du nom, Dr Robin. C'est donc à l'âge de six ans que Darnna décide qu'elle voudra être médecin. Afin d'être sûre que c'est sa vocation, elle fait du bénévolat à l'hôpital pendant toutes ses années de lycée. Elle fait ensuite un *bachelor*[82] à l'université de Hawaii, où elle reçoit une bourse complète et étudie un *double major*[83] en biologie et théâtre avec une *minor*[84] en espagnol. En effet, elle a toujours voulu apprendre l'espagnol afin de pouvoir communiquer avec une partie de sa famille qui est mexicaine mais aussi avec les habitants de sa ville, laquelle détient un pourcentage élevé d'hispanophone. À la fin de ses études, elle décide de passer le MCAT, l'examen obligatoire pour pouvoir postuler en école de médecine aux États-Unis. Etudiante à revenus faibles, elle ne peut toutefois pas payer le tarif requis pour passer l'examen. Elle fait donc une demande de *fee waiver,* qui l'exempterait de ce coût d'environ 250 dollars. Cette demande lui sera alors refusée sous le prétexte que son niveau économique était "irréaliste." Selon Darnna, ce rejet la stimula encore plus à trouver un moyen de devenir médecin. C'est alors que peu après, sa mère lui relate

---

82 L'équivalent du niveau de licence en France mais qui dure en moyenne quatre ans aux États-Unis.

83 Un *major* est la spécialisation en license, faire un *double major* serait comment faire une double licence.

84 Un *minor* est un sujet d'étude secondaire au *major* mais qui demande de remplir en certain nombre de cours.

une conversation qu'elle a eu avec un professeur du lycée de Darnna, qui lui parlait de cette école de médecine gratuite à Cuba où y étudiait sa fille. Darnna va passer plusieurs jours à chercher le nom de l'école. Quand, enfin, elle trouve le site web et lit la description du programme, elle fait une demande à IFCO et postule immédiatement "sans jamais regarder en arrière." Avant cela, Darnna avait très peu entendu parler de Cuba et elle affirme que chez elle on ne parlait jamais de politique. Par contre, étant noire et pauvre aux États-Unis, sa notion d'injustice, d'exclusion, et de racisme est tout à fait présente et se ressent.

b. Type 2 : l'étudiant(e) marqué(e) par un rapport d'exclusion concret (vision du monde plus élargie)

Notre type 2 a un sentiment d'injustice clairement défini depuis un jeune âge. Un premier facteur primordial chez l'étudiant qui illustre ce type est d'avoir vécu, directement ou par le biais de membres de la famille ou d'amis, le volet exclusif du système éducatif et/ou de la santé aux États-Unis. Ceci est dû à - comme deuxième facteur - ses origines (parents immigrés), un niveau économique bas, ou un statut de résidence instable aux États-Unis (sans papiers, par exemple.) Un troisième facteur est que cet étudiant va faire la connaissance d'un mentor (professeur, ami) dans sa vie qui l'aidera à sortir du milieu précaire d'où il vient et à devenir (souvent) le premier de sa famille à suivre des études supérieures. La création d'un positionnement politique en conséquence de la confrontation avec le système exclusif des États-Unis sera ensuite appuyée par la prise de connaissance de l'ELAM grâce à un cercle social grandissant dans le monde universitaire. L'étudiant(e) type 2 développe un intérêt pour ce que Cuba représente en tant qu'antithèse du système américain, puis saisit l'opportunité de suivre des études de médecine gratuitement, un rêve souvent imaginé par cet étudiant mais qu'il ne pensait pas réalisable à cause de l'obstacle financier. La combinaison de ces facteurs conduit au déclic de postuler à l'ELAM chez le type 2. L'un des facteurs le moins prononcé chez cet étudiant est le désir d'apprendre l'espagnol car une grande partie des étudiants de type 2 sont d'origine hispanophone.

Pour illustrer ce type, prenons Michael Enriquez, 30 ans, *chicano*[85], étudiant en troisième année, originaire de la ville de Stockton, en Californie. Michael s'identifie comme *chicano* car son père est originaire du Mexique, tandis que sa mère est née aux États-Unis de parents

[85] Terme qui identifie un État-unien dont au moins un des parents est né au Mexique.

mexicains. Il a toujours parlé espagnol à la maison. Stockton, la ville où il a grandi, était considérée il y a quelques années comme la deuxième ville la plus dangereuse des États-Unis. Il vient d'un milieu économique très bas. Il explique avoir grandi dans la violence, entouré de "*fast foods"* et de "*liquor stores*." Jeune, il voulait devenir footballeur professionnel, bien qu'il ait toujours été attiré par les sciences et l'idée de devenir médecin. Il décroche une bourse pour jouer dans l'équipe de foot d'une université de l'Iowa, mais après une année, il change d'avis car il ne pense pas pouvoir accéder au niveau professionnel. Il quitte donc l'université pour entreprendre des études de biologie à l'université d'État de San Francisco. C'est dans ce contexte qu'il fera la connaissance de deux personnes importantes, le professeur Kury, qui a fondé une clinique gratuite pour les Latinos et les sans-papiers dans le quartier Latino, *La Misión*, à San Francisco, ainsi que sa conseillère et professeur-chercheur Laeticia Garcia Marquez. Ces deux personnes vont lui parler du programme à l'ELAM, car le professeur Kury emmène des étudiants à Cuba et donne un cours sur le régime de santé cubain, tandis que le Dr Garcia Marquez est membre de l'association MEDICC, qui travaille aussi avec Cuba. Michael voulait plutôt se consacrer à la recherche et envisageait de faire un doctorat, mais grâce à l'insistance de Marquez, il décide d'aller à Cuba. En effet, il voulait vivre l'expérience d'être dans un pays "socialiste" et ajoute que "les médecins cubains sont très fortement respectés dans la communauté latino." On lui avait parlé du travail en équipe, de l'ambiance non compétitive qui caractérise l'enseignement cubain, ce qui l'attirait beaucoup par rapport à l'ambiance universitaire américaine qu'il trouvait stressante. Un projet lui tient à cœur : créer un centre multidisciplinaire dans la ville de Stockton, pour que les jeunes envisagent d'autres chemins que celui de "la violence et la drogue." Ce centre offrirait des cours de sport, il y aurait des médecins, de l'aide sociale etc. Il explique être en contact avec des amis dans des secteurs différents - "politique, médical, éducation" - qui sont intéressés pour entreprendre ce projet avec lui.

c. Type 3 : l'étudiant(e) attiré(e) par Cuba grâce à un militantisme prononcé (vision du monde élargie)

Notre étudiant type 3 est celui qui est principalement poussé par une vision élargie du monde, basée sur une idéologie réfléchie et un militantisme prononcé ; ceci constitue le premier facteur. Ce militantisme est souvent dû à une socialisation primaire politisée par le positionnement des parents ou membres proches de la famille (grand-père communiste, père dans le parti des Black Panthers, parent ex-résistant torturé sous la dictature au Paraguay, père qui travaillait pour une ONG au Ghana, père communiste qui envoie son fils au Venezuela pour le World Festival of Youth and Student etc.) Cet étudiant a donc hérité d'un positionnement politique tranché et le champ politique lui est accessible et familier. C'est par cet engagement qui sort de la socialisation primaire qu'il va être exposé à l'idéologie de la révolution cubaine. Ce quatrième facteur conduira l'étudiant à entreprendre des études de médecine, mais pour la plupart, devenir médecin n'était pas particulièrement un rêve ou une conviction. Ce sont l'idée et la représentation du projet, les principes solidaires et internationalistes d'ELAM, qui vont l'amener à s'engager dans ces études, lui permettant ainsi de prolonger son engagement militant, de mettre en pratique sa vision du monde et la vivre pleinement. Nous verrons que c'est chez le type 3 que le changement de perception est le plus marquant au fil des années à Cuba. En effet, c'est le type d'étudiant le plus informé sur la révolution cubaine, et donc plus enclin à arriver avec une préconception de ce qu'il va vivre et des attentes précises.

Pour illustrer ce type, nous présentons Pasha Jackson, 32 ans, Afro-américain, en sixième et dernière année, originaire de Californie, ayant grandi entre Los Angeles et Oakland. Pasha était joueur de football américain professionnel pour la NFL (Ligue nationale de football américain). Il a grandi à South Los Angeles, quartier pauvre et majoritairement afro-américain. Son père est psychologue, membre de l'association de psychologues noirs (*Association of Black Psychologists*), membre de la Nation de l'Islam, et était engagé dans la lutte des Black Panthers. Pasha a été élevé par son père et sa grand-mère qui était infirmière, une grande inspiration pour lui. Lorsque qu'il est gravement blessé après un match, il est influencé par tout ce que son père lui raconte sur Cuba. Pasha a beaucoup lu sur Cuba, la révolution, les mouvements d'émancipation des minorités partout dans le monde. Il a également baigné dans le monde de la médecine étant donnée la nature de sa profession, où le corps est souvent mis à l'épreuve. C'est alors qu'il décide de ne pas retourner jouer pour la NFL mais de s'inscrire à l'ELAM. Ce n'était

pas pour devenir médecin mais surtout pour connaître Cuba et “vivre la révolution.” Il doit alors rattraper des cours de sciences car il a fait un *bachelor* en sociologie. Il explique vouloir trouver un sens à sa vie, une “âme”, chose qu’il ne trouvait pas dans le football, et vivre dans un pays où “être noir n’est pas un crime.” Comme il le dit lui-même “Cuba est l’un des endroits les plus sains pour les Noirs.” Pasha a été très investi dans des projets de solidarité : il a monté une brigade d’étudiants états-uniens de l’ELAM qui a fait une tournée des réserves amérindiennes aux États-Unis pendant un été afin d’échanger avec ses habitants sur les remèdes alternatifs de guérison. Le but était d’échanger sur l’enseignement de l’ELAM et les rites de guérison des cultures indigènes. Lors du défilé du 1 de Mayo, il a souvent été assis aux côtés de Raúl Castro et il connaît personnellement Assata Shakur, militante des Black Panthers réfugiée à Cuba depuis les années 1960 suite à une condamnation pour meurtre d’un policier blanc. Pasha est souvent invité à des événements par les membres d’IFCO pour présenter le programme, car il incarne l’étudiant phare et exemplaire de l’ELAM.

Maintenant que nous avons présenté les trois types d’étudiants auxquels nous ferons référence tout au long de cette étude, il convient de regarder comment nos étudiants s’adaptent au contexte cubain et comment leurs perceptions changent au fil des années.

B. Adaptation au contexte cubain : vivre la révolution ?

"Being poor has definitely made us closer…"

Jacquelina, étudiante afro-américaine en première année.

Figure 5 : L'entrée de l'université ELAM.
SOURCE : Site de MEDICC

Nous allons maintenant examiner comment l'expérience des étudiants évolue au fil des années à l'ELAM en regardant leur niveau d'adaptation, l'immersion dans le contexte cubain et le champ médical, et analyser en quoi cela correspond à un repositionnement identitaire. Ces changements vont nous informer sur le développement de leur processus de politisation.

1. D'un isolement à l'immersion dans la vie havanaise : une population estudiantine clivée

En premier lieu, il faut comprendre que les étudiants sont séparés. En effet, de l'année préparatoire à la fin de la deuxième année, ils se trouvent sur le campus de l'université où ils cohabitent avec un vaste mélange d'étudiants de pays très variés. Leur vision de Cuba durant ces deux à trois années est extrêmement singulière car ils se retrouvent dans un contexte atypique et particulièrement isolé. Ensuite, à partir de la troisième année, ils déménagent au cœur de La Havane dans leur propre habitation, ce qui les rend plus indépendants et intimement mêlés à la vie cubaine.

a. Solidarité ou mécanisme d'adaptation ?

Au fil des années du programme, l'arrivée à Cuba se fait de manière bien différente. En effet, les premiers arrivés de la délégation des États-Unis étaient souvent directement accompagnés par les membres d'IFCO et reçus par les ministres de la santé en personne à l'aéroport de José Martí à La Havane. Un vrai traitement diplomatique. Par la suite, les premières vagues d'étudiants, dès leur arrivée et avant de pouvoir rejoindre le campus d'ELAM, étaient envoyées en quarantaine. D'après les témoignages que j'ai recueillis, cette quarantaine - qui est passée d'une semaine à trois ou quatre jours, pour finalement être supprimée - laisse une forte impression. Elle serait une manière de marquer les étudiants en prévision de la réalité à laquelle ils vont être confrontés pendant leurs années à Cuba. Certaines années, les étudiants étaient logés dans un immeuble cloisonné avec tous les arrivants, tous pays confondus. Pendant ces jours de quarantaine, les étudiants suivent de légers examens médicaux, mais passent surtout de longues heures enfermés. La première réaction presque unanime des enquêtés relève du choc qu'ils ont éprouvé en ce qui concerne la nourriture. Car même si tous les repas étaient garantis, ils ne consistaient souvent pour le petit déjeuner que d'un bout de pain avec de la mayonnaise, du riz blanc, ou un jus de mangue. S'ajoutent à cela l'inconfort et le manque d'espace privé. Bruno, étudiant américain-paraguayen en quatrième année, m'explique qu'ils sont souvent dix dans une même chambre, à dormir sur des matelas sales sans couvertures, avec des toilettes partagées où l'eau est coupée une grande partie de la journée. Ceux qui connaissaient l'ambiance de la quarantaine viennent préparés, avec de quoi survivre : papier toilette, alcool, savon, chips, dentifrice, etc. Cette quarantaine a été insupportable pour certains étudiants. Selon les enquêtés de la promotion qui étaient en quatrième année lors mes entretiens, trois Etats-uniens ont quitté le programme après quelques jours de quarantaine. Cette expérience entraîne toutefois une cohésion entre les étudiants, ce qui laisse à certain de beaux souvenirs. Jack raconte qu'ils s'échappaient en pleine nuit pour aller acheter du rhum; Jessie évoque la gentillesse des étudiants des années supérieures qui prêtaient du savon ou du dentifrice aux nouveaux arrivés.

Suite à cette période de quarantaine, les étudiants s'installent sur le campus d'ELAM. C'est ici que débute le façonnage institutionnel. La réglementation du campus exige que les étudiants habitent sur le campus, où des dortoirs sont mis à leur disposition. Selon les années, les dortoirs peuvent loger de 8 à 18 personnes par chambre. En plus de cette contrainte, les étudiants

ne sont autorisés à quitter le campus que le week-end. Les toilettes et douches sont également partagées, sans eau chaude et l'eau étant coupée pendant la journée, ce qui oblige les habitants à s'organiser pour se laver. Les repas sont également servis par l'école, cela faisant partie de la bourse complète, mais tous les étudiants affirment que la nourriture n'est pas suffisante. Eduardo, étudiant *chicano* en quatrième année, m'explique que lorsque l'ouragan Sandy a frappé le sud de Cuba en 2012, notamment la région de Santiago, toutes les ressources alimentaires du pays ont été prioritairement envoyées aux habitants de cette région, entraînant une pénurie d'aliments dans le reste du pays, évènement récurrent à Cuba. Ceci a touché l'ELAM, où pendant plusieurs semaines les repas n'étaient constitués que de riz blanc et de pain.

Une autre spécificité du contexte dans lequel se trouvent nos étudiants est l'absence d'Internet. En effet, à Cuba, bien qu'il y ait une évolution depuis peu [86], l'accès à Internet est contrôlé par l'État, permettant seulement aux fonctionnaires d'y accéder sur leur lieu de travail ; avoir une ligne chez soi reste illégal, et beaucoup de sites sont censurés. À l'ELAM, il n'y avait qu'un seul ordinateur pour les milliers d'étudiants du campus, avec une plage horaire dédiée à chaque délégation pour surfer sur le Web. Evelyn, étudiante *chicana* en sixième année, explique que les horaires réservés aux Etats-uniens étaient en pleine nuit entre 3h et 5h du matin, rendant la communication très limitée. Les étudiants doivent donc non seulement s'adapter à un contexte extrêmement différent du leur, mais aussi se détacher complètement de l'hyper-connectivité à laquelle ils sont habitués aux États-Unis. Ce détachement est pour certains difficile à surmonter ; beaucoup confient qu'ils peuvent s'adapter à la mauvaise nourriture ou au manque d'intimité, mais que le fait de ne pas pouvoir communiquer avec leur famille et leurs amis est le défi le plus difficile à relever. En plus du manque de communication, ne pas avoir Internet signifie devoir entreprendre des études de médecine (un exploit difficile) de manière "traditionnelle" avec des livres, des notes, des dictionnaires - car beaucoup doivent en plus apprendre l'espagnol, ce qui conduit à une entraide estudiantine très prononcée.

Les étudiants se trouvent donc dans un espace qui est fortement réglementé, et de manière absurde selon beaucoup d'entre eux. Car un dernier élément entre en jeu, celui de l'âge.

---

[86] Depuis juin 2015, des "spots wifi" ont été créés à La Havane, où les habitants peuvent se connecter grâce à une carte de crédit prépayée qui coûte 2,50 CUC, un tarif qui reste élevé dans un pays où le salaire moyen est de 15 à 20 CUC, mais qui a tout de même beaucoup réduit comparé aux tarifs de 10 CUC de l'heure dans les hôtels, ou aux anciennes cartes à 4,50 CUC l'heure.

En effet, les étudiants états-uniens ont en moyenne 28 ans, tandis que la moyenne d'âge des étudiants des autres pays est d'environ 17 ans. Cette différence d'âge sera source de frustration pour les Etats-uniens, dont beaucoup ont eu des carrières professionnelles (footballeur, professeur d'anglais, militant pour une organisation locale) et sont donc totalement indépendants. Il est difficile pour eux de se retrouver avec des étudiants beaucoup plus jeunes, dont c'est pour la plupart la première expérience en dehors du noyau familial. Max, Haïtien-Américain en quatrième année, déclare qu'on l'appelait "papa" et que ses camarades du dortoir cachaient leurs cigarettes ou bouteilles de bière quand il entrait dans la chambre. Graham, Blanc en cinquième année, me confie que le bruit incessant de la musique forte à 5h du matin ou des bavardages constants l'empêchait fortement de se concentrer. Cet écart d'âge a été source de conflit. Ceci a conduit beaucoup d'étudiants à quitter le campus - contre le règlement - et à louer une chambre ou un appartement indépendant dans le petit village de Baracoa à trois kilomètres.

Le rapport aux règles et à la loi tel qu'il est décrit par les étudiants nous donne une idée du rapport à la loi en général à Cuba, à l'image des propos de Jack, Blanc en cinquième année :

> *"Les règles étaient complètement aléatoires et contradictoires. Par exemple, c'était interdit de quitter le campus en semaine mais ils voulaient qu'on rende un devoir dactylographié alors qu'il n'y avait pas d'imprimante sur le campus. Donc juste pour pouvoir rendre un devoir on était obligé de fuguer et de se rendre à La Havane pour pouvoir imprimer quelque chose ! Nous étions obligés d'enfreindre le règlement !"*

Jack souligne ici l'absurdité des lois et des règles contradictoires qui constituent la toile sociale de ce pays au régime autoritaire. Les étudiants sont très rapidement confrontés au dysfonctionnement presque comique mais surtout décourageant de la bureaucratie cubaine, qui se traduit souvent par un manque de communication de la part des personnes étant supposées détenir certaines informations. Pour citer un exemple parmi d'autres, si vous demandez à l'agent de sécurité d'une banque pourquoi aujourd'hui on ne peut pas changer de monnaie alors qu'hier c'était possible, il ne pourra pas donner de réponse concrète, tout simplement parce que lui-même ne sait pas pourquoi. Cette manière de laisser la population dans l'ignorance des changements quotidiens qui touchent la vie des individus est une manière de maintenir un contrôle, une sorte d'imprévisibilité qui force les agents à être sur leurs gardes constamment, ce qui conduit à l'autocensure et à un faible pouvoir d'action. À Cuba, pour survivre et fonctionner

au quotidien, vous êtes obligé de transgresser les règles car elles ne sont pas dessinées de manière cohérente.

En somme, ces premières années sur le campus s'apparentent à une véritable expérimentation sociologique. Les étudiants sont confrontés à une multitude de défis quotidiens qui rendent leur expérience certes extrêmement riche mais également éprouvante. Ils vont s'imprégner du mode de fonctionnement de l'institution, qui est un reflet du mode de fonctionnement de toutes les institutions cubaines, et vont devoir s'adapter ensemble tout en baignant dans un *melting-pot* culturel d'une richesse difficilement imaginable. En effet, la force de l'ELAM est de réunir des étudiants différents chaque année, venant de plus de soixante pays du monde entier. Ce ne sont pas des étudiants typiques d'une école de médecine, car ils sont majoritairement originaires de pays en développement et même d'ethnies très particulières. Par exemple, l'ELAM a formé les premiers étudiants *Garífuna* du Honduras, lesquels ont ensuite créé le premier hôpital gratuit pour leur communauté dans une région excentrée. L'université forme également plus d'Indiens *mapuches* du Chili que toutes les écoles de médecine chiliennes réunies.[87] Ce mélange atypique provoque un riche échange culturel et donne à la formation une humilité remarquable car des mondes qui, d'ordinaire, se croisent très rarement, cohabitent durant deux, voire trois années.

En observant ces premiers instants sur le campus de l'ELAM, on peut se demander s'il y a une véritable solidarité ou simplement une nécessité de survivre dans ce contexte différent, inconfortable, difficile et isolant. On assiste, néanmoins, à la naissance d'un sentiment d'appartenance à une expérience insolite et inédite qu'il faut vivre pour comprendre. Cette appartenance au sein d'une seule et même entité se construit par une reconnaissance répétée de la diversité du corps étudiant. Par exemple, l'école organise des "galas" bi-annuels auxquels chaque délégation est invitée à présenter un spectacle autour de son pays et de sa culture, que ce soit à travers la danse, le chant, le théâtre etc. Les retours des enquêtés sur ces galas sont extrêmement positifs. Ces évènements sont souvent le meilleur souvenir des premières années des étudiants car ils leur rappelaient le caractère extraordinaire de leur quotidien et la richesse de cette expérience bouleversante. C'était aussi peut-être une façon de les éloigner des difficultés quotidiennes. Ces événements marquants durant les premières années conduisent à la

---

[87] Howlett-Martin, *op. cit.*, p. 32.

solidification d'un sentiment d'appartenance à cette institution que représente le corps étudiant, et par extension, à la matérialisation du mode de fonctionnement d'une forme d'action politique. C'est aussi une façon de donner aux étudiants une certaine attitude, où la proximité et le vivre-ensemble sont mis en avant dans la stratégie de contrôle et de construction d'une croyance idéologique du régime cubain.

Cette institution est marquée par un fort penchant idéologique qui rappelle l'imprégnation de l'idéologie au sein de la sphère privée des individus comme trait déterminant du régime cubain. Afin de démontrer comment ce contexte idéologique et autoritaire façonne un contrôle social des individus, nous nous tournons vers l'analyse d'Adrian Neculau sur "l'apprentissage social dirigé" qui caractérise les régimes totalitaires, dans son cas la Roumanie pendant la période soviétique. En effet, il est important d'analyser de quelle manière les étudiants venant d'un tout autre contexte social vont s'imprégner du contexte institutionnel et politisé dans lequel ils se trouvent. Selon Neculau, le "contexte social" détient un rôle mobilisateur et :

> "*influe sur la pensée sociale d'une communauté […] L'histoire morale, économique, culturelle et idéologique imprègne la pensée sociale pratiquée dans un certain contexte, la particularise et lui offre des supports. Par la suite, l'influence contextuelle facilite un type particulier de discours, délimite la marge de réflexion et offre des repères pour les prochaines décisions*."[88]

D'après lui, les représentations sociales, "qui sont des constructions cognitives personnelles structurées de valeurs, notions, et pratiques collectives relatives à un objet"[89], sont créées par le contexte social. Neculau estime que dans un régime autoritaire, le contexte a beaucoup plus d'importance sur la création de la représentation sociale d'un individu car il renvoie à une vision du monde portée par une idéologie qui se veut globale, ce qui amène à une nouvelle construction de la réalité de l'individu. Pour ce faire, l'individu est mené par une identité collective, avec une pensée uniforme et partielle qui va le modeler. Ainsi, dans des régimes à forte portée idéologique, les représentations sociales deviennent des "idées-forces qui induisent les mentalités et croyances, elles influencent les comportements."[90] Cette analyse

---

[88] Adrian Neculau, « Une « expérience » d'apprentissage social dirigé. », *Carrefours de l'éducation*, vol.2, n° 22, 2006, p. 42, URL : www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2006-2-page-41.htm, (consulté le 12 mars 2016.)

[89] Adrian Neculau, *ibid*, p.44.

[90] *Idem*.

d'Adrian Neculau résonne avec la sphère publique cubaine, dominée par l'omniprésence de messages de propagande, l'effort d'imposer une nouvelle histoire officielle qui valorise la révolution, ainsi que des médias contrôlés par l'État et qui mettent Cuba au cœur de toutes les problématiques globales. Ces caractéristiques conduisent à la formation de représentations sociales spécifiquement visées. Ceci amène à l'imprégnation de l'individu par le contexte où sa vision du monde - son "sens commun", semble objective alors qu'elle a été fortement formatée par le façonnage d'une nouvelle réalité établie par les institutions de l'État. Par exemple, la référence à "vous, les capitalistes" dans le langage commun des Cubains envers un étranger d'Europe ou des États-Unis se veut rarement politisée, ni provocatrice, mais est souvent exprimée de manière totalement objective et descriptive, au même titre que le fait d'être blond, français, ou petit.

À l'ELAM, les étudiants se retrouvent dans un contexte qui est marqué par cette imprégnation idéologique, et vont donc être confrontés à une manière d'enseigner bien distincte de celle qu'ils connaissent. Mais à travers leurs propres représentations sociales induites par leur socialisation primaire, ils pourront identifier cette vision étroite et partielle de la réalité présentée par leurs professeurs cubains et leurs pairs, ce qui conduira à un ajustement, un choix critique et conscient, de ce qu'ils vont intégrer dans leur propre système de valeurs et ce qu'ils vont rejeter. Ils vont également être plongés dans une appréhension de la réalité et du "normal" bien différente de la leur, ce qui va conduire à un apprentissage personnel important ainsi qu'à une formation de nouvelles valeurs.

b. L'enseignement de la médecine comme véhicule de l'idéologie révolutionnaire cubaine

Cette accommodation critique au système de valeurs spécifique du contexte institutionnel cubain se fait au cours des études. Afin de comprendre cet ajustement personnel, il faut tenter d'identifier les caractéristiques de l'enseignement de la médecine cubain, qui diffuse l'idéologie révolutionnaire cubaine. Nous pouvons déterminer quatre caractéristiques majeures de la méthodologie de l'enseignement de la médecine à Cuba : premièrement, le paradoxe d'une proximité informelle avec le professeur marié à une figure d'autorité ; deuxièmement, un mode cyclique d'enseignement des matières ; troisièmement, l'insistance sur l'importance de la solidarité dans le corps étudiant ; enfin, une approche "socio-psycho-physico" de la médecine.

Tout d'abord, le rôle des professeurs est défini comme un mélange paradoxal d'autorité et de familiarité[91]. Cela se traduit par l'usage d'un langage commun envers les étudiants, marié à une certaine sévérité. Par exemple, les étudiants sont majoritairement évalués sur des interventions orales aléatoires pendant les cours, et seront ouvertement critiqués par le professeur si la réponse est mauvaise. Cela semble être une manière de maintenir un niveau d'exigence élevé, en gardant un équilibre grâce à une proximité avec le professeur.

Ce rôle dédoublé du professeur reflète l'essence du communisme à la cubaine, qui est à la fois autoritaire et festif. En effet, les règles de respect et de bonne tenue sont très spécifiques au contexte cubain. Pour illustrer cela, Eduardo, étudiant *chicano* en cinquième année, m'explique :

"J'ai une professeur avec qui je m'entends très bien, nous rions beaucoup ensemble et l'ambiance est très décontractée. Un jour, alors que nous étions en guardia[92], je lui demande si elle voudrait aller boire un verre un jour avec des collègues, et là son visage devient sérieux et elle me dit que c'est très mal poli de proposer ça à sa supérieure sur le lieu de travail alors que nous portons toujours nos uniformes."

Perplexe face à la réaction de sa professeur, alors que leur rapport était familier et presque amical, ce rappel hiérarchique et de respect de "l'uniforme" met en valeur l'importance du rôle du médecin/professeur bien qu'il puisse s'apparenter à celui d'ami. Dans son analyse du contrôle social à Cuba, Benigno E. Aguirre propose que les systèmes de contrôle à Cuba mettent l'accent, paradoxalement, sur "l'ouverture et la rigidité", dans le sens où il y a "ouverture" dans la participation des individus à des activités officiellement approuvées, mais rigidité dans leur insistance à "préserver les principes que le gouvernement identifie comme les éléments nécessaires pour maintenir l'hégémonie politique."[93] Dans ce sens, l'ouverture et la familiarité avec les professeurs sont encouragées car la participation active de l'étudiant est fortement appréciée, mais il ne faut pas que cet enthousiasme sorte de ce rapport professionnel, et lorsque c'est le cas, l'autorité du professeur est alors rappelée.

---

[91] Tous les étudiants ont commenté cette familiarité des médecins et professeurs; certains voient cela comme un manque de professionnalisme et même de la grossièreté, tandis que pour d'autres, c'est un soulagement de pouvoir être décontracté au travail.

[92] Quand les étudiants sont médecins de garde. Cette *guardia* s'allonge au fil des années : en troisième année elle dure 6 heures, une fois par semaine ; en sixième année, les étudiants font des gardes de 12 heures.

[93] Traduction de l'auteur. Benigno E. Aguirre, "Social Control in Cuba", *Latin American Politics and Society*, vol. 44, n° 2, été 2002, pp. 69.

Deuxièmement, les matières enseignées sont revues de manière cyclique. C'est-à-dire que chaque semestre, les étudiants vont revoir les mêmes thématiques sous d'autres angles, afin de s'assurer que ce qu'ils ont appris en première année ne sera pas oublié en sixième année. Pour illustrer ceci, Samira, étudiante afro-américaine en première année, explique :

"L'enseignement est clair et facile à mémoriser. La structure pédagogique est vraiment très bien faite, si tu regardes comment ils enseignent il y a un chevauchement dans tout ce qu'on apprend. Ici, les départements communiquent entre eux pour ne pas étudier les matières séparément, tout ce qu'on apprend on l'apprend au même moment dans chaque cours, Medicina General Integral *(la médecine générale intégrale), les maladies infectieuses, les épidémies, etc. Tout est relié ensemble."*

De la même manière que les *guardias* sont répétées tous les ans à partir de la troisième année, elles alternent entre gynécologie, pédiatrie, urgences, etc. pour des périodes de deux à trois mois chacune jusqu'à recommencer l'année suivante. D'après les étudiants cette méthodologie est efficace car cela permet de revoir les matières fréquemment tout en se plongeant plus profondément dans le sujet et en ajoutant de la complexité au fil des années. Cette méthodologie de répétition rappelle la grande fréquence récurrente et régulière de défilés, rassemblements, et commémorations (dont la participation est souvent obligatoire) relatifs à tous symboles et événements marquants de la révolution cubaine (le jour de l'anniversaire de José Martí, les défilés du 1er mai, la fête du 26 juillet etc.)

La troisième caractéristique est celle de l'encouragement à la solidarité entre les étudiants. Cette solidarité est presque obligatoire pour le bien-être et la réussite de tous les étudiants. Par exemple, Pramma, étudiant indo-américain en quatrième année, me raconte que pendant ses deux premières années, si un étudiant de sa classe ratait un examen, le professeur en parlait ouvertement à la classe et dénonçait l'échec de tous les étudiants car ils étaient tous autant responsables de l'échec de cet étudiant. Ainsi, l'identité de groupe est fortement appuyée, l'échec d'un étudiant est l'échec de tous. L'appui sur l'identité et l'entre-aide collective est un volet clef du régime cubain, où l'on attend de tous les individus qu'ils soient activement engagés dans le projet révolutionnaire. Comme l'explique Marie-Laure Geoffray dans sa thèse sur les collectifs contestataires à Cuba, le contrôle social passe par une forte pression des groupes des pairs : "l'unité est mise en avant et vue comme la condition nécessaire à l'avènement d'une société

socialiste."[94] Cet accent sur l'unité imprègne tous les secteurs de la société, particulièrement l'éducation.

Enfin, la dernière caractéristique qui définit le mode d'enseignement à la cubaine est une approche "socio-psycho-physico" de la médecine. À ce titre, le volet social du patient, c'est-à-dire son contexte familial et son statut social, détient le même niveau d'importance que ses symptômes physiques et psychologiques. Ces trois piliers du diagnostic d'un patient sont identifiés lors de la première consultation, afin de pouvoir situer la personne dans son contexte social. Ceci conduit à une familiarité et une intimité entre le médecin et son patient. Les étudiants états-uniens affirment presque unanimement que ce volet du diagnostic est absolument primordial pour comprendre au mieux la condition de l'individu malade, et qu'il est complètement inexistant dans l'approche de la médecine aux États-Unis. Selon beaucoup d'étudiants, c'est cet aspect qui manque dans la médecine aux États-Unis, où bien souvent l'étape de consultation est vue comme une perte de temps, tandis qu'à Cuba c'est l'étape la plus importante. En effet, la formation des étudiants implique qu'ils puissent déterminer de quoi est atteint le patient juste à travers la phase de diagnostic où ils suivent un formulaire de questions très détaillées et ciblées. Le médecin devrait avoir recours aux tests physiques seulement pour confirmer son diagnostic. Les questions que le médecin pose peuvent varier : demander au patient s'il a des animaux chez lui, comment il préserve l'eau potable, s'il est divorcé, etc. Ces interrogations sont également liées à un contact physique très poussé, ce qui parait encore une fois impossible d'établir aux États-Unis, où les médecins sont toujours menacés de poursuites en justice, ce qui contrôle fortement les comportements. À Cuba, le médecin détient une autorité presque inconditionnelle et de ce fait, les patients ont rarement leur mot à dire vis-à-vis du traitement qu'ils reçoivent. Mais cela permet au médecin d'approfondir son contact physique et émotionnel avec le patient afin de rendre le meilleur diagnostic possible. Le revers de cette intimité est de pouvoir contrôler et être un informé sur la vie privée et les comportements des individus, une autre manière de surveiller.

Ces quatre volets qui déterminent l'essence de l'enseignement de la médecine à la cubaine sont, comme nous pouvons le relever, des extensions du mode de fonctionnement de l'apprentissage du régime socialiste. Les étudiants en sont tous conscients et vont donc s'adapter

---

[94] Marie-Laure Geoffray, *Contester à Cuba*, Paris, Editions Dalloz, Mars 2012. p.45.

à cette méthodologie comme ils le peuvent, afin de garder les enseignements qui les aident et rejeter ceux qu'ils considèrent sans importance.

2. Facteurs qui affectent les changements de perceptions

Après ces deux à trois premières années sur le campus, les étudiants sont mutés à La Havane où ils vont habiter dans le logement et le quartier de leur choix. Grâce au réseau qui s'est tissé au fil des années entre les étudiants, la plupart d'entre eux choisissent de s'installer dans le quartier du Cerro. C'est le quartier le plus densément peuplé de La Havane, qui est assez populaire et peu touristique. Cette transition de la vie en communauté, particulière et isolée du campus de l'ELAM, vers un quotidien dans un environnent typiquement havanais, mélangé, et authentique va également influencer la manière dont les étudiants appréhendent leur expérience. Le choix de ce quartier leur permet d'être proches de l'hôpital médical universitaire Salvador Allende où ils vont étudier, faire les *guardias*, et pratiquer. C'est à partir de cette année que les étudiants vont être intimement mélangés à d'autres étudiants cubains du même niveau.

C'est le début pour eux d'une introspection : choisir, consciemment ou non, ce qu'ils vont prendre, rejeter, apprécier, ignorer, s'approprier, ou bien dénoncer de leur expérience à Cuba. Afin d'analyser comment ces changements ont lieu, j'ai établi quatre modèles de réactions et de changements de perceptions associés aux typologies établies au préalable : premièrement, les étudiants qui vont maintenir une distance voulue avec le champ politique et se plonger dans la mission qu'ils se sont donnés d'entreprendre à Cuba afin de n'en tirer que les bons côtés ; deuxièmement, ceux qui font la part des choses, qui tentent de façonner une nuance complexe afin de relativiser leur expérience ; troisièmement, les étudiants qui choisissent consciemment de ne voir qu'une part des choses afin de ne pas être confrontés à une forme de dissonance cognitive ; enfin, les étudiants qui sont déçus, révoltés, voire blasés de leur expérience.

a. Les étudiants qui restent éloignés du champ politique et vivent l'expérience qu'ils attendaient : devenir médecin à Cuba

Ces étudiants font majoritairement partie de la première typologie, les étudiants motivés par un fort désir de devenir médecin, nonobstant les obstacles. Ils vont cibler ce qu'ils recherchent dans leur expérience à Cuba, c'est-à-dire vivre une expérience totalement différente dans un autre pays, apprendre une nouvelle langue, et devenir médecin. Ces étudiants seront bien sûr très informés et éduqués s'agissant de la politique cubaine et des relations entre les États-

Unis et Cuba, car les opinions qu'ils vont se forger autour de ces thématique seront acquises à Cuba. Tout est « découverte », puisqu'ils sont arrivés avec peu d'attentes et d'images préconçues. Leur prédisposition à vouloir apprendre et en savoir plus leur permettra de garder un regard positif et non-critique envers les expériences qu'ils vont vivre. Ces étudiants, de manière générale, réussissent à accomplir ce qu'ils cherchaient -décrocher un diplôme de médecin, et retournent aux États-Unis avec une certaine fierté. Leur perception de la réalité qui les entoure restera personnelle, d'envergure moins importante que de se concentrer sur de "grands questionnements."

À ce titre, le changement de perception ou l'évolution de la vision de ces étudiants restera d'ordre personnel, c'est-à-dire relatif aux valeurs plus qu'à une idéologie. Ils vont prendre et intégrer les enseignements de vie et la pratique de manière objective, tout en maintenant un certain détachement. Par exemple, Darnna, étudiante afro-américaine en sixième année, m'explique que son expérience à Cuba lui a fait changer d'avis sur l'avortement. Pratiquante, elle vient d'un milieu très croyant, où l'avortement a toujours été vu comme un crime et un acte inconcevable. Mais au fil de ses années à Cuba, elle se tourne vers l'idée que garder la foi et respecter sa religion n'est pas incompatible avec le fait de soutenir la femme et de lui permettre le libre choix de son corps. Elle a été confrontée à la manière dont Cuba aborde les droits des femmes, et c'est quelque chose qu'elle compte rapporter avec elle aux États-Unis. Elle a même décidé de faire un stage dans une clinique d'avortement durant un été de retour au Texas et c'est grâce à cette expérience qu'elle se considère réellement *pro-choice,* ou pour le libre arbitre des femmes.

De la même façon, Darnna va appliquer directement ce qu'elle apprend à Cuba sur son contexte américain. Par exemple, elle a exporté la pratique cubaine de la *dispensarización* dans son quartier au Texas lors d'un retour pour les vacances quand une épidémie du virus du Nil occidental touchait les États-Unis, il y a quelques années. La *dispensarización* est une approche qui comprend plusieurs éléments avec pour but de prendre la "température" de chaque quartier et communauté à travers une sorte de dépistage. Ceci se fait par un recensement récurrent dans les quartiers afin de soulever les symptômes ou comportements qui risqueraient de déclencher des épidémies ; voir par exemple si les habitants détiennent de l'eau stagnante chez eux, ce qui attire les moustiques qui peuvent être porteurs de la dengue, du virus du Nil occidental ou d'autres virus. Pour entreprendre ceci, les étudiants font souvent du porte à porte afin de relever des

données sur le mode de vie des habitants du quartier, d'identifier les problèmes qui pourraient engendrer des maladies ou des épidémies, et d'inciter les individus à changer leurs habitudes. Quand Darnna s'est rendue compte que l'aspect le plus important pour prévoir ou contrôler une épidémie déclenchée par un virus porté par un moustique était de ne pas avoir d'eau stagnante chez soi, elle a décidé de faire un *dispenzaje* dans son quartier, où elle est allée de maison en maison pour s'assurer que les habitants préservaient bien l'eau chez eux. Darnna a donc appliqué à son milieu une pratique de la médecine cubaine afin d'aider son quartier à contrôler et prévoir le risque d'infection et d'épidémie.

De manière générale ces étudiants vont développer un sens de pouvoir d'action et de prise de conscience politique grâce à leur présence à Cuba. Ils sont arrivés avec peu d'intentions politiques, bien qu'ils aient tous ce sentiment d'injustice et d'indignation vis-à-vis de plusieurs problématiques autour des inégalités sociales aux États-Unis. Ce sentiment n'avait pas été traduit en une réflexion consciente et engagée jusqu'alors. Leur passage à Cuba va faciliter la formation d'une conscience politique forte mais un engagement plutôt timide car le champ politique leur reste peu familier. Cependant, cette découverte de leur capacité individuelle à débattre, opiner, et défendre des idées politiques sera un véritable instigateur de pouvoir d'action qu'ils vont ramener chez eux.

Pour démontrer ceci, regardons comment Darnna reformule son appréhension du cycle de pauvreté chez les Afro-Américains grâce à son observation des dynamiques raciales à Cuba. Elle donne l'exemple d'un ancien petit ami, afro-cubain, qui a abandonné ses études d'infirmerie afin de devenir porteur dans le port de cargo de La Havane car ce travail paye trois fois plus que celui d'infirmier. Darnna exprime qu'elle a d'abord été choquée par la décision de son compagnon, car en tant que Noire américaine, ses parents lui ont toujours inculqué l'importance de faire des études "car un Noir doit toujours travailler plus dur pour y arriver." Il est difficile pour elle de concevoir qu'un Cubain, qui peut étudier gratuitement dans son pays, ne saisisse pas cette opportunité. Selon elle, le statut d'infirmier et la rigueur des études que cela demande détiennent beaucoup plus de valeur que l'argent. Dans son analyse, Darnna transpose ses propres codes sociaux, priorités et valeurs, sur ceux de son ex-compagnon, alors que le contexte cubain est bien particulier, où au contraire, le fait qu'une profession comme médecin soit si mal payée incite beaucoup de personnes à se tourner vers d'autres professions plus lucratives. Darnna explique que c'est une observation récurrente qui l'a interpellée à Cuba. En effet, avant de découvrir

Cuba, elle justifiait le fait que les Noirs aux États-Unis ont tendance à exercer des professions de moins haut niveau ou qui demandent moins de qualifications parce qu'ils sont plus pauvres, et n'ont donc pas les moyens de se payer des études supérieures trop onéreuses aux États-Unis. Dans son analyse, elle utilise une approche individualiste de la pauvreté, qui renvoie à la responsabilité personnelle, la logique selon laquelle les Noirs sont pauvres et ne peuvent donc pas être éduqués, sans pour autant remettre en question la raison systémique de la précarité des Afro-Américains.

Elle s'aperçoit en revanche que les tendances sont les mêmes à Cuba : il y a peu d'Afro-Cubains dans son université de médecine, la plupart des représentants du régime sont blancs, les Afro-Cubains prédominent dans des secteurs professionnels comme la sécurité, le ménage ou le travail manuel mais sont rarement gérants d'hôtels ou ingénieurs. Elle souligne que de ses six années à Cuba, de toutes les fois où elle a vu un jeune couple fraîchement marié qui défile dans La Havane avec la belle voiture louée, seulement deux de ces fois c'était un couple noir. C'est cette prise de conscience qui a mené Darnna à élargir son questionnement sur la précarité des Noirs. Curieusement, elle insistait pour ne pas faire la morale "comme ceux qui mettent tout sur le dos de l'esclavage", faisant allusion à une certaine critique d'une pensée très radicale des relations raciales. Mais son observation sur la tendance de la sous-représentation des Afro-Cubains dans des professions à plus hautes qualifications, alors que l'éducation est gratuite et accessible contrairement aux États-Unis, l'a conduite à conclure que les personnes de couleur ont tendance à être désavantagées sur les plans social, culturel, et économique à cause des relations de domination du passé qui perdurent aujourd'hui. À ce titre, vivre à Cuba a aidé Darnna à se confronter à une vision et une approche plus systémique de la précarité des Noirs, tout en refusant de "prêcher" comme ceux qui blâment l'esclavage. Son observation de la société cubaine, qui discrimine tout de même les Afro-Cubains, l'a conduite à politiser son regard sur les dynamiques raciales qui ne reposent plus sur la responsabilité individuelle.

b. Les étudiants qui font preuve d'une nuance complexifiée et d'une capacité à relativiser

Bien que tous les étudiants sont relativement nuancés, ceux-ci sont peut-être les plus aptes à apprécier et accepter les différentes facettes de leur expérience quotidienne à Cuba. Ils se révoltent et s'insurgent quand ils trouvent quelque chose d'injuste, tout comme ils célèbrent les événements encourageants. Ces étudiants se sentent concernés. En effet, la plupart détiennent une socialisation primaire qui les a conduits à développer une conscience politique, et ils

reflètent souvent la deuxième typologie. Ils sont plus enclins à vivre des hauts et des bas au cours de leur parcours à Cuba. Par exemple, Max, Haïtien-Américain en quatrième année, m'explique qu'il fait un travail quotidien sur lui-même : avant de se coucher le soir, il tente de mesurer si la journée qu'il vient de passer a été plutôt "bonne ou mauvaise." Car les enquêtés soulignent souvent la difficulté de procéder normalement aux tâches de la journée, le quotidien étant fréquemment un véritable parcours du combattant à Cuba, où subvenir à un simple besoin comme faire des courses peut prendre toute la journée à cause de magasins vides, ou parce qu'il faut faire plusieurs boutiques, voire traverser différents quartiers afin de trouver tout ce que l'on cherche. Ce défi quotidien force les étudiants à adopter un rythme plus lent et à ne se concentrer que sur l'essentiel afin de toucher au but. Ceci illustre la façon dont les étudiants intériorisent les comportements sociaux des Cubains en évoluant dans même contexte qu'eux, ce qui entraîne une adaptation naturelle à ces comportements.

De nombreux étudiants de cette catégorie sont arrivés à Cuba avec une curiosité mais , également une idée concrète de ce qu'ils cherchaient : une alternative à certains modes de fonctionnement qu'ils considèrent injustes dans la société états-unienne. Ces étudiants sont concrètement en quête d'engagement, contrairement aux étudiants de la première typologie, et peuvent ressentir une profonde empathie pour les Cubains.

Prenons l'exemple d'Eduardo, étudiant en quatrième année, *chicano*. Il vient d'une famille d'immigrés du Mexique et certains membres de sa famille sont encore en situation irrégulière. Ses oncles étaient communistes et depuis très jeune il a baigné dans un univers familial qui prônait les exploits du communisme, de la solidarité, du Che, et de la révolution cubaine. Eduardo a grandi dans le quartier de l'Est Oakland, dans la région de San Francisco, un quartier très pauvre et détruit par la violence et la délinquance. Il se souvient de sa mère qui le jetait sous la table lorsque des coups de feu éclataient dans le quartier et qui lui faisait croire que c'était des feux d'artifice. Eduardo a donc grandi dans un milieu où il était toujours aux limites de la légalité, avec des amis qui baignaient dans le trafic de drogue, et la violence. C'est grâce à son professeur de français au lycée qu'il envisage de faire des études supérieures. Il sera le premier de la famille à le faire. Ce professeur l'aide à intégrer un programme de bourse pour des jeunes latinos en difficultés, ce qui permet à Eduardo de décrocher une bourse complète pour l'université de UC Davis, en Californie. C'est assez tôt dans ses études supérieures qu'il va être attiré par l'idée de devenir médecin, qui se concrétise lorsqu'il entend parler de la formation à

l'ELAM par un autre mentor de l'université. Eduardo pourra enfin vivre cette "révolution", la solidarité et le courage qui habitent son imaginaire d'enfance.

Mais son expérience à Cuba sera plus difficile qu'il ne le croyait. En effet, il était heureux de se retrouver dans un milieu où être pauvre était banal, mais il développe au fil des années une exaspération envers les Cubains qui fantasment sur les États-Unis. Au fur et à mesure, il comprend et se familiarise avec le contexte social des Cubains mais ne peut s'empêcher de sentir une déception lorsqu'ils ne tentent pas de le comprendre et qu'il est perçu comme un autre "*yuma*"[95] riche. Eduardo explique par exemple que les Cubains ne savent pas ce que c'est de vivre dans un endroit où la peur et la violence habitent le quotidien, qu'ils ont la chance d'être en sécurité. Eduardo vit un choc culturel en arrivant à Cuba, pays extraordinairement pacifique en dépit du niveau de pauvreté, ce qui lui permet d'appréhender la réalité des Cubains de manière plus équitable. Des étudiants comme Eduardo viennent de milieux très défavorisés, ce qui conduit à une véritable capacité d'empathie avec les Cubains, dont la lutte est un peu similaire. Eduardo est remonté contre le système exclusif de la santé et les injustices qui touchent les Etats-uniens d'origine étrangère. Il ne se sent pas représenté par le gouvernement des États-Unis et c'est pour cela qu'il développe une forte affiliation avec la "lutte" des Cubains, qu'il se dit pouvoir comprendre.

Ces étudiants sentent une responsabilité, un devoir, et une reconnaissance envers l'université qui leur offre cette chance. C'est pour cela qu'Eduardo ne veut pas salir le nom de l'université et considère comme son devoir d'étudiant de rester fidèle à l'ELAM même durant des moments de difficulté ou de désapprobation. Mais dans la confidence, Eduardo me parle de ce qui le dérangeait, par exemple le manque de "professionnalisme." En effet, pour lui et une grande partie d'étudiants, la rotation en gynécologie et service de maternité a été une véritable confrontation à la manière dont les rapports dans le monde de la médecine ont lieu. Eduardo se disait "choqué" par le langage vulgaire, sexualisé, et sexiste qu'employaient des médecins hommes envers des jeunes filles qui souffraient lors d'un accouchement. Il s'est également retrouvé en conflit éthique par rapport à l'avortement, bien qu'il ait toujours soutenu cette procédure et le droit aux femmes de choisir, il ne pouvait pas s'empêcher de se sentir révolté par

---

[95] Terme cubain familier pour parler des Etats-uniens, qui s'est démocratisé pour parler de tous les étrangers.

la fréquence dont les femmes cubaines ont recourt à cette procédure qui, pour beaucoup, est le premier mode de contraception[96]. Un autre étudiant, Pramma, indo-américain en quatrième année, a été tellement contrarié lors d'une de ses rotations qu'il a filmé une situation où il a découvert un nouveau-né enveloppé dans un drap et laissé pour mort dans une pièce isolée de l'hôpital.

Les étudiants de cette catégorie font preuve d'une véritable capacité de relativiser, de prendre le bon, de reconnaître le mauvais mais maintenir un système de valeurs complexe et parfois contradictoire. Leur "ordre des choses" et leur "vision du monde" sont mis au défi de manière flagrante car ils ont déjà un système de valeur complexifié aux États-Unis. Ces étudiants viennent d'un environnement social marginalisé, c'est pourquoi être à Cuba les réconfortent. Mais en arrivant à Cuba ils se sentent également exclus et incompris. Cette expérience renforce leur multiculturalisme aux États-Unis. Ils vont tenter de faire la part des choses. Par exemple, l'exaspération d'Eduardo envers des pratiques professionnelles qui le choquent et le scandalisent passe après les idéaux qu'il associe à Cuba et qui pour lui représentent une opportunité. Ses difficultés deviennent un sacrifice, et le sacrifice fait alors partie de la "lutte", pour employer ses propres termes. Il entreprend une sorte de marchandage entre ses émotions personnelles et la raison "plus grande que lui" de sa place à Cuba. D'une certaine manière, l'expérience au jour le jour est moins importante que l'impact que son enseignement aura sur lui et ses proches lorsqu'il retournera à Oakland. Détenir la légitimité d'avoir vécu et appris dans un pays comme Cuba renforce son engagement et sa crédibilité en tant que leader et d'exemple au sein de sa communauté. Pour Eduardo, l'expérience à Cuba est non seulement une opportunité d'acquérir un savoir-faire et une expertise qui lui ouvriront beaucoup de portes, mais aussi un "investissement idéologique" et un accomplissement de son "devoir".

On trouve également chez ces étudiants un véritable approfondissement du pouvoir d'action, ou *agency*. Les idéaux inculqués par ses oncles communistes lorsqu'il était petit ont été salvateurs et lui ont évité de sombrer dans la violence ; croire en quelque chose de plus fort que lui l'a aidé à s'en sortir. Pourtant, il n'ignore pas sa déception une fois à Cuba, bien qu'il lui aura fallu plusieurs années pour l'accepter. Eduardo est conscient que l'idéologie qui habitait

---

[96] A Cuba, une femme subirait en moyenne 3 avortements dans sa vie. Source qui me vient de Jessie, étudiante en sixième année, interviewée en mai 2015.

l'imaginaire de sa jeunesse n'a pas le même visage en pratique, et cette prise de conscience a été choquante, voire déprimante pour lui. L'évolution de sa politisation va alors se faire par un approfondissement de son humanité et son acceptation de la complexité du paysage social dans lequel il se trouve. Il confie que c'est presque plus facile de croire aveuglément en quelque chose et de faire abstraction de ce qui ne rentre pas dans cette vision du monde, mais il s'en considère incapable. Sa capacité d'être véritablement dans le vécu de son expérience est aussi preuve d'une finesse intellectuelle qui le rend très intuitif sur la vie des Cubains, la politique cubaine, et sa position politique vis-à-vis de ces dynamiques.

Max entreprend une approche similaire, venant d'un milieu pauvre en Floride, de parents haïtiens, il explique :

"aux États-Unis, les pauvres ne peuvent pas faire de médecine. J'ai découvert cette réalité quand j'étais à l'université. À l'école secondaire, j'étais conscient que comme minorité, il y aurait des difficultés pour suivre des études de médecine. Mais je pensais à ce moment que du moment que tu vas à l'école, que tu travailles bien, personne ne peut t'arrêter à réaliser tes rêves, mais aux États-Unis cela ne suffit pas. Tu peux travailler, être le premier de ta classe, mais la réalité c'est qu'il te faut de l'argent. Et c'est vrai qu'il y a des bourses pour l'université mais il n'y a pas tant de bourses pour les écoles professionnelles comme la médecine."[97]

Il a développé une conscience politique basée sur les injustices qu'il a vécues personnellement, où réussir professionnellement est un véritable défi pour les minorités raciales et ethniques à faibles revenus. Il explique cela non par une approche individualiste de la pauvreté, comme Darnna l'exprimait, mais plutôt par une critique d'un système qui maintient les minorités dans un cycle de pauvreté. Sa grande méfiance envers "les hommes politiques", les "gouvernements", et les "gens au pouvoir" s'étend jusqu'à Cuba. Il explique s'être vite rendu compte qu'à Cuba, bien que le régime soit "socialiste", le gouvernement est pareil qu'ailleurs :

"Quel que soit le gouvernement, le but du gouvernement est de préserver le pouvoir. Alors la façon dont il préserve le pouvoir est de contrôler le peuple et puis de partager l'argent entre eux, même à Cuba. C'est pourquoi les ministres ici ont toujours des grandes maisons. C'est pareil dans tous les pays. Ce sont des systèmes où on cherche à exploiter le peuple. […] [Les étudiants et moi-même] sommes arrivés à cette réalisation que vraiment, quel que soit le pays ou système, le but d'un gouvernement est de maintenir le pouvoir. Pour cela, le but primaire est de maintenir le pouvoir, le but secondaire est de prendre soin de ses besoins, et puis alors le peuple vient en quatrième ou cinquième priorité. Alors à cause de ça, c'est le peuple qui souffre toujours."

Sa certitude sur la nature intrinsèquement corrompue de gouverner permet à Max de ne pas vivre de déception envers l'image qu'il avait peut-être conçue de Cuba ; il critique

---

[97] Max parle français et l'entretien a été fait en français, ceci est une retranscription exacte de notre conversation.

ouvertement ce qui le dérange tout en étant reconnaissant de l'opportunité qui lui a été offerte. Max évoque inconsciemment cette nouvelle capacité d'agir, d'être habilité d'un pouvoir qu'il ne pensait pas concevable aux États-Unis. Ce renforcement ou même cette création d'une capacité d'agir (*agency)*, est pour lui un facteur principal du changement de perception par rapport à Cuba et sa réalité. Cette expérience a transformée sa vie car aux États-Unis il s'était résigné à abandonner l'idée de devenir médecin, financièrement impossible, et l'opportunité de suivre des études à l'ELAM est arrivée à un moment où il était complètement désenchanté. Mais il reste concentré sur ce qu'il veut tirer de cette expérience tout en faisant grandir son engagement politique qui était déjà bien prononcé au préalable. Les valeurs qu'il va absorber à Cuba sont liées au quotidien, le fait d'apprendre à vivre avec peu de choses, d'avoir peu d'argent, et cela lui a appris à être "plus humble." Cet apprentissage au quotidien peut être transféré à la pratique de la médecine où il se dit prêt à "confronter l'inattendu" car à Cuba on prépare les étudiants à toutes les situations et conditions de vie. Finalement, la plus grande leçon qu'il tire de son expérience à Cuba est qu'il va apprendre à être un médecin autant concerné par les problèmes de santé publique que par les malades. Pour Max, cette leçon sur la manière de pratiquer la médecine à Cuba renvoie à une différence systémique avec les États-Unis :

> *"Aux États-Unis, une des choses la plus fondamentalement différente, est que les gens qui sont en charge de la santé publique ne sont pas des médecins. Ceux qui se chargent de la santé publique, ce sont plus ou moins des hommes politiques. Les médecins aux États-Unis n'ont absolument rien à voir avec les règles et les lois à propos de la médecine. Tu travailles pour l'hôpital, tu prends soin de tes patients, mais tu n'as rien à voir avec le système. Mais ici à Cuba, les médecins font partie du système, et les médecins régulent le système. Aux États-Unis, tu rentres dans le système, et tu n'as aucune idée de pourquoi on fait ça ou ça, tu fais ce que tout le monde fait parce que ça a toujours été fait comme ça. La grande différence est qu'à Cuba, il n'y a pas de différence entre la santé publique et le médecin car tous les médecins pratiquent la santé publique. Tandis qu'aux États-Unis la santé publique et la médecine c'est pas la même chose. Oui je pense que c'est bien, parce que ça devrait être aux médecins qui pratiquent la médecine de décider de la meilleure façon de pratiquer la médecine, d'administrer la médecine, et de décider ou participer aux décisions qui concernent la santé publique, la santé des gens de la communauté. Mais aux États-Unis il n'y a pas vraiment de médecine communautaire comme ici."*

Le fait de pouvoir situer cette différence intrinsèque sur le mode de fonctionnement donne à Max un véritable argument politisé sur les failles du système états-unien, ce qui vient compléter ses notions préconstruites avec une véritable connaissance de cause, ce qui renforce encore son sentiment de *agency*.

Nous verrons ensuite que parmi les étudiants engagés politiquement depuis la socialisation primaire, certains se dégagent en deux extrêmes lors de leur passage à Cuba : il y a

ceux qui restent fidèles à la révolution cubaine et au régime cubain et ceux qui vivent un désengagement ou désenchantement.

c. Les étudiants engagés et dévoués à la cause cubaine

Ces étudiants constituent une minorité mais nous offrent une perspective intéressante sur la puissance de l'engagement. Ils sont arrivés à Cuba très informés sur ce que Cuba représente dans leur imaginaire politique, et engagés. Ils se sentent responsables de la bonne vision du projet de l'ELAM et ce sont souvent des *leaders*. Pasha, par exemple, étudiant afro-américain en sixième année, est resté militant et engagé jusqu'à la fin de son parcours. Son discours s'apparente souvent à un discours politique imagé et symbolique. Pasha est venu à Cuba pour vivre la révolution avant tout. Le fait de pouvoir aussi devenir médecin dans le processus était un plus. Il voulait y aller pour :

"avoir l'opportunité de voir le monde d'une manière différente. Je commençais à lire de plus en plus sur Cuba et je me disais "woah vraiment ?" Ça me paraît tellement irréaliste que c'est difficile d'y croire. Il existerait donc un pays avec des gens juste comme moi, qui ont vécu tellement de choses, avec ce genre d'histoire, et je me suis dit que j'ai j'ai envie de voir ça de mes propres yeux, quand je dis des gens juste comme moi, je parle de personnes noires, Cuba est un des endroits les plus sains du monde pour les Noirs."

Pasha, dont la socialisation primaire est fortement engagée et politique, a une posture politisée de son identité de Noir états-unien. Pour lui, être noir domine sa citoyenneté états-unienne. Ayant fait des études de sociologie, il dirige sa vision du monde par une perspective qui relève la représentativité, le déterminisme, et/ou l'autonomisation des identités minoritaires. Par exemple, l'aspect de l'approche cubaine de la médecine qui cible les trois piliers de la santé, le psycho-social-biologique, est pour lui un élément démonstratif de la notion plus "humaniste" de la santé à Cuba. Quand il explique que Cuba est un des pays les plus sains pour les Noirs, il le dit littéralement :

"Nous savons bien définir la maladie mais nous avons une vraie difficulté à définir la santé. Ici [à Cuba] ils nous enseignent que chaque personne est un individu biologique, sociologique, et psychologique, on pourrait même rajouter spirituel. Nous [aux États-Unis] peinons souvent à identifier les déterminants sociaux qui jouent sur la santé, ce qui affecte notre niveau de santé en général. Si tu compares ces déterminants sociaux des Noirs vivants à Cuba par rapport aux Noirs qui vivent partout dans le monde, je pense que Cuba fait preuve de réussite à cet égard."

Pour Pasha, une grande partie de l'approche de la politique cubaine et du mode de fonctionnement de la société est en comparaison directe avec son identité conflictuelle qui est celle d'être noir. Il observe, vit, et expérimente toute son expérience à travers ce prisme tout en

étant fortement convaincu de la posture idéologique de la révolution. Il y a décalage entre le discours de Pasha, qui défend l'égalité de la société cubaine, et sa situation privilégiée. En effet, il affirme que tous les Cubains mangent à leur faim et ont un logement gratuit, tandis qu'il habite dans une très belle maison dans le quartier plutôt aisé de Santo Suarez à La Havane avec son propre appartement privé. Par ailleurs, il vante la qualité de vie cubaine où rien ne manque, mais il a lui-même accès (j'ignore comment) à une chaine de radio qui vient des États-Unis, et il se cuisine des plats gouteux grâce aux épices et denrées introuvables à Cuba, qu'il s'est procuré lors de ses voyages aux États-Unis. De plus, Pasha est peut-être une exception dans ce programme car bien qu'il vienne d'une classe moyenne-basse, il n'a aucun problème d'argent, étant un ancien joueur de football américain professionnel pour la NFL. Il y a une forte discordance entre le discours pro-révolution de Pasha et son mode de vie qui n'en est pas représentatif.

Enfin, son discours relève d'un dévouement presque aveugle concernant également la position des Afro-Cubains. Pasha affirme à juste titre que les Afro-Cubains vivent relativement plus sur un pied d'égalité avec leurs homologues Blancs que les Afro-Américains aux États-Unis, mais cela ne signifie pas pour autant que la condition des Noirs à Cuba est égale et juste. Alejandro de la Fuente est l'un des rares chercheurs à avoir fait une étude approfondie sur le racisme existant à Cuba même après sa supposée éradication prononcée par Fidel Castro lors de la révolution. De la Fuente démontre que les Afro-Cubains ont tendance à être plus pauvres car peu d'entre eux ont de la famille à l'étranger. En effet, les Cubains qui sont partis lors de la révolution étaient plutôt de classe moyenne-élevée, donc majoritairement blancs. Ceci engendre le maintien d'une inégalité économique car ils sont moins nombreux à recevoir des *remesas*[98] de famille à l'étranger. Mais au-delà de l'aspect économique, et bien que la révolution cubaine ait en effet pu démanteler certains piliers clef de l'inégalité (accès gratuit à l'université et aux soins de santé, logement pour tous, etc.), les mentalités cubaines n'ont pas surpassé leur propre "outrage on race"[99] ou "indignation envers la race" car être noir à Cuba reste associé à des traits sociaux et culturels négatifs. De La la Fuente a fait une recherche en 1987 afin de montrer comment ces perceptions racistes affectent la vie des Afro-Cubains. Il s'est penché sur la loi

---

[98] "Remittance" ou envois de fonds que les migrants rapatrient chez eux.

[99] Alejandro de la Fuente, "New Afro-Cuban Cultural Movement and the Debate on Race", *Journal of Latin American Studies*, vol. 40, Novembre 2008, p. 699.

cubaine particulière de *peligrosidad* ou "la dangerosité sociale" qui justifie l'emprisonnement d'un individu jusqu'à quatre ans sous le simple prétexte que les autorités estiment que cet individu détient une "propension spéciale" à commettre un crime même s'il n'a rien fait d'illégal. C'est une loi qui permet d'emprisonner un individu juste par le jugement subjectif des autorités qu'il ou elle serait potentiellement dangereux. Cette loi va donc cibler des individus considérés "asociaux" et la plupart sont noirs. Pour de la Fuente "ceci est une institution légale qui est particulièrement vulnérable à l'influence de préconceptions et stéréotypes."[100] Ses résultats démontrent que bien que les "non-blancs" représentent 34 % de la population cubaine, 78 % d'entre eux font partie des individus classifiés comme potentiellement dangereux.

Cet exemple concret démontre, tout comme l'observation de Darnna, que les dynamiques qui relèvent du racisme et de la discrimination envers les Afro-Cubains sont quasi identiques que celles qui s'observent aux États-Unis. Le contexte a beau être différent, cela atteste que la mise en place d'un régime quasi opposé n'a pas réussi à transformer la profondeur culturelle et historique qui maintient les sentiments de racisme.

Cependant, Pasha ne semble pas vouloir reconnaître ceci consciemment, et transpose directement la vie des Afro-Cubains et leur position dans la société à celle des Afro-Américains aux États-Unis, qui par comparaison parait moins marginalisée, certes.

Dans cette même catégorie, il y a Greg, blanc, le seul à être resté à Cuba pour y suivre sa spécialisation car il ne compte pas rentrer aux États-Unis mais plutôt aller pratiquer en Jamaïque. Il a grandi dans un quartier mixte et défavorisé d'Oakland en Californie. Son grand-père, Frank Wilkinson, était militant lors du mouvement des droits civiques dans les années 1950-1960, et a été convoité par le Département des activités non-américaines (de l'acronyme anglais *House Un-American Activities Committee* - HUAC) durant l'ère du maccarthysme, ce qui l'a poussé à militer contre cette institution. Cette protestation le conduira à un passage en prison en 1961. C'est au cours de cette époque qu'il fera la rencontre de Martin Luther King, avec lequel il va se lier d'amitié. Il réussit à amener le FBI en procès avec l'aide de la *American Civil Liberties Union* pour tenter d'abolir la HUAC. La mère de Greg l'emmenait souvent au comité du parti communiste d'Oakland qui maintenant s'appelle *Committees of Correspondence for Democracy and Socialism*. À travers ce bagage militant, Greg a développé une forte conscience politique,

---

[100] *Idem*

très à gauche et plutôt courante dans la région de San Francisco avec son histoire marquée par les mouvements sociaux des années 1960, la génération Beatnik, les Panthères Noires etc. Greg émerge de ce *background*, d'une famille ouvertement communiste, et c'est pour cela qu'il n'hésita pas lorsque que sa mère lui donna une brochure sur l'ELAM, prise lors d'un meeting au Comité de Parti Communiste d'Oakland. À la fin de ces études à l'ELAM, Greg s'est engagé avec la Brigade Cubaine qui intervint en Haïti après le tremblement de terre de 2010, où il resta trois ans. Fidel Castro reste son "héros", son "idole" comme il le dit. Pour lui, les médecins à Cuba pratiquent cette profession par véritable amour pour le travail et non pour le statut social ou les retombées financières qui en découlent. Son analyse de la relation entre Cuba et les États-Unis semble être la même depuis son arrivé, en fait, son engagement a été fortement validé à Cuba. Il reconnaît les difficultés du quotidien à Cuba mais pour lui la révolution de ce pays reste un symbole clef qui dirige son engagement et son mode de vie, jusqu'à même son humanisme. On sent chez Greg une véritable incarnation de l'homme nouveau, l'homme révolutionnaire. Un engagement qui est devenu pour lui plus une ligne directrice sur le mode de vie à suivre, une politique personnelle, de comportement et relationnelle, plus qu'un engagement politique au niveau institutionnel ; il dit d'ailleurs qu'il "déteste la politique." Dans ce sens, Greg aurait trouvé une place et un positionnement identitaire qui lui convient.

d. Les étudiants révoltés et déçus de leur expérience à Cuba

Dans l'observation des changements de perception, nous avons finalement les étudiants qui sont désenchantés par leur expérience et déçus de ce qu'ils vivent. Ce sont également des étudiants qui font partie de la troisième typologie, des étudiants engagés et bien informés sur le régime cubain à leur arrivée. Ces étudiants ont atterri sur l'île avec une idée déjà bien formée de leur expérience à venir. Encore une fois, il faut noter ici l'influence de la socialisation primaire sur ce changement de perspective, mais surtout, ces étudiants sont différents de ceux qui gardent une véritable loyauté idéologique, en ce qu'ils se détachent intellectuellement des valeurs et idéaux inculqués dans leur jeunesse et par leur famille. Ils vivent à Cuba une socialisation secondaire qui est marquée par une véritable indépendance de pensée.

Par exemple, Bruno, étudiant en quatrième année, binational paraguayen et états-unien, a vécu une partie importante de sa jeunesse, de ses 12 à 18 ans, au Paraguay. Son père était résistant lors de la dictature d'Alfredo Stroessner et a été emprisonné et torturé pendant une année par le régime. Bruno porte distinctement en lui l'histoire de son père et a donc baigné dans

des idéaux qui prônaient les bienfaits du socialisme, Cuba étant toujours le symbole de liberté et de résistance. En effet, il se vante d'avoir écouté Silvio Rodríguez[101] quand les jeunes de son âge écoutaient Nirvana. Dès l'adolescence, Bruno prend connaissance du programme à l'ELAM grâce à son père. Il va faire des études d'histoire aux États-Unis mais est déterminé à entreprendre ensuite des études de médecine. C'est lorsqu'il débute le long processus de candidature aux écoles de médecines états-uniennes qu'il se souvient de l'existence de l'ELAM. Il décide donc d'y postuler.

C'est durant la session d'entretien avec IFCO que Bruno commence déjà à avoir des doutes sur le positionnement de l'organisation. Les responsables de l'organisation l'auraient interrogé vigoureusement sur le poste de son père, qui à présent travaille pour le département d'État des États-Unis. Il comprit ensuite que les responsables d'IFCO cherchaient à savoir s'il n'était pas un espion, et ont même insisté pour parler à son père afin de s'en assurer. Cette suspicion a rapidement reflété la radicalité d'IFCO selon Bruno, qui estime "qu'ils sont restés coincés dans une mentalité des années 1970." Cette première impression va le prédisposer à garder un œil critique sur tout ce qu'il va vivre : la quarantaine sera un moment de traumatisme où il apparente les conditions de vie de l'établissement de la quarantaine à une forme de torture (il y a là un transfert important de l'expérience de son père qu'il a intimement explorée lorsqu'il a fait son sujet de mémoire sur l'utilisation de médecins dans des actes de tortures), il estime que les étudiants qui sont à l'ELAM n'y sont pas par intérêt de la médecine mais par arrangement bilatéraux entre leur pays d'origine et Cuba, il trouve que le niveau des études est faible, que les médecins ne sont pas bien préparés etc.

Il est déçu par le socialisme cubain. En effet, il explique être venu pour vivre son "paradis socialiste", mais il a été confronté à une réalité bien différente. Il exprime son désenchantement de manière très claire :

"Je suis socialiste mais je peux te dire que les gens ici en ont marre de la stagnation, ils en ont marre du fait qu'il ne se passe rien. C'est ce que mes patients me disent souvent à l'hôpital. Du coup, on peut comprendre pourquoi tu vois beaucoup de Cubains en train de boire un planchao[102] à 8h du matin, vu qu'ils n'ont rien à faire de leur journée !"

---

[101] Silvio Rodríguez est un chanteur-compositeur cubain du mouvement "nueva trova" qui reste un symbole de la révolution cubaine par l'engagement de ses chansons.

[102] Rhum pur de mauvaise qualité qui est vendu dans une petite brique en carton.

Il se considère toujours socialiste mais il ne pense pas que ce soit à Cuba qu'il en trouvera l'exemple, au contraire, il est déçu et désenchanté par la corruption, le discours qui cache une toute autre réalité, et selon lui IFCO participe à maintenir cette propagande.

Dans un registre similaire, Graham, étudiant blanc en cinquième année, qui écrivait des chroniques pour le site *Havana Times*[103], partage les sentiments de Bruno. Il est venu à Cuba avant tout par curiosité personnelle de vivre dans ce pays. Dès le lycée, il essaie de trouver un moyen de venir étudier à Cuba, il tente de trouver des professeurs et de prendre contact avec des universités mais en vain. Il développera par la suite un goût pour le voyage, d'abord grâce à ses parents, puis indépendamment ; il a passé quatre étés de suite en Haïti, a fait un stage au Botswana et des voyages au Burundi, en Afrique de Sud et au Ghana, entre autres. Il était certain de ne pas vouloir faire ses études de médecine aux États-Unis, et cherchait donc des alternatives un peu partout. C'est à travers ses recherches qu'il prend connaissance de l'existence d'ELAM et se rend à une réunion d'information d'IFCO.

Graham arrive à La Havane avec un niveau d'information très élevé ; il vient d'une famille qu'il considère "libérale idéologiquement" donc plutôt à gauche, mais il maintient tout de même un regard plus journalistique qu'engagé sur son quotidien à Cuba. Il exprime également une grande déception envers la politique intérieure cubaine, et il se sent déconnecté de la posture "simpliste" et "idéologique" de certains étudiants à l'ELAM, qui ne font pas preuve d'une analyse critique de leur situation ni de la situation à Cuba. Par conséquent, il affirme avoir coupé les liens avec IFCO. Le regard de Graham est pragmatique et objectif mais il éprouve également une certaine déception car il s'attendait à rencontrer un sens d'appartenance ou un renforcement de son positionnement politique qu'il n'a pas trouvé. Il ressent beaucoup d'admiration pour ce que le pays a pu faire au niveau de la santé. Par exemple, sur la manière de pratiquer la médecine à Cuba, il estime que le pays détient l'un des meilleurs "modèles" de santé en termes de coût et d'efficacité pour assurer un niveau de santé générale élevé. Il affirme qu'un volet qui influe sur ce niveau de santé est le rapport à l'espace privé qui est bien différent qu'aux Etats Unis. En effet, dans le champ de la médecine à Cuba, il n'y a pas de lois qui régissent sur le secret professionnel et l'espace privé du patient :

---

[103] Un site d'information sur Cuba, fondé en 2008, avec la plupart des articles écrits en anglais. La posture politique du site est très variée, permettant à une grande mixité de voix et de positions qui débattent entre elles.

"Après avoir vu comment la médecine est pratiquée ici, je suis convaincu qu'aux États-Unis nous sommes allés trop loin avec l'espace privé. Cette obsession pour la sphère privée comme culture et société est mauvaise pour la santé, les relations, nos communautés, c'est nuisible. Ici, il n'y a pratiquement pas de sphère privée. Nous consultons des fois un patient avec d'autres personnes dans la même salle, parfois nous voyons deux personnes en même temps, on partage nos observations avec tout le monde etc. Ceci rend le travail des médecins plus efficace car cela évite les fautes professionnelles. J'ai l'impression que je devrais voir plus de fautes professionnelles étant donné les conditions dans lesquelles nous travaillons : tout est écrit à la main, il n'y a pas d'avocat derrière les documents médicaux, les secrétaires sont très rares, et les infirmières n'ont pas tendance à vérifier les diagnostics ou examens du médecin. Mais il y a beaucoup de personnes qui font partie du processus de décision ou du traitement : le médecin, l'étudiant, le patient, l'infirmière, le mec à côté dans le lit d'hôpital, les membres de la famille, la femme de ménage, le mec qui écoute à la fenêtre… Tout le monde écoute donc s'il arrivait de faire une faute, il y aura toujours quelqu'un pour nous en avertir. Il y a un système naturel de contrôle et d'équilibre qui rend les choses plus efficaces car il n'y pas cet obstacle de l'espace privé."

Graham s'est entraîné au fil de ses années à La Havane à garder une vision journalistique et objective sur son expérience, comme une manière de combler sa déception. Il reconnait les volets de la société qui entrent dans son engagement et ses critiques vis-à-vis des États-Unis comme par exemple le rapport à la sphère privée dans le milieu médical. En revanche, il a arrêté de chercher des affinités et un réconfort politique et idéologique. En tant que passionné de journalisme, il estime que :

"Cuba est un pays magnifique par rapport aux autres pays des Caraïbes, sauf si tu aimes la liberté d'expression, pouvoir lire ce que tu veux, publier ce que tu veux. Dans ce cas-là tu as des problèmes, mais en réalité pour beaucoup de Cubains ceci n'est pas une priorité, une grande partie de la population s'en fiche qu'il y ait seulement une source d'information, pour beaucoup cela n'est pas grave du moment qu'il y aura un Kentucky Fried Chicken. Tout dépend de nos priorités."

Graham se positionne comme observateur informé et concerné de la vie cubaine, témoin engagé, mais il affirme que ce n'est pas son rôle de dire comment la société cubaine devrait évoluer, il trouve que c'est prétentieux de la part des étrangers qui :

"espèrent que Cuba ne va pas se convertir en un Cancún, ou va perdre son âme, c'est aux Cubains de décider comment ils vont évoluer, c'est un pays avec des vraies personnes, avec des histoires, ce n'est pas un endroit fait pour remplir ta quête d'exotisme et d'authenticité le temps de tes vacances."

L'expérience de son changement de perception relève d'une réalisation par rapport à son identité et donc sa place dans un pays comme Cuba. Contrairement à des étudiants comme Eduardo qui se fondent plus facilement dans l'espace social cubain par similitudes linguistiques et culturelles (famille mexicaine), classe sociale (milieu pauvre), et appartenance ethnique (*chicano*), Graham fait partie de la minorité d'étudiants issus d'une classe moyenne, blancs, et donc placés sur un autre ordre de représentativité. Il considère que la culture cubaine est très

difficile à pénétrer et que même au bout de cinq ans il n'arrive pas à avoir un avis tranché sur beaucoup de problématiques qui concernent l'actualité cubaine.

Suite à ce découpage des changements de perceptions, il y a plusieurs points qui se rencontrent. Par exemple, l'une des questions systématiquement posée en entretien était de savoir si l'étudiant considérait le rôle de médecin comme un engagement politique. Tous les enquêtés ont répondu "oui" à cette question. Tous les étudiants considèrent qu'être médecin va au-delà de la simple tache de soigner le corps mais que c'est également un rôle d'organisateur pour comprendre les problèmes sociaux des patients et des communautés que l'on soigne. L'idée que le médecin est un porte-parole des malades revient souvent. Cette certitude confirme que même les étudiants les moins engagés à leur arrivée à Cuba détiennent une conception sociale de la médecine, une conception assez prononcée au niveau de leur socialisation primaire, qui les poussera à entreprendre ce parcours éducatif atypique. Si nous pouvons déterminer un fil conducteur qui unit nos enquêtés, c'est bien cette notion sociale et politisée du rôle du médecin qui englobe une approche clinique mais également politique et sociale de la profession, notion qu'ils partagent tous à des degrés variés. C'est donc cette intuition qui les a poussés à regarder autre part pour faire leurs études, associée à toutes les motivations élaborées en deuxième partie.

En dernier lieu, nous pouvons noter autour de ce changement de perception une observation qui nous amènera au repositionnement identitaire que nous aborderons dans notre troisième sous-partie, selon laquelle les étudiants les plus déçus et les plus critiques sont majoritairement masculins et blancs. Ceci peut s'expliquer par le fait qu'être blanc et masculin signifie ne pas avoir une identité conflictuelle dans le contexte états-unien. Ce n'est pas une identité qui incite à une remise en question de soi car ce sont deux traits qui sont "aveugles" et qui renvoient à un déterminisme social où ils sont la normes et donc "privilégiés." Ces étudiants appréhendent le monde qui les entoure d'un point de vue de dominance, et leur identité sera mise en conflit à Cuba, une première pour beaucoup d'entre eux. Tandis que des étudiantes féminine ou/et de minorités raciales sont prédisposées, de par la nature conflictuelle de leur identité dans la société américaine, à déjà avoir vécu des remises en question identitaires, et vont avoir plus tendance à appréhender leur réalité à travers le prisme de cette identité, consciemment ou non. De ce fait, pour beaucoup, l'expérience cubaine de l'espace social est un soulagement - comme Pasha - ou parfois une frustration - comme nous le verrons pour beaucoup de femmes afro-américaines.

Figure 6 : étudiants des États-Unis à l'ELAM.
SOURCE : Site de MEDICC

3. Repositionnement identitaire des étudiants : changer les catégories d'appréhension de la réalité ?

Enfin, il convient d'observer de quelle manière l'identité des étudiants se transforme et se repositionne, comment elle se redéfinit ou s'intensifie au cours des années à Cuba, et en quoi cela est lié à l'engagement et la politisation de chacun.

La notion d'identité est complexe et vaste, ce qui conduit à une certaine ambiguïté dans son usage. Ici, nous souhaitons présenter l'identité dans sa forme politisée. Historiquement, l'arrivée de la politique de l'identité date de la révolte générationnelle qui a traversé les États-Unis dans les années 1960 autour des mouvements des droits civiques. C'est une posture qui transpose des revendications de réappropriation de la sphère publique (droit de vote pour les femmes, droit d'habitation des Noirs, etc.) vers une identité collective ou de transformation de la représentativité d'un groupe, qui va devenir le cœur de la politique d'un mouvement, comme le mouvement *Black Power* qui revendiquait une redéfinition et l'affirmation de l'identité noire. Ce regard va donc permettre la politisation d'espaces qui n'étaient pas politiques au préalable, ce qui conduit au mariage du personnel et du politique. Cette identité collective est directement inspirée des mouvements anticoloniaux et tiers-mondistes, dont Cuba a fait partie avec l'engagement du régime cubain dans plusieurs guerres d'indépendance, comme en Angola.

La montée de cette nouvelle politique de l'identité va donc susciter une remise en question de l'espace institutionnel comme cause du maintien d'un système d'exploitation et de discrimination vers une concentration plus importante sur le rôle de la culture extra-institutionnelle. On assiste à un décalage des inégalités structurelles vers des inégalités psychologiques.[104] La notion de politique de l'identité renvoie à *l'empowerment*[105] de l'individu pour contester les dynamiques dominantes de la société qui empêchent la liberté et l'émancipation individuelle : le regard patriarcal de la société, le privilège du Blanc ou *white privilege*, l'hétéronormativité, etc. Rogers Brubaker explique que l'identité, quand elle est entendue comme action sociale ou politique, renvoie à une "autocompréhension particulariste" de l'individu. Cette autocompréhension particulariste s'inscrit également au sein d'une identité collective ; le particularisme invite à déterminer des groupes qui sont construits autour de ces autocompréhensions particularistes. De ce fait, l'identité détient une dimension double du soi, compris et identifié au sein d'une appartenance collective. Ainsi, l'identité renvoie à la localisation sociale de l'individu dans un univers multidimensionnel "défini par des attributs catégoriels particularistes (la race, le groupe ethnique, le sexe, l'orientation sexuelle)." [106] Enfin, Erik Erikson, psychanalyste qui a inventé la notion de "crise identitaire", définit l'identité en 1968 comme "un processus localisé au cœur de l'individu, mais aussi au cœur de sa culture communautaire, un processus qui établit l'identité de ces deux identités."[107]

De ce fait, il convient de relever que l'identité est construite par un système de représentations et de références, ce qui la rend fluide et constamment en mouvance. Cette vision de l'identité nous permet d'échapper à une forme de réification de celle-ci. Les étudiants vont se retrouver à l'intersection d'une remise en question du soi, d'un chamboulement de leur identité sur tous les niveaux : leur identité individuelle, qui va être bouleversée par le contexte inconnu

---

[104] L.A., Kauffman, "The Anti-Politics of Identity", *in* Barbara Ryan (dir), Identity Politics in the Women's Movement, New York, NYU Press, 2001, pp. 27-28.

[105]Une notion qui renvoie à l'idée d'octroyer plus de pouvoir aux individus pour qu'ils développent une plus grande capacité d'agir.

[106] Rogers Brubaker, "Au-delà de 'l'identité'", *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 4, n°139, 2001. p. 68.

[107] Erik Erikson,, *Identity : Youth and Crisis*, New York, Norton, 1968, p. 22.

dans lequel ils se trouvent ; l'identité collective au sein du groupe d'étudiants ; leur identité personnelle et collective comme pouvoir d'action sociale et politique, qui va également être reformulée.

À leur arrivée à Cuba, les étudiants entrent au sein d'un système de valeurs, l'ELAM, qui entend créer une identité de groupe. Les galas, les cours sur le socialisme, le renforcement de la solidarité entre les étudiants par la méthodologie des cours font partie des maints outils nécessaires au développement d'une identité de groupe qui conduira à des comportements politiques et sociaux. L'effet de cette cohésion voulue du groupe estudiantin explique pourquoi certains refusent de dénigrer l'université à laquelle ils s'identifient car cela insinuerait qu'ils remettent en question le seul repère qui unit ce groupe extrêmement hétérogène. D'ailleurs, j'ai remarqué que les étudiants des deux à trois premières années avaient tendance à être bien plus idéalistes que ceux qui étaient intégrés à La Havane.

En effet, l'arrivée dans ce contexte inconnu va d'abord chambouler les repères des étudiants, qui trouveront par la suite du réconfort dans le fait d'être tous dans la même situation. Cet esprit de solidarité sera pendant un moment la seule identité collective claire et formatée. Cela explique que de nombreux étudiants de ces premières années souhaitent donner l'impression d'un "nous" et d'une identité homogène. Camille Hamidi, dans son analyse sur la politisation d'associations militantes, propose à juste titre: "le souci de préserver, voire même d'instituer le sentiment d'homogénéité du groupe aboutit à n'énoncer que les clivages qui soudent ce groupe face à l'extérieur ; cela peut effectivement aboutir à faire taire tout clivage dès lors que le groupe en présence est si hétérogène que rien ne semble pouvoir l'unifier."[108] Ceci se vérifie avec les étudiants en première et deuxième année interviewés. En effet, lors de deux entretiens de groupe, la relation entre les étudiants m'a semblé soudée et sans conflit. En parlant des conditions de vie du campus, des cours qu'ils partagent, des soirées à réviser, ils évoquent une véritable cohésion de groupe qu'ils ne veulent pas briser, de peur de perdre le seul repère qui les unit. C'est à partir de la troisième année, à La Havane, que les étudiants s'affranchissent de cette identité collective façonnée par l'institution et se retrouvent plongés dans un univers où leur identité individuelle est également remise en question.

---

[108]Hamidi Camille, « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration », *Revue française de science politique,* vol. 56, 2006, p. 23.

William Gamson, dans la définition du processus de politisation, détermine que le dernier volet de ce processus porte sur la création d'une identité collective. Selon lui, la "construction [de l'identité collective] est un processus négocié dans lequel le "nous" impliqué dans l'action collective est élaboré et donne une signification." [109] Il estime que l'identité collective est composée de trois strates. Tout d'abord, la strate organisationnelle, qui relève du collectif, avec des *leaders* ou porteurs du mouvement. Dans notre cas, ces porteurs de mouvement seraient les représentants d'IFCO, les professeurs cubains, les représentants d'ELAM, etc. Ensuite, la strate de "mouvement", qui est la plus importante et relève d'une identité élargie de mouvement, d'une identification avec la cause de l'engagement. Par exemple, nos étudiants sont sensibles au mouvement de changer le système de santé états-unien en un système universel. Enfin, la strate du "solidaire". Celle-ci relève d'une solidarité au sein du mouvement, construite autour des localisations sociales d'individus variées (hommes blancs, femmes noires, situation sociales, etc.). Ces trois strates constituent la création d'une identité collective qui se construit autour de références communes, de symboles culturels, avec un langage qui caractérise les traits d'appartenances. Dans l'identité collective du groupe d'étudiants, ces symboles sont souvent manifestés notamment par des blagues et des clins d'œil qui renvoient à l'absurdité du quotidien d'un étranger à Cuba. Par exemple, les étudiants emploient fréquemment des expressions cubano-cubaines comme "asere", "gua-gua", "coño" quand ils parlent entre eux, rendant particulier leur statut d'étranger intimement socialisé à Cuba.

En revanche, cette identité collective estudiantine ne semble pas présenter tous les éléments identifiés par Gamson pour être réellement solide. En effet, une particularité touche le pouvoir d'action (*agency)* au sein de l'institution l'ELAM : si les étudiants apprennent à être médecins dans une école qui prône une approche révolutionnaire, donc politisée, de la médecine, il ne s'agit pas pour autant d'un mouvement social dont les étudiants seraient à l'initiative. Les étudiants sont formés par l'institution qui impose sa vision du monde, et c'est à eux d'en intégrer ce qu'ils veulent ou peuvent. La particularité du régime castriste est l'instrumentalisation du pouvoir d'action citoyen par le gouvernement. C'est un régime fondé sur un soulèvement révolutionnaire, par le "peuple" mais qui a été institutionnalisé afin d'établir un fort contrôle

---

[109] William A. Gamson, "Commitment and Agency in Social Movements", *Sociological Forum*, vol.6, n°.1, Mars 1991, pp. 27-50.

social sur ce même “peuple.” La rhétorique du régime relève de la solidarité, de l’émancipation des oppressés, des pauvres, autour des valeurs de la liberté, du partage, mais qui doivent entrer au sein d’un seul cadre déterminé et défini par l’État, ce qui impose une idéologie extrêmement rigide. Ajoutons à cela l’interprétation dans l’espace social états-unien de cette même rhétorique qui détient un tout autre registre - être de gauche, *anti-establishment*, prôner un mode de vie “alternatif”, le pouvoir d’action des étudiants qui se disent “solidaires”, “révolutionnaires” dans une société où ces termes prennent une autre dimension est alors changé et limité. Les étudiants qui envisagent leurs études comme une partie de l’engrenage d’un mouvement social se retrouvent face à une impasse à Cuba, où le pouvoir d’action est impossible, et où l’apprentissage de l’esprit révolutionnaire, des messages et symboles, est intériorisé. L’identité collective est alors créée par une internalisation des valeurs et principes de la santé universelle, préventive, et sociale, mais qui ne peut pas être mise en pratique dans l’espace social qu’ils habitent pour le moment. Cette paralysie va donc ralentir, voire dissiper, cette identité collective, privant les étudiants du volet organisationnel. En effet, rares sont les retrouvailles entre les étudiants à des fins politiques et organisationnelles sous forme de meetings, réunions ou débats. Seul Pasha a créé un groupe exclusif nommé *Machete*, ouvert uniquement aux hommes de la faculté pour se retrouver et parler de leur vécu et de leur engagement. Ceci se fait à travers des soirées d’improvisation et de musique. Mais étant donnée l’exclusivité du groupe, son envergure reste extrêmement limitée.

C’est ainsi qu’une fragmentation a lieu entre l’engagement des étudiants d’une part, dessiné par les valeurs sociales et politiques sur la solidarité, la santé universelle et la prévention, qu’ils intériorisent à Cuba et qui constitue un volet particulier de leur identité collective, et d’autre part le vécu d’un quotidien qui est non seulement inconnu, mais aussi oppressant et isolant. Il y a une discordance entre le ressenti et le vécu de nos étudiants, ce qui les conduit à une réflexivité intense et les pousse d’une certaine manière à se positionner consciemment au sein de ces contradictions idéologiques et sensorielles.

Reprenons l’exemple d’Eduardo, qui est activement conscient de son engagement idéologique. Il est venu à Cuba pour incarner des valeurs de solidarité et de révolution, mais son expérience quotidienne le conduit à une forme de paranoïa. Les premières années, il fait l’effort important de s’intégrer, jusqu’à reproduire le discours sur la méfiance envers les Américains : il confie ne pas faire confiance à la section des intérêts spéciaux des États-Unis par exemple. Puis,

il prend conscience de cette paranoïa, qui l'aidera à affiner sa position en tant qu'étranger à Cuba. L'engagement le conduit donc à une véritable introspection. Selon Leclercq et Pagis, "l'engagement, en produisant des capitaux objectifs et des ressources de subjectivation, peut façonner des dispositions au "travail biographique", ou à l'aménagement des identifications et à la mise en sens de l'histoire sociale personnelle." [110] En effet, Eduardo, lors de notre dernière conversation, semblait avoir pris du recul grâce à un travail personnel sur lui-même. Son discours ne reflétait plus une notion idéologique du "nous" en se référant à tous ceux qui sont "révolutionnaires", mais plutôt un "moi." Il avait trouvé une harmonie entre son engagement politique et social tel que localisé dans sa socialisation primaire, et son vécu à Cuba en tant que *chicano*. En d'autres termes, il prend conscience de la fluidité et l'aspect paradoxal de son identité qui s'associe à lutte de l'identité collective qui se bat pour l'accès égal à la santé, tout en s'associant à l'identité collective relative à son appartenance ethnique ; il revendique être *chicano*, ce qui lui permet, à travers le volet de solidarité tel que décrit par Gamson, de développer des relations proches avec les Cubains tout en arrivant à ne plus confondre leur réalité avec la sienne comme il le faisait au début par besoin "de faire partie de la lutte." À présent, il fait la distinction entre la notion de la "lutte" qui est bien différente chez lui que chez les Cubains, tout en étant solidaire à l'acte de "lutter."

Ce repositionnement identitaire en termes d'appartenance ethnique et raciale a également touché beaucoup d'étudiants afro-américains ; leur identité collective qui découle de certaines similitudes entre catégories dans leur contexte d'origine n'est plus le même dans le contexte cubain. L'identité collective basée sur une similitude qui se classifie dans les attributs catégoriels particularistes tels que la race et l'appartenance ethnique est celle qui se voit largement transformée. Pour beaucoup de femmes étudiantes, le fait d'être noir et états-unien a été une véritable contradiction dans ce pays qui discrimine toujours, plus ou moins ouvertement selon les enquêtés, les individus d'origine africaine. Toutes les Afro-Américaines ont vécu plus ou moins la même expérience : être arrêtée à l'entrée d'un grand hôtel de touristes de La Havane (souvent les seuls endroits avec un accès à Internet) pour contrôle de papiers d'identité. Ces contrôles d'identité sont très communs pour les Afro-Cubains qui sont souvent considérés injustement

---

[110] Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction », *Sociétés contemporaines,* vol. 4, n° 84, 2011, p. 12.

comme des *jineteros* ou *jineteras*[111]. Lorsque ces étudiantes sortent leur carte d'identité américaine, elles témoignent alors d'un changement d'attitude et reçoivent même des excuses. La situation a été plus pénible pour certaines, comme Kerriann, étudiante en sixième année, contrôlée devant un hôtel par un agent de sécurité qui refusait de croire que sa carte d'étudiant étranger était valide. Il a fallu qu'elle parle en anglais pour le convaincre qu'elle était véritablement états-unienne. Suite à cette confrontation, certaines de ces étudiantes expriment le malaise qu'elles éprouvent en devant mettre en avant le fait de venir des États-Unis ; en effet, beaucoup d'entre elles ne s'attachent pas particulièrement à cette identité, car leur identité raciale est plus importante. Un véritable repositionnement identitaire multidimensionnel s'installe donc chez ces étudiantes : en premier lieu, elles sont violemment confrontées aux pratiques discriminatoires qui caractérisent les rapports sociaux à Cuba (contrôle d'identité, voire interdiction d'entrer dans certains établissements pour les Cubains noirs), puis surévaluation, ou place démesurément privilégiée, d'un étranger à Cuba, lequel reçoit un meilleur traitement que les citoyens du pays eux-mêmes. À ceci s'ajoute la gêne de devoir "utiliser" l'identité états-unienne pour jouir d'un traitement privilégié, et l'utilisation de cette identité renvoie à un malaise et une honte car elle n'est pas fortement intégrée par ces femmes pour qui être noire domine souvent le fait d'être de nationalité états-unienne. Pour certaines, ces deux identités sont même en opposition.

Dans le même registre, Max explique que les catégories d'identification sont bien différentes à Cuba et aux États-Unis, en termes de race. Par exemple, il n'y a pas de vision binaire de Noir versus Blanc pour identifier les individus mais plutôt une très large palette de "couleurs" : "*mulatto", "mestizo", "habao", "negro", "moreno",* etc. Comme il explique :

> *"À Cuba, voilà ce qui est intéressant, s'il y a un médecin noir, la personne devant toi n'est pas classifiée comme Noir, on va dire "moreno", "mulatto", même si elle est évidemment noire. Car ici "noir" est synonyme de criminel, pauvreté, etc. noir veut dire "voleur." En effet, il y a des endroits à Cuba où le mot pour dire voleur c'est "negro." Mais ce qui est différent est qu'ici un Noir peut aller à l'école et accéder à un niveau social supérieur et malgré le fait qu'il soit toujours noir, il ne sera pas nécessairement traité comme Noir, il y a un peu plus de respect. Tandis qu'aux États-Unis cela ne change pas, quelque soit ton niveau dans la société, tu restes noir."*

---

[111] Des Cubains et Cubaines qui "proposent des services aux touristes, dont services sexuels", Marie-Laure Geofrray, *Contester à Cuba*, *op. cit.,* Lexique.

Ce positionnement particulier à Cuba sur l'identification raciale, qui est complexe et spécifique à l'histoire du pays, permet à Max d'appréhender différemment sa propre identification en tant qu'Afro-Américain. De ce fait, sa localisation spatiale change à Cuba grâce à ses attributs catégoriels particularistes distincts. Bien qu'il ressente un racisme toujours présent à Cuba, il reçoit un traitement différent car il a un double statut privilégié d'états-unien et d'étudiant en médecine. Ce sentiment est ressenti par beaucoup d'étudiants de couleur. Ce nouveau positionnement conduit à un accroissement d'un sentiment de pouvoir chez ces étudiants et conduit même à une sorte de "transfuge de classe"[112] car la frontière entre "eux" et "nous" est fragilisée. Tandis qu'aux États-Unis l'identité d'être noire est spécifiquement déterminée et reflétée dans la localisation sociale des individus, à Cuba elle prend une autre forme, associée à une plus grande possibilité de fluidité grâce à la position sociale et professionnelle. Cette réflexivité entreprise par des étudiants comme Max permet d'établir un regard critique sur la société. Ceci permet alors "d'assumer les dissonances vécues : en apportant un sens collectif à des expériences individuelles de désajustement, il y a des effets réparateurs et libérateurs." [113] La position *d'outsider* des étudiants qui ne sont pas complètement intégrés dans la société cubaine leur permet alors de transcender certains codes et relations afin d'analyser leur propre position sociale dans leur espace d'origine, ce qui conduit à une sorte de liberté de l'emprise des constructions sociales de leur environnement d'origine. Cette nouvelle prise de conscience permet d'affiner leur identité, ce qui conduit à une ouverture par rapport à d'autres formes de localisation sociale.

Ceci est également vrai chez nos étudiants masculins et blancs, lesquels, pour certains, sont confrontés pour la première fois à un traitement différent en tant que blancs, qui est un attribut catégoriel peut-être moins "invisible" dans la société cubaine que dans la société américaine, de par la plus grande mixité raciale du pays.

In fine, il semble que c'est au niveau de l'identité individuelle que les étudiants entreprennent un véritable travail de réflexivité, ce qui conduit à une plus grande conscience de soi et une véritable forme de *agency* personnelle. J'ai souvent entendu les étudiants exprimer un

---

[112] Myriam Ait-Aoudia, Mounia Bennani-Chiraibi, Jean-Gabriel Contamin, «Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards. », *op. cit.,* p. 13.

[113] Leclercq Catherine, Pagis Julie, « Les incidences biographiques de l'engagement », *op. cit.*, p. 13.

sentiment de stupéfaction d'avoir réussi à devenir médecin, un exploit pour beaucoup qui ne pensaient jamais réaliser ce rêve. Le renforcement de leur identité personnelle, qui est une conséquence de la déconstruction des attributs particularistes propres à leur contexte d'origine, se met en place grâce à la découverte d'une nouvelle position de leur localisation sociale à Cuba. Cette découverte est catalyseur d'une capacité de pouvoir personnel et d'un renforcement de leur politisation au niveau de la prise de conscience de soi. Tandis que l'identité collective du groupe d'étudiant, au niveau organisationnel, s'effrite au fil des années, la politisation envers le "mouvement", pour reprendre les termes de Gamson, se solidifie au niveau personnel des étudiants. William Gamson détermine ceci dans la fonctionnalité d'un mouvement social :

"tous les mouvements sociaux détiennent la fonction de combler les niveaux individuels et socioculturels. Ceci peut se réaliser par un élargissement des identités personnelles d'une cohorte pour y inclure les identités collectives pertinentes au sein de leur définition du soi. Les identités collectives les plus puissantes et durables fusionnent les strates du solidaire, mouvement, organisation dans le sentiment du soi chez les participants. La strate du "mouvement" est particulièrement essentielle car elle sert de catalyseur nécessaire pour fusionner les identifications solidaires et organisationnelles dans une identité de mouvement intégrée." [114]

Les étudiants achèvent leur expérience à Cuba avec une véritable force personnelle qui est celle d'une solidification d'une conscience de soi, associée à la nouvelle expertise qu'ils portent en eux à travers l'apprentissage qu'ils ont reçu à l'ELAM qui va largement les différencier, non seulement dans le champ médical qu'ils intégreront à leur retour aux États-Unis, mais également dans leur positionnement engagé et identitaire au sein des mouvements sociaux qui habitent l'actualité des États-Unis.

---

[114] William Gamson, "Commitment and agency in social movements", *Sociological Forum*, vol. 6, n° 1, mars 1991, pp. 47.

Partie III : Le défi d'un retour aux États-Unis

Le retour aux États-Unis suite aux six à sept années passées à Cuba est source d'appréhension, de crainte, et de grande émotion pour les étudiants. Nous aborderons tout d'abord la réinsertion dans ce milieu. En effet, cela va être le moment décisif pour les étudiants de réaliser si leur enseignement a été à la hauteur des conditions d'intégration au programme d'internat (*residency program)* aux États-Unis. Ils vont également devoir se réadapter à un système qui relève de problématiques bien distinctes de celles de Cuba : utilisation de technologies, fonctionnement du système d'assurance, violences, etc. C'est à travers le témoignage de certains étudiants déjà retournés aux États-Unis et réintégrés à différents stades que nous verrons en quoi les étudiants de l'ELAM ont acquis des compétences particulières nécessaires pour se confronter aux inégalités qui touchent la sphère sociale états-unienne en termes de santé. Nous verrons ensuite comment les étudiants vont être aidés, s'ils le souhaitent, par plusieurs associations, comment celles-ci fonctionnement et permettent d'assurer une transition plus harmonieuse. Puis, dans un deuxième temps, nous analyserons en quoi le mode d'apprentissage des étudiants à l'ELAM ainsi que la politisation de l'espace duquel ils sortent s'installent dans le climat politique et social des États-Unis d'aujourd'hui, en observant la double dynamique de l'ouverture des relations entre Cuba et les États-Unis et du surprenant mouvement autour du candidat démocrate à la présidentielle Bernie Sanders, qui prône un changement systémique par le biais d'une "révolution politique."

A. Réinsertion et appréhension d'un retour dans le système états-unien

Bien qu'ils soient de nationalité états-unienne, les diplômés de l'ELAM seront considérés comme des étudiants étrangers lors de leur démarche pour intégrer les programmes d'internats aux États-Unis. Ainsi, ils devront suivre une série d'examens réservée aux ressortissants d'écoles de médecine étrangères reconnues et accréditées aux États-Unis. L'ELAM est reconnue par plusieurs comités d'accréditation aux États-Unis, parmi lesquels le Comité Médical de la Californie depuis juillet 2008, dont l'accréditation s'obtient dans les conditions les plus strictes et rigoureuses. Grâce à ceci, les diplômés de l'ELAM ont la possibilité de pratiquer dans tous les États des États-Unis. Afin de pouvoir intégrer un programme d'internat, ils doivent passer les

USMILES, une série de trois examens également appelée *STEPS 1,2,3 Exams*. Beaucoup d'étudiants les passent au cours des études, pendant l'été la plupart du temps. Afin de passer le dernier examen des *USMILES*, le *STEP 3*, ils doivent passer par l'*Educational Commission for Foreign Medical Graduates (ECFMG)*, la commission officielle qui délivre aux ressortissants d'une école de médecine étrangère l'accréditation permettant de postuler aux internats aux États-Unis[115]. Ceci est une grande épreuve pour les étudiants car ils doivent réviser ces examens seuls et en autonomie, tandis que l'enseignement et les cours des écoles de médecine aux États-Unis sont formatés pour préparer les étudiants aux *USMILES*. Les ressortissants d'ELAM doivent être autodidactes et réviser selon un tout autre modèle d'apprentissage de la médecine, en plus des cours qu'ils suivent à Cuba. Ceci leur impose une double charge de travail et maintient un haut niveau d'intensité tout au long des études.

Beaucoup d'entre eux appréhendent ce retour à "la réalité", craignant de se noyer dans le climat de compétition et de "perdre" les valeurs qui leur ont été inculquées durant leur expérience à Cuba. À ceci s'ajoute la pression financière car ils vont rejoindre à nouveau un contexte où tout est payant, comme les examens par exemple. En somme, ils vont devoir se réadapter à un climat constitué de valeurs et d'un mode de fonctionnement bien différent de celui qu'ils connaissent, voire opposé.

En effet, certains étudiants ayant terminé le cursus à l'ELAM et ayant intégré différentes phases de la réinsertion dans le champ médical états-unien soulèvent de grands contrastes et de nouveaux défis auxquels ils seront confrontés. Mena Ramos, diplômée d'ELAM en 2011 ayant complété son programme d'internat en juin 2015, explique qu'elle a été confrontée à des problématiques bien différentes lors de ses premières consultations avec des patients dans l'hôpital d'Oakland où elle pratique. Par exemple, elle a dû affronter des patients ayant des problèmes de dépression chronique, des sans-abris, des personnes connaissant des problèmes d'addiction, des personnes victimes de violence de quartier défavorisé, des personnes sans amis ou famille, etc. Ces attributs sociaux sont, selon elle, plus rares à Cuba, où les liens relationnels, familiaux, et sociaux sont particulièrement forts, où il y a peu de sans-abris, presque pas de drogue (bien que l'alcoolisme soit assez élevé), et pas d'armes à feu. Pour Mena, c'est à ce

---

[115] Educational Commission for Foreign Medical Graduates, Page d'accueil, URL : http://www.ecfmg.org/about/, (consulté le 2 mai 2016.)

niveau que la réadaptation a été la plus difficile : s'habituer à être confronté à des problèmes sociaux différents. Au niveau institutionnel, Mena explique aussi que les étudiants vont devoir s'adapter à un système basé sur les assurances maladies, où le médecin passe beaucoup de temps à remplir des papiers et se voit obligé de refuser des patients non-assurés. Elle détermine que les problèmes sont "spécifiques à la personne", il n'y a pas d'intégration au niveau du *background* de l'individu, de ses antécédents, le malade est un malade et c'est tout. Selon elle, il y a un fort manque d'intégration entre les différents secteurs de la médecine, et au niveau régional : "chaque comté a ses lois et législations, chaque État aussi."

De la même façon, Eduardo, toujours étudiant, expliquait son appréhension de retourner travailler dans son quartier qui baigne dans la violence armée. Il dit qu'à Cuba il ne sera pas formé à soigner des blessures par balle car ce sont des cas extrêmement rares, les armes à feu étant inexistantes. C'est pourquoi il devra apprendre cela de retour chez lui. Ayant suivi plusieurs stages à l'hôpital de Highland à Oakland pendant l'été, il exprime profiter de ces expériences pour affiner son expertise dans son domaine.

Dans le même registre, Lillian Holloway, diplômée de l'ELAM en 2009, médecin de famille et chercheuse sur les disparités de la santé à l'université d'Illinois à Chicago, a préparé une présentation pour les futurs diplômés de l'ELAM intitulée "Intro aux conditions sociales qui existent peu à Cuba." Dans son exposé, elle déclare que la racine des disparités en termes de santé est celle des déterminants sociaux de la santé. Elle affirme que l'enseignement à l'ELAM forme les étudiants à être sensibles aux "considérations sociales" des patients. Les quatre "populations spéciales" qui sont courantes aux États-Unis sont : "les sans-abris", "les individus ayant des dépendances aux drogues", "les individus atteints de maladies mentales", et "les individus avec ou sans assurance médicale minimale." Elle incite les étudiants à capitaliser l'apprentissage précieux qu'ils ont reçu à Cuba autour de la *dispensarización,* les consultations poussées et détaillées, la mise en place de ressources afin de mieux pouvoir venir en aide à ces personnes présentant des particularités sociales qui, dans le contexte américain de la santé, ne sont pas prises en charge (avoir à portée de main le numéro d'un foyer pour sans-abris, trouver des programmes pour soutenir les non-assurés, des réunions pour venir en aide aux toxicomanes, etc.) Comme il y a un clivage entre les déterminants sociaux de l'individu et le rôle du médecin, Lillian explique que les étudiants d'ELAM sont les mieux formés à faire le lien entre les deux. Bien que le rôle du médecin aux États-Unis ne se limite qu'à traiter le corps du patient, Lillian

donne des conseils pratiques et concrets pour encourager les étudiants à aller plus loin dans leur rôle et à mettre en pratique ces outils précieux qu'ils ont acquis à Cuba. Cette présentation permet de rappeler aux étudiants qu'ils vont se retrouver dans un environnement où le cœur de leur apprentissage à Cuba, c'est-à-dire la facette sociale de la médecine, ne sera pas une compétence requise dans les institutions qu'ils vont rejoindre mais qu'ils auront la liberté, possibilité, voire responsabilité individuelle de mettre en pratique cet apprentissage qui est largement défaillant aux États-Unis.

Par ailleurs, afin de soutenir les étudiants dans leur transition, un petit réseau s'est tissé au fil des années du cursus autour d'associations et de personnages politiques. L'association la plus intimement investie à ce stade-là est *Medical Education Cooperation with Cuba* (MEDICC), basée à Oakland en Californie. Cette association a été fondée par la journaliste Gail Reed, qui a longuement soutenu le régime castriste en faisant ses premiers pas dans le militantisme lorsqu'elle rejoignit la *Venceremos Brigade* [116] dans les années 1970. L'association MEDICC est fondée en 1997, où elle ne débute que comme appui au financement et à la publication d'une revue académique, *MEDICC Review*, la première du genre à publier ou traduire en anglais des articles scientifiques et médicaux écrits par des professionnels cubains. À partir de 2007, MEDICC s'engage et ouvre une branche de ses activités au soutien financier des étudiants états-uniens à l'ELAM. Puis en 2008, l'association met en place un programme de mentorat pour aider les étudiants dans leur transition vers le contexte états-unien. L'organisation entreprend ceci en mettant les étudiants en contact avec un mentor (médecin, membre d'association, ancien étudiant) pour les soutenir pendant et après leurs études, à travers diverses actions : offrir des bourses pour que les étudiants puissent passer les *USMILES*, aider à trouver des *observerships* - stages rémunérés dans des hôpitaux - pendant l'été, soutenir financièrement des projets d'étudiants comme la Brigade lancée par Pasha durant un été, qui a fait le tour des réserves amérindiennes, etc. [117] L'association a également produit un documentaire, *Salud !*, qui met en

---

[116] Une coalition de jeunes fondée en 1969 comme moyen d'être solidaire avec la révolution en travaillant côte à côte avec des travailleurs cubains et de contester la politique des États-Unis envers Cuba comme l'embargo et les restrictions de déplacement de ressortissants des États-Unis vers Cuba. Source : Sitewed de Venceremos Brigade, URL : http://www.venceremosbrigade.net/about.htm, (consulté le 4 mai, 2016.)

[117] Medical Education Cooperation with Cuba (MEDICC), Page d'accueil, URL : http://medicc.org/ns/?page_id=27, (consulté le 2 mai 2016.)

avant l'internationalisme médical cubain. Cette association est très bien connectée dans la région de San Francisco, où elle est en lien avec plusieurs cliniques et hôpitaux qui souhaitent travailler avec les étudiants d'ELAM.

MEDICC détient également un capital politique important grâce au soutien de Barbara Lee, membre de la chambre des députés et représentante démocrate du 13e district de la Californie. Lee est révélée aux lendemains des attentats du 11 septembre 2001, car elle est la seule (sur 421 représentants) à voter contre la mesure qui donnerait à George W. Bush "toute la force nécessaire et appropriée"[118] pour combattre toute personne associée aux attentats terroristes. Barbara Lee représente le district de Berkeley et Oakland en Californie et est très appréciée dans la région.

Barbara Lee est également intimement engagée dans l'effort d'amélioration des relations entre Cuba et les États-Unis. Faisant partie du *Black Caucus*, elle aurait été impliquée dans la prise de décision permettant aux étudiants des États-Unis à l'ELAM d'avoir un statut légal pendant leurs études. Avec l'influence de cette figure politique, MEDICC jouit d'un fort capital politique, ce qui aide à solidifier la place de l'association comme interlocuteur légitime de ces étudiants. En effet, beaucoup d'étudiants affirment que MEDICC est la ressource de confiance garantissant une transition plus harmonieuse dans le monde de la médecine aux États-Unis. Un dicton revenait souvent chez les étudiants : "IFCO nous aide à entrer [à l'ELAM] et c'est MEDICC qui nous aide à en sortir."

Car le soutien de ces étudiants va au-delà de MEDICC et s'étend à la région de San Francisco. En effet, cette région à tendance libérale (en termes de mœurs) et démocrate possède, historiquement et socialement, une base propice à l'encouragement et à l'appui des ressortissants d'ELAM. Historiquement, c'est à Oakland que le mouvement des Black Panthers est né dans les années 1960. Le mouvement avait déjà à l'époque un lien fort avec la révolution cubaine qui s'engageait dans les combats indépendantistes comme en Angola. Stokely Carmichael, militant important et l'un des leaders des Black Panthers, est allé à Cuba en 1967 pour rencontrer Fidel Castro et lui demander d'entraîner les militants de l'organisation à Cuba. Celui-ci refusera, étant conscient de la violence politique que cela ajouterait au climat de guerre froide déjà très tendu

---

[118] Conor, Friedersdorf, "Angry Letters to the One Member of Congress Who Voted Against the War on Terror", *The Atlantic*, le 14 septembre 2014, URL : http://www.theatlantic.com/politics/archive/2014/09/the-vindication-of-barbara-lee/380084/, (consulté le 15 mai, 2015.)

entre les deux pays. De par cette histoire, la région de San Francisco possède un fort esprit de militantisme et d'engagement politique, allant des protestations d'étudiants de l'université UC Berkeley dans les années 1960 au mouvement *Occupy Wall Street* à Oakland en 2011, qui a eu de fortes retombées. Ce climat politisé de la région explique le nombre important de cliniques gratuites qui disent s'inspirer du modèle cubain.

En effet, un autre volet majeur de l'action de MEDICC est le programme de *Community Partnerships for Health Equity* (CPHE), qui donne l'opportunité à des associations variées (universités, centres pour les jeunes dans des quartiers défavorisés, cliniques, ONG, etc.) de faire un voyage d'études à Cuba afin de se familiariser avec les méthodes de prévention et de voir en pratique comment la santé publique est mise en place. Ensuite, les représentants de ces associations retournent dans leur région et tentent de mettre en pratique cette méthodologie. Le but de ces voyages de repérage est d'améliorer le niveau de santé et l'équité de quartiers défavorisés aux États-Unis en se basant sur des pratiques du système cubain. À titre d'exemple, l'un de ces programmes du CPHE a été créé à Oakland en 2008, à travers un partenariat entre plusieurs associations : *La Clinica de la Raza, Ethnic Health Institute, Alameda County Public Health Department, Alameda County Medical Center, Faces for the Future, University of California-Berkeley School of Public Health*. Des représentants de chacune de ces organisations sont allés en voyage d'étude à Cuba, où ils ont été très impressionnés par l'engagement des agents de santé au niveau communautaire et par l'accès facile aux soins de santé. De retour à Oakland, ils ont organisé un forum sur la santé avec 150 leaders d'associations de santé, donateurs, membres de communautés et législateurs, qui a été filmé et mis en ligne. Suite à cette action, un des partenaires, *La Clinica de la Raza*, a initié un projet nommé *Promotores en Acción* pour recruter et former des "membres de la communauté" dans l'éducation autour de la santé et pour la promotion autour des maladies chroniques[119].

Cet exemple, parmi d'autres, est une manifestation concrète de la volonté, du moins dans la région de San Francisco, de s'inspirer du modèle cubain pour trouver des solutions afin de résorber les problématiques de l'égalité et de l'équité du système de santé aux États-Unis. Bien que de nombreuses ONG existent avec pour mission de combattre les inégalités en termes de

---

[119] *CPHE Summaries*, décembre 2015, document envoyé par email par Rachel True, Directrice des Programmes à MEDICC. Voir Annexe 5 pour un résumé de ces interventions.

santé, la particularité de celles-ci est qu'elles revendiquent s'inspirer du modèle cubain. Ces associations restent minoritaires mais leur engagement permet de renforcer un soutien concret pour les étudiants qui retournent aux États-Unis et peuvent retrouver un réseau qui les accueille. La croissance de ces organisations montre l'évolution d'une nouvelle mentalité au niveau systémique : l'appel à un système de santé plus accessible et égalitaire devient de plus en plus prioritaire pour les politiques de gauche du pays.

B. Insertion du mode d'engagement des étudiants dans un contexte social américain qui change de paradigme ?

Pour finir, nous allons nous interroger sur le contexte social et politique des États-Unis d'aujourd'hui, en pleine période de grands avancements dans la relation entre les États-Unis et Cuba, et d'une campagne présidentielle marquée par un changement de discours.

La présidence d'Obama a marqué l'histoire politique des États-Unis dans deux grands domaines qui nous intéressent ici. Premièrement, la mise en place, très controversée, de la réforme de l'industrie de la santé, *Affordable Care Act* ou *ObamaCare,* qui a été promulguée en 2010 et confirmée par la Cour Suprême des États-Unis en 2012. Le projet de cette réforme est "d'étendre l'accessibilité, la qualité, et la disponibilité d'assurances de santé privées et publiques grâce à des efforts de protection des consommateurs, de régulations, subventions, taxes, échanges d'assurances, etc." [120]. La grande nouveauté de cette réforme est qu'elle oblige tous les citoyens américains à avoir une assurance maladie, sous peine de sanction, et offre un large choix d'exemptions pour des demandeurs d'assurances à bas revenus ou étant dans des situations particulières. Cette réforme est une grande première aux États-Unis car elle permet l'accès à une assurance maladie à un plus grand nombre de personnes, bien que l'on reste loin d'un accès gratuit et disponible pour tous. Elle s'inscrit dans la croissance d'une idéologie - encore controversée aux États-Unis - de l'accès à la santé comme un droit, mais se maintient tout de même au sein d'un régime de santé privatisé et pour-profit.

La deuxième grande évolution sous Obama a été le rapprochement et le dégel des relations diplomatiques entre Cuba et les États-Unis. Ce dégel commence dès 2009 quand Obama assouplit les restrictions sur le voyage et l'envoi de remittances vers Cuba en permettant

---

[120] Siteweb officiel de ObamaCare. URL : http://obamacarefacts.com/obamacare-facts/, (consulté le 5 mai 2016.)

aux Cubains-Américains d'envoyer des sommes d'argent illimitées aux membres et non-membres de leur famille à Cuba, et en autorisant des voyages à des fins religieuses ou éducatives. Puis, le 17 décembre 2014, après 18 mois de discussions secrètes et l'échange de l'Américain Alan Gross, emprisonné à Cuba depuis 2009 pour espionnage, contre les trois derniers prisonniers restants des "Cuban Five", les cinq Cubains emprisonnés aux États-Unis dans les années 1990 pour espionnage également, Raul Castro et Barack Obama annoncent la restauration complète de liens diplomatiques entre les deux pays grâce à l'arbitrage important du Pape François. Cependant, l'embargo économique reste en place car il ne peut être levé que par un vote au Congrès. Ensuite, en mai 2015, Cuba est retiré de la liste des États qui soutiennent le terrorisme. En juin 2015, les deux pays rouvrent leurs ambassades respectives. En février 2016, les deux pays conviennent de reprendre des vols commerciaux et directs entre eux.[121] Enfin, la visite officielle de Barack Obama à Cuba en mars 2016 officialise ce rapprochement diplomatique.

Ces deux initiatives historiques et décisives de la présidence d'Obama vont ouvrir la voie à l'installation de ces deux enjeux en priorité sur l'agenda politique des deux candidats du parti démocrate actuellement en campagne pour les primaires, Hilary Clinton et Bernie Sanders.

En effet, la campagne des primaires à la présidentielle démocrate qui est en route aujourd'hui est marquée par une certaine non-conformité qui s'illustre dans le discours "révolutionnaire" du candidat très à gauche Bernie Sanders chez les démocrates et le positionnement populiste de l'effrayant Donald Trump chez les républicains. Historiquement, le parti démocrate des États-Unis se situe plutôt au centre politiquement. Mais Bernie Sanders, militant des droits civiques depuis les années 1960, et actuellement sénateur de l'État de Vermont, bouleverse ce positionnement centriste du parti démocrate traditionnel avec son discours *anti-establishment* et fait preuve d'un soutien extrêmement surprenant pendant cette primaire, où il a gagné un nombre importants d'États, bien que le nombre de délégués et de super-délégués restent bien plus élevés chez Hilary Clinton. Il est difficilement envisageable que Bernie Sanders gagne la primaire démocrate mais l'engouement derrière son mouvement, "*Feel the Bern"*, est représentatif d'un changement de mentalité aux États-Unis, où une partie de

---

[121] *Council on Foreign Relations*, Timeline: U.S. - Cuba Relations. URL : http://www.cfr.org/cuba/timeline-us-cuba-relations/p32817, (consulté le 5 mai 2016.)

l'électorat (majoritairement de classe moyenne et éduqué) s'insurge contre *l'establishment* et trouve une voix dans la campagne de Sanders, qui place la problématique des inégalités au cœur de son discours. Ses grands champs de bataille incluent : combattre la toute-puissance des banques, doubler le salaire minimum à 15 dollars de l'heure, ou encore prôner un système de santé universelle, pour ne citer que quelques exemples. Bernie Sanders semble être ce qui se rapproche le plus d'une traduction politique des mouvements sociaux *Occupy Wall Street* de 2011. Sanders représente l'alternative, l'*outsider*, et incarne une vieille gauche ressemblant aux politiques du *New Deal*, une gauche qui prône un État Providence, tout en surfant sur les nouveaux mouvements de gauche, une gauche des mœurs, catalysée par les mouvements sociaux autour de l'identité, c'est-à-dire le droit à l'avortement, le mariage gay, etc. De ce fait, Bernie Sanders appelle à une "révolution politique" par un modèle "socialiste" afin de renverser le système en place.

L'approche de Bernie Sanders se tourne vers une lutte contre les inégalités qui remet la sphère publique et institutionnelle au cœur de la mise en place de changement. Ces valeurs avaient été fortement délaissées depuis l'émergence de la nouvelle gauche dans les années 1960, laquelle prônait une pratique de politique de l'identité qui se concentrait sur l'identité collective et la représentativité des minorités raciales et ethniques. L.A. Kauffman, dans son analyse sur la transformation du mouvement de politique d'identité, explique que les mouvements relevant de l'identité se sont transformés en "une anti-politique de 'mode de vie' qui est fragmentée et introspective car les valeurs qu'elle promeut - des solutions individuelles à des problèmes sociaux, accent sur le mode de vie, les choix - reflètent l'idéologie de l'économie du marché." [122] Cette individualisation et cette fragmentation pourraient expliquer que les mouvements sociaux de gauche aux États-Unis ont rarement abouti à des partis politiques, faute de mobilisation et d'unité. Le phénomène Bernie Sanders fonctionne en alliant ces mouvements récents de contestation et d'identité - tel *Occupy Wall Street, Black Lives Matter*, tout en revendiquant un modèle politique "socialiste", donc institutionnalisé et plus traditionnel au sens européen du terme. C'est ce double positionnement - le premier qui relève des mouvements sociaux autour de l'identité, la liberté des mœurs, une modernisation des valeurs américaines, et le deuxième qui

[122] L.A. Kauffman, "The Anti-Politics of Identity," *op. cit.,* p.29.

s'inspire d'un modèle socialiste concret (Sanders dit soutenir un socialisme à la Scandinave), qui donne un essor important à la campagne de Sanders.

Ce nouveau climat politique est propice à offrir une place importante aux diplômés de l'ELAM. D'une part, parce que leur engagement et leurs études atypiques à Cuba seront de moins en moins vus comme une expérience marginale mais plutôt comme une expérience novatrice en avance sur leur époque ; d'autre part, parce qu'il y a un véritable débat publique autour du système de santé des États-Unis qui, comme le souligne souvent Bernie Sanders, est le seul, parmi les pays développés, à ne pas garantir l'accès gratuit à la santé pour tous. Enfin, nous assistons à un renouveau de mouvements sociaux autour de la représentativité des minorités raciales, notamment avec le mouvement *Black Lives Matter* qui a été déclenché en 2014 par une série de meurtres de jeunes Noirs aux mains de policiers. Ce mouvement replace le débat autour de la violence systémique envers les Américains de couleur et engage une nouvelle polémique qui relève de l'intersectionnalité autour des différentes formes de dominations. L'importance du mouvement *Black Lives Matter* est qu'il est entré dans la culture populaire *mainstream* américaine, qui est pourtant traditionnellement extrêmement dépolitisée. À titre d'exemple, la méga-star Beyoncé a fait une prestation très engagée lors du Super Bowl en février 2016, la compétition annuelle de football américain la plus regardée aux États-Unis, en partageant la scène avec des danseuses habillées en tenues rappelant l'uniforme des Black Panthers. Si les critiques varient autour du positionnement de Beyoncé, comme des analyses féministes qui dénoncent son usage de symboles féministes et contestataires à des fins commerciales, il n'empêche que le débat autour du racisme et du féminisme est entré dans la culture populaire et ne reste plus cloisonné aux champs académiques et intellectuels.

À ce titre, le mouvement politique de Bernie Sanders, qui est la traduction politique d'une exaspération sociale telle qu'elle fut incarnée par les mouvements *Occupy*, associé à une réhabilitation de la sphère publique par les mouvements d'identité collective tel *Black Lives Matter,* et l'héritage de la présidence d'Obama qui a remis la relation avec Cuba et l'accès à la santé au centre de l'agenda politique, sont autant de traits de l'actualité aux États-Unis qui forgent un espace important de légitimité et d'*agency* aux étudiants diplômés de l'ELAM.

De ce fait, les étudiants sont très bien placés pour être des agents de ce changement. D'une part, parce qu'ils ont été socialisés durant six à sept ans dans un modèle politique opposé à celui des États-Unis, et bien qu'ils ont été en accord avec ce système de différentes façons, cette

expérience les prépare à concevoir le climat social aux États-Unis avec détachement. D'autre part, tous les étudiants se considèrent de gauche en termes de mœurs, ce qui fait d'eux des acteurs engagés au sein de cette gauche qui se radicalise et qui se renouvelle. Enfin, grâce au repositionnement identitaire qu'ils ont surmonté et intégré, ils disposent d'une plus grande capacité de pouvoir d'action, ou *agency*, ce qui leur permettra d'être des acteurs actifs et engagés du travail qu'ils vont entreprendre.

Conclusion

À travers cette recherche nous avons tenté de regarder de près les dynamiques d'un exemple de coopération médicale qui, de prime abord, semble être l'un des multiples volets de la stratégie d'exportation de la révolution cubaine à travers le monde. C'est par l'approche d'une analyse "par le bas", en s'intéressant aux acteurs qui se trouvent au cœur de cette expérimentation sociale et politique, et non par une approche au niveau institutionnel, que nous avons tenté de mettre en lumière les dynamiques sociales et politiques qui animent les étudiants de ce cursus. Nous avons démontré en quoi la culture des institutions qui encadrent la formation (IFCO, l'ELAM) a affecté le vécu des étudiants qui sont arrivés dans un contexte inconnu avec tout le bagage de leur *background*, leurs croyances, de leur engagement et de l'influence des liens familiaux. Nous avons voulu analyser la confrontation entre une institution, et par association un pays, ayant une mission et une ligne politique clairement définies, et un groupe d'étudiants hétérogène, socialisés de manières distinctes mais liés par la même motivation d'entreprendre des études dans une école atypique. Nous avons voulu déconstruire les différentes strates de cette confrontation, de ce choc des cultures, de manière temporelle et chronologique des six à sept années que les étudiants passent à Cuba afin de pouvoir observer les évolutions de ceux-ci.

Afin de pouvoir entreprendre ceci, nous avons commencé par situer les institutions et les associations qui sont impliquées dans ce partenariat. Nous avons vu que l'ELAM est une extension de l'internationalisme médical cubain, ce qui implique une stratégie de solidarité tiers-mondiste à des fins politiques comme influencer les comportements des pays en coopération avec le régime cubain, une manière de diffuser l'idéologie du pays à l'étranger, sous forme de *soft power*. Puis nous avons vu que l'association qui prend en charge les candidatures des étudiants pour le programme, IFCO, est issue de la culture militante et engagée du contexte social et politique des années 1960. Ce que nous remarquons est que le positionnement politique et idéologique de l'association n'a pas évolué au fil des années, tout comme la rhétorique politique des dirigeants cubains n'a pas évolué depuis 1959. IFCO est en ce sens assez représentative de la "clique" des associations internationales qui soutiennent la révolution cubaine, lesquelles sont intimement liées au parti des dirigeants du pays. Une certaine opacité encadre le fonctionnement de l'association qui, depuis des années, est en contact quasi-direct avec la classe gouvernante de

Cuba. Par exemple, IFCO a fourni et financé tout le portail informatique INFOMED du ministère de la Santé cubain. De ce fait, la position d'IFCO semble dépassée, ce qui empêche un véritable renouvellement du partenariat qui aurait le potentiel de se moderniser étant donné le dégel des relations diplomatiques entre les deux pays et les avancées qui se multiplient en termes de partage de connaissances dans le secteur de la santé.

Depuis cette dynamique au niveau institutionnel du partenariat, nous avons choisi d'analyser le vécu des étudiants pendant la formation. Comme nous l'avons vu, peu d'études existent à Cuba sur la politisation des individus à cause de l'impossibilité des chercheurs à se documenter librement au sein de la société cubaine, fortement contrôlée. C'est pour cela qu'une telle étude nous a semblé pertinente. À travers une approche qualitative basée sur des entretiens approfondis, nous avons tenté de situer la politisation primaire des étudiants afin de déterminer les facteurs de cette politisation qu'ils ont en commun et qui les décident à rejoindre ce cursus. Puis, nous avons observé l'évolution de cette politisation primaire durant les années à La Havane.

Cette analyse démontre qu'une association de divers facteurs pousse les étudiants à s'intéresser à ces études. La socialisation primaire joue un rôle important dans cette motivation et est très fortement formée par l'influence des parents, amis, ou mentors qui soit connaissent le système de santé cubain et en détiennent une opinion positive, soit sont engagés, voire militants à gauche. Ces caractéristiques révèlent un point commun à tous les étudiants : ils ont été confrontés dès leur plus jeune âge à une idéologie, un mode de vie et de pensée, en conflit avec l'idéologie *mainstream* des États-Unis. Pour une majorité d'entre eux, les identités ethniques, raciales, ou culturelles ont participé à l'élaboration de ce positionnement d'*outsider* dans la société états-unienne, une position qui facilite la quête d'une alternative, vers un autre mode de fonctionnement de société. *In fine*, que ce soit à travers l'encouragement des parents ou un engagement de ces derniers, la politisation primaire de tous les étudiants relève d'une acceptation d'un conflit interne avec une ou plusieurs visions du monde de l'espace social des États-Unis (conflit avec le système de santé, conflit avec le capitalisme, conflit avec les rapports raciaux.) C'est ce conflit, qui est un volet de leur politisation primaire, qui donnera la volonté d'entreprendre cette formation. Ce constat nous permet de rejeter l'hypothèse selon laquelle les étudiants sont prioritairement intéressés par le programme pour sa gratuité, bien que cela reste pour beaucoup d'entre eux un élément important.

Ensuite, comme nous l'avons vu, cette politisation se développe et se transforme différemment chez chaque étudiant, selon la nature et l'intensité de leur politisation primaire. Nous avons déterminé trois strates de visions du monde des étudiants qui auront un effet sur cette transformation. D'abord, les étudiants avec une vision du monde plus personnelle, qui vont voir leur politisation se transformer au niveau individuel. Ils vont comparer leur vécu à Cuba et aux États-Unis mais ne remettrons pas en question leur vision du monde. Ils vont transposer leur apprentissage technique et personnel à Cuba sur ce qu'ils connaissent déjà sans pour autant chambouler leur appréhension de la réalité.

Puis, les étudiants dotés d'une politisation primaire relevant d'un conflit plus intimement social, qui ont conscience de leur histoire sociale et connaissent un climat d'expériences personnelles et intimes en lien avec les disparités sociales du contexte états-unien. Ils ont un sentiment d'*outsider* plus appuyé dans la toile sociale états-unienne, ce qui élargit leur vision du monde. Ce recul par rapport au contexte duquel ils sortent va leur permettre de garder une distance avec le contexte dans lequel ils se trouvent à Cuba et de développer une véritable nuance dans l'appréhension de leur réalité. Ces étudiants font preuve d'une grande capacité de réflexion, ce qui complexifie leur politisation qui se transforme et incorpore les nouveaux éléments de leur expérience à Cuba. Ils sont en cela autant définis par leur politisation primaire que par leur expérience à Cuba et sont capables d'intégrer les contradictions des deux pour élargir leur positionnement identitaire qu'ils acceptent dans sa fluidité et sa complexité.

Enfin, les étudiants qui sont arrivés à Cuba par une politisation primaire qui relève d'un fort engagement politique, voire du militantisme de leur famille, vont soit garder cette vision du monde, leur idéologie, et vont aborder les aléas de la réalité cubaine comme des "maux nécessaires" pour la bonne continuation de la "révolution." Pour ces derniers, qui restent une minorité du groupe d'étudiants, l'engagement politique s'apparente presque à une croyance religieuse, difficilement malléable. Ainsi, ils ne vont pas vouloir entreprendre une analyse critique de leur vécu mais vont garder une vision qui relève d'un certain idéalisme. Ou alors, à l'extrême opposé, ils vont ressentir un désenchantement, une remise en question de leur engagement, de leurs idéaux, jusqu'à être en conflit avec leur socialisation primaire. L'approfondissement d'un tel conflit va également conduire ces étudiants à une profonde réflexion et affiner leur vision du monde, mais ils vont d'abord devoir entreprendre un travail de reconstruction afin de sortir du désenchantement qui les affecte.

De manière générale, tous ces étudiants entrent en conflit intérieur, avec leurs idéaux, leurs croyances primaires, et leur appréhension de la réalité à un moment ou un autre et à des niveaux variés. Ce conflit personnel les conduit à un repositionnement identitaire afin de pouvoir replacer leur engagement personnel, politique, et social. En effet, la transformation de la politisation des étudiants va s'étendre dans une forme d'engagement. Pour certains, l'engagement se dévoile à l'ELAM : les étudiant de notre première typologie découvrent le champ politique à Cuba et se construisent un véritable "*agency*.". Un nouveau pouvoir s'installe chez eux, celui d'avoir une vision informée et intime d'une dynamique politique dont ils font eux-mêmes partie. Chez les étudiants de la deuxième typologie, un sens de l'engagement était déjà formulé mais s'est complexifié à Cuba. Grâce à leur position *d'outsider*, le repositionnement identitaire de ces étudiants a conduit à une plus grande acceptation de la complexité de leur identité (*chicano*, immigré, états-unien, de gauche, communiste) qui n'a pas besoin d'être fragmentée afin de faire partie d'une identité collective. Ces étudiants développent une grande capacité d'élargir leur identité, pour combiner solidarité et conscience du soi. Les étudiants de notre troisième typologie, qui sont arrivés à Cuba avec un engagement clairement défini, vont parfois rester fidèles à cet engagement, telle une croyance, et parfois vivre une reconversion. Ils vont tantôt retourner dans le contexte états-unien avec une confirmation de cet engagement et un pouvoir plus élaboré car ils détiennent la légitimité d'avoir vécu la révolution, tantôt vivre un désenchantement et une déception. En revanche, le désengagement de ces derniers va leur permettre d'affiner une plus grande notion de soi, ils vont devoir séparer leurs idéaux et la déception de la mise en pratique de ces derniers à Cuba. Comme Bruno, qui se considère encore "socialiste" tout en reconnaissant que Cuba n'est pas représentatif du socialisme tel qu'il est défini chez lui.

Enfin, les étudiants ont été socialisés dans un système qui prône l'accès à la santé comme droit universel avec l'accent sur la prévention. Ils se retrouvent dans un pays au niveau économique et technologique bien plus pauvre qu'aux États-Unis. Ils vont donc devoir se réadapter à un système bien opposé, mais il s'avère que leur enseignement à Cuba est pertinent et permettra à la majorité des diplômés d'intégrer un programme d'internat aux États-Unis. La particularité des diplômés est qu'ils vont presque unanimement choisir de travailler dans leur

quartier d'origine, ou dans des communautés défavorisées.[123] Parmi les étudiants qui sont retournés aux États-Unis et ont terminé le programme d'internat, 67 % travaillent dans des communautés où il y a une pénurie de médecins et/ou dans des quartiers défavorisés. Ceci est dû à leur volonté, dès la socialisation primaire, de trouver une solution au conflit qui a éveillé leur curiosité pour l'ELAM et la possibilité d'entreprendre une profession moins lucrative grâce à la gratuité de leurs études à Cuba. Au fil des années va se former un réseau engagé pour un élargissement du dialogue entre Cuba et les États-Unis en termes d'échange de connaissances et de pratique concernant la santé, ce qui sera très encourageant pour les futurs diplômés.

En effet, nous avons vu que les étudiants à l'ELAM, en plus de faire preuve d'un courage, d'une résilience, et d'une détermination immense étant donné le contexte parfois hostile de leur situation universitaire, deviennent les acteurs clefs du changement de paradigme qui est en train de se tisser aux États-Unis autour de la santé. Ce changement s'explique par les deux grandes tendances qui animent l'actualité des États-Unis. D'une part, un engouement des jeunes pour la politique se traduisant par des mouvements sociaux autour des problématiques raciales, d'identité, de genre et de domination. Ces mobilisations sont incarnées en 2011 par *Occupy Wall Street* (mouvement dénonçant le pouvoir des banques, le fossé qui se creuse entre les riches et les pauvres), puis en 2014 par *Black Lives Matter,* qui conteste la violence policière et systémique envers les Noirs et qui renouvelle le débat autour des prisons surpeuplées, la discrimination positive etc. Ces mouvements sociaux se traduisent dans la campagne politique pour la primaire de Bernie Sanders, qui appelle à une révolution politique et réintègre la notion de "socialiste" dans le vocabulaire politique du pays. La surprenante popularité de ce candidat très à gauche est la preuve d'un vrai soutien populaire par une bonne tranche de la population jeune et éduquée, pour un renversement systémique et politique aux États-Unis.

D'autre part, cette ambiance se marrie au changement de place de Cuba dans l'imaginaire politique et historique américain. En effet, suite au dégel des relations entre les États-Unis et Cuba en 2014, Cuba devient de moins en moins un enjeu politique ni une île lointaine qui baigne dans un imaginaire de révolution et de communisme. Avec l'ouverture, un nombre exponentiellement croissant de ressortissants des États-Unis va se rendre sur l'île, de plus en plus "d'experts" en la matière vont se former, et des associations vont s'intéresser aux modèles

---

[123] voir Annexe 4

uniques du régime cubain. Cela ne sera donc plus “radical” pour une association de citer ouvertement des recherches effectuées à Cuba dans le domaine de la santé par exemple, et de vraies études pourront être faites sans être paralysées par une voix militante ou une analyse méfiante. Si l’ouverture se fait de manière juste et avantageuse pour les Cubains, nous pourrons peut-être enfin sortir du caractère binaire, manichéen, de la rhétorique de politique extérieure des deux pays depuis plus d’un demi-siècle.

Ces deux tendances, la politisation des jeunes Américains représentée par la campagne de Bernie Sanders et soutenue par un changement de paradigme en termes de santé grâce aux réformes mises en place pendant la présidence d’Obama, telles le Affordable Care Act, ainsi que la dépolitisation de la thématique autour de Cuba dans la perspective des Etats-uniens, permettent une nouvelle conversation autour de l’entrée de l’engagement politique dans le secteur de la santé aux États-Unis. Autrement dit, ce changement de paradigme pourrait être défini comme une nouvelle acceptation d’une engagement social et politique dans le secteur de la santé, un virage important dans le contexte américain où les rôles professionnels sont souvent compartimentés, le politique est politique, et le médecin est médecin. La pratique de la médecine à Cuba qui considère les déterminants sociaux comme indicateurs intégrés pour qualifier la santé d’un individu, semble également se développer dans la manière d’aborder les disparités sociales aux États-Unis. Ce changement de paradigme où la question sociale est réintégrée dans les discours des politiques de gauche, et l’acceptation, voire fascination envers Cuba qui traverse le pays aujourd’hui, est un climat propice à forger une place très importante aux futures diplômés de l’ELAM. En effet, nous avons vu que la transformation de leur politisation mène à une conscience de soi et une ouverture envers le monde approfondies, marquées par la longue durée de leur socialisation à Cuba. Ces expériences vont tracer l’avenir des étudiants qui se voyaient avant obligés de faire abstraction d’une partie de leur enseignement à Cuba parce qu’ils ne s’y retrouvaient pas aux États-Unis, tandis qu’aujourd’hui ils vont pouvoir mettre en avant leur formation et jouir d’un pouvoir d’action plus fort, voire précurseur.

L’avenir de cette formation dépend de la motivation des futurs étudiants qui permettront l’évolution de ce cursus. Au niveau institutionnel, le régime cubain ne risque pas de changer rapidement, et IFCO va maintenir sa ligne militante et désuète. En revanche, les étudiants pourront bâtir ce pont, transférer un savoir-faire cubain très particulier qui est de plus en plus recherché aux États-Unis de par le changement de paradigme autour de la santé. Peut-être

pouvons-nous imaginer, comme le souhaitent de nombreux étudiants, la création d'une université s'inspirant du modèle de l'ELAM aux États-Unis, qui serait gratuite (financée par le gouvernement américain), avec des professeurs cubains et états-uniens, des cours bilingues, et un enseignement basé sur la prévention, la santé publique, un appui sur les déterminants sociaux. Elle serait en priorité ouverte à des candidats à bas revenus et de milieux défavorisés. On pourrait imaginer qu'elle détiendrait également tout ce qui fait la force de la médecine aux Etats - unis : les avancées technologiques, les connaissances pharmaceutiques, les financements, etc. *In fine*, la riche expérience de ces étudiants pourra initier un échange informé, humain, et tolérant entre ces deux pays qui recommencent à s'apprivoiser doucement.

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES ET REFERENCES GENERALES EN SCIENCES POLITIQUE, SOCIOLOGIE, ET SUR L'AMERIQUE LATINE

DABENE, Olivier, *La Gauche en Amérique latine, 1998-2012*, Paris, Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) « Académique », 2012.

LEOGRANDE, William. M., "Normalizing US-Cuba Relations: escaping the shackles of the past", *International Affairs*, Vol.91, n°3, 2015, pp. 474-488.

NUGENT Davis ; VINCENT, Joan, *A Companion to the Anthropology of Politics*, Malden, Blackwell Publishing, 2004 (2007), pp. 468.

NYE, Joseph, S., *Soft Power, The Means to Success in World Politics*, New York, Public Affairs, 2004.

WACQUANT, Loïc, "La tornade sécuritaire mondiale : néolibéralisme et châtiment à l'aube de XXe siècle", *Mouvements*, vol. 3, n°63, 2010, pp. 137-154.

L'INTERNATIONALISME CUBAIN ET LE CHAMP MEDICAL AUX ÉTATS-UNIS

AZIRCRI, Max, "The Cuba-Venezuela Alliance and Its Continental Impact," *in* Katherine Krull (dir.), *Cuba in a Global Context: International Relations, Internationalism, and Transnationalism*, Gainesville, University Press of Florida, 2014, pp. 127-143

BIRN, Anne-Emanuelle ; BROWN, Theordore. M et al., *Comrade in Health: U.S. Health Internationalists, Abroad and at Home*, Rutgers University Press, 2013

BROUWER, Steve, *Revolutionary Doctors: How Venezuela and Cuba Are Changing the World's Conception of Health Care*, New York, Monthly Review press, 2011, pp. 240.

COHEN, Jordan. J, GABRIEL, Barbara A., TERRELL, Charles, "The Case for Diversity in the Health Care Workforce", *Health Affairs*, Septembre 2002, Vol 21, n°5, pp. 90-102.

HUISH, Robert, "The Heart of the Matter: The Impact of Cuban Medical Internationalism in the Global South", *in* Katherine Krull (dir.), *Cuba in a Global Context, International Relations, Internationalism, and Transnationalism,* Gainesville, University Press of Florida, 2014, pp. 176-191.

HOWLETT-MARTIN, Patrick, *La coopération médicale internationale de Cuba, l'altruisme récompensé*, Paris, l'Harmattan, 2015.

KECK, William, C.; REED, Gail, A., “The Curious Case of Cuba”, *American Journal of Public Health*, vol. 102, n°8, 2012, pp. 13 - 22.

KELLY, Christina, *Global Health Diplomacy: Cuba's Soft Power Foreign Policy*, Thèse de Master en Relations Internationales, sous la direction de Dr. Marianne Wiesebron, Leiden, Leiden University, 2015.

KIRK. M. John, *Cuban Medical Internationalism: Origins, Evolution, and Goals (Studies of the Americas)*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, pp. 228.

KIRK, John M., “Cuba’s Medical Internationalism: Development and Rationale”, *Bulletin of Latin American Research*, vol. 28(4), 2009, pp.497-511.

RAZEL, Remen ; BREA, Bondi-Boyd, “ Doctors Across Blockades, American Medical Students in Cuba”, in Anne-Emanuelle Birn,, Theordore M. Brown. et al. (dir), *Comrade in Health: U.S. Health Internationalists, Abroad and at Home*, Rutgers University Press, 2013, p.231.

SMITH, Jessica, C., MEDALIA, Carla, “Health Insurance Coverage in the United States: 2014”, *United States Census Bureau*, septembre 2015. URL: https://www.census.gov/content/dam/Census/library/publications/2015/demo/p60-253.pdf, (site consulté le 16/02/2016.)
Sites web

WERLAU. C. Maria, “Cuba’s Health-Care Diplomacy: The Business of Humanitarianism,” *World Affairs Journal*, Mars/Avril 2013. URL : < http://www.worldaffairsjournal.org/article/cuba%E2%80%99s-health-care-diplomacy-business-humanitarianism>, (consulté le 19 novembre, 2015.)

LE CONTROLE SOCIAL ET LES RAPPORTS RACIAUX

AGUIRRE, Benigno E.,“Social Control in Cuba”, *Latin American Politics and Society*, vol. 44, n° 2, été 2002.

BLOCH, Vincent, “Les rumeurs à Cuba”, *Nuevo Mundo Mundos Nuevos*, 9 mars 2007, Colloques, URL: < https://nuevomundo.revues.org/3651 >, (consulté le 27 mai 2016.)

DE LA FUENTE, Alejandro, “New Afro-Cuban Cultural Movement and the Debate on Race”, *Journal of Latin American Studies*, vol. 40, November 2008.

NECULAU, Adrian, « Une « expérience » d'apprentissage social dirigé. », Carrefours de l'éducation 2/2006 (n° 22) , p. 42. <URL : www.cairn.info/revue-carrefours-de-l-education-2006-2-page-41.htm.>

XU, Gang; FIELDS, Sylvia, K., LAINE, Christine *et. al.*, “The Relationship between the Race/Ethnicity of Generalist Physicians and Their Care for Underserved Populations”, *American Journal of Public Health*, vol. 87, n°5, 1997, pp. 817-822.

KOMAROMY, Miriam, GRUMBACH, Kevin, DRAKE, Michael, *et. al.*, "The role of black and hispanic physicians in providing health care for underserved populations", *The New England Journal of Medicine*, vol. 224, n° 20, pp. 1305-1310.

WACQUANT, Loïc, "La race comme crime civique", *Revue internationale des sciences sociales*, vol. 1, n°183, 2005, pp. 135-152.

LA POLITISATION

AIT-AOUDIA, Myriam, BENNANI-CHRAIBI, Mounia, CONTAMIN, Jean-Gabriel, «Indicateurs et vecteurs de la politisation des individus : les vertus heuristiques du croisement des regards. », *Critique internationale,* vol. 1, n° 50, 2011, p. 9-20.

BARGEL, Lucie, "Socialisation politique", *in* Catherine Achin et Laure Bereni (dir.), *Dictionnaire genre et science politique*, Paris, Presses de SciencesPo, 2013, pp. 468-480.

BROQUA, Christophe, "L'ethnographie comme engagement : enquêter en terrain militant", *Genèses*, vol. 2, n°75, pp. 109-124.

CUNNINGHAM, Hilary, "The Ethnography of Transnational Social Activism: Understanding the Global as Local Practice," *American Ethnologist*, vol. 26, n°3, 1999, pp. 583-604.

DYE, Keith, "The Black Manifesto for Reparations in Detroit: Challenge and Response, 1969", *Michigan Historical Review*, Vol. 35, n°2, 2009, pp.53-83.

GAMSON, William, "Commitment and agency in social movements", *Sociological Forum*, vol. 6, n°1, mars 1991, pp. 27-50.

GAXIE, Daniel, "Appréhensions du politique et mobilisation des expériences sociales", *Revue française de science politique,* vol. 52, n°2-3, 2002, p. 170.

HAMIDI, Camille, « Éléments pour une approche interactionniste de la politisation. Engagement associatif et rapport au politique dans des associations locales issues de l'immigration», *Revue française de science politique, v*ol. 56, n°1, 2006, p. 5-25.

LAGROYES, Jacques, "Les processus de politisation" de Jacques Lagroyes *in* Jacques Lagroye (dir.), *La politisation*, Editions Paris:Belin, 2003, pp. 564.

LECLERQ, C, PAGIS, J, "Les incidences biographiques de l'engagement. Socialisations militantes et mobilité sociale. Introduction", *Sociétés contemporaines*, vol. 4, n°84, 2011, pp. 5-23.

MICHON, Sébastien, "Les effets des contextes d'études sur la politisation", *Revue française de pédagogie*, vol. 163, avril-juin 2001, p.63-75. URL: http://rfp.revues.org/987#quotation, (consulté le 17 mai, 2016.)

MUXEL, Anne, « Socialisation et lien politique », *in* Thierry Blöss (dir.), *La dialectique des rapports hommes-femmes*, Presses Universitaires de France « Sociologie d'aujourd'hui », 2001 (2 éd.), p. 27-43.

SIMEANT, Johanna, "Entre, rester en humanitaire : des fondateurs de MSF aux membres actuels des ONG médicales françaises", *Revue française de science politique*, vol. 51, n°1, 2001, p. 47-72.

LES POLITIQUES DE L'IDENTITE

BRUBAKER, Rogers, "Au-delà de 'l'identité'", *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 4, n°139, 2001. pp. 66-85.

ERIKSON, Erik, *Identity : Youth and Crisis*, New York, Norton, 1968.

GAMSON, William, *Talking Politics*, Cambridge University Press, 1992, pp. 292.

KAPOOR, Ilan, "Capitalism, culture, agency: dependency versus postcolonial theory", *Third World Quarterly*, Vol. 23, n°4, 2001, pp. 647-664.

KAUFFMAN, L.A., "The Anti-Politics of Identity", *in* Barbara Ryan (dir.), *Identity Politics in the Women's Movement*, New York, NYU Press, 2001, pp. 23 - 34.

AUTRES RÉFÉRENCES

SOURCES PRIMAIRES

CASTRO, Fidel, "Discurso pronunciado por el Comandante en Jefe Fidel Castro Ruz, Primer Secretario des comite central del partido comunista de Cuba y Presidente de los consejos de estado y de ministros,en la clausura del vi foro nacional de piezas de repuesto, equipos y tecnologias de avanzada, efectuada en el palacio de las convenciones", *www. cuba.cu*, le 16 décembre 1991, URL : http://www.cuba.cu/gobierno/discursos/1991/esp/f161291e.html, (consulté le 30 mai 2016.)

ELIAS MASSARE, Bruno. A., *Torture and Medical Complicity: The Stroessner Regime*, Mémoire en Etudes Indépendantes, sous la direction de Brian Owensby, Université de Virginia, 2009.

SITES INTERNET

Affordable Care Act : (http://obamacarefacts.com/obamacare-facts/)

Congressional Black Caucus Foundation : (http://www.cbcfinc.org/)

Département du Trésor des États-Unis, C*uba Sanctions* : (https://www.treasury.gov/resource-center/sanctions/programs/pages/cuba.aspx)

Educational Commission for Foreign Medical Graduates : (http://www.ecfmg.org/about/)

El Centro Martin Luther King : (http://cmlk.org/quienes-somos-2)

Havana Times : (http://www.havanatimes.org/)

Interreligious Foundation for Community Organization (IFCO)/Pastors for Peace : (https://ifconews.org/)

La Escuela Latino Americana de Medicina : ELAM (http://instituciones.sld.cu/elam/)

Medical Cooperation with Cuba : MEDICC (http://medicc.org/ns/)

Santé Cuba sites internet : Ministère de la santé (https://www.healthresearchweb.org/en/cuba/institution_689); INFOMED (http://www.sld.cu/)

Vinceremos Brigade : (http://www.venceremosbrigade.net/)

ARTICLES DE PRESSE

Ahora.cu., “Raul Castro and Margaret Chan Attend Opening of New Medical Centers”, la rédaction, URL : http://www.ahora.cu/en/sections/cuba/13659-raul-castro-and-margaret-chan-attend-opening-of-new-medical-centers, (site consulté le 1er mai 2016.)

Amnesty International, “The US Embargo Against Cuba: Its Impact on Economic and Social Rights”, *Amnesty International Publications*, 2009. URL : http://www.amnestyusa.org/pdfs/amr250072009eng.pdf>, (consulté le 1 décembre 2015.)

Council on Foreign Relations, “Timeline: U.S. - Cuba Relations. URL” : http://www.cfr.org/cuba/timeline-us-cuba-relations/p32817, (consulté le 5 mai 2016.)

DE LA FUENTE, Alejandro, “A Lesson From Cuba on Race”, New York Times, le 17 novembre 2913, URL : http://opinionator.blogs.nytimes.com/2013/11/17/a-lesson-from-cuba-on-race/, (consulté le 5 avril, 2016.)

FRIEDERSDORF, Conor, “Angry Letters to the One Member of Congress Who Against the War on Terror”, The Atlantic, le 14 septembre 2014, URL : http://www.theatlantic.com/politics/archive/2014/09/the-vindication-of-barbara-lee/380084/, (consulté le 15 mai, 2015.)

LAMRANI, Salim, “A Cuba, vers la fin de l’embargo”, *Le monde diplomatique*, janvier 2015. URL: http://www.monde-diplomatique.fr/2015/01/LAMRANI/51971, (consulté le 3 mars 2016.)

Le Monde, “Rapprochement diplomatique historique entre Cuba et les États-Unis”, le 17 décembre 2014, URL : http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2014/12/17/les-etats-unis-et-cuba-prets-a-normaliser-leurs-relations-diplomatiques_4542184_3222.html>, (Consulté le 2 décembre 2015.)

MARTIN, Douglas, “Lucius Walker, Baptist Pastor for Peace, dies at 80,” *New York Times,* 11 septembre, 2010. URL : http://www.nytimes.com/2010/09/12/us/12walker.html, (Consulté le 27 mai, 2016)

MINKLEY, James C.,Jr., “Raúl Castro becomes Cuban president”, *New York Times,* 4 décembre 2008, URL : http://www.nytimes.com/2008/02/24/world/americas/24iht-cuba.5.10342397.html, (consulté le 22 septembre, 2015)

Organisation mondiale de la santé, “Cuba ayuda a formar mas medicos”, *Bulletin de l’OMS*, vol. 88, mai 2010, pp. 321-400, URL : http://www.who.int/bulletin/volumes/88/5/10-010510/es/, (consulté le 16 novembre, 2015.)

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Figure 1 : Dessin de Lucius Walker par artiste cubain
SOURCE : photo prise par l'auteur p. 24

Figure 2 : Bus scolaire recyclé d'IFCO à La Havane
SOURCE : photo prise par l'auteur p. 26

Figure 3 : Dr. Melissa Barber dans locaux d'IFCO à Harlem, NY
SOURCE : photo prise par l'auteur p. 28

Figure 4 : Photo sur les murs d'IFCO de Lucius Walker et Fidel Castro
SOURCE : photo prise par l'auteur p. 28

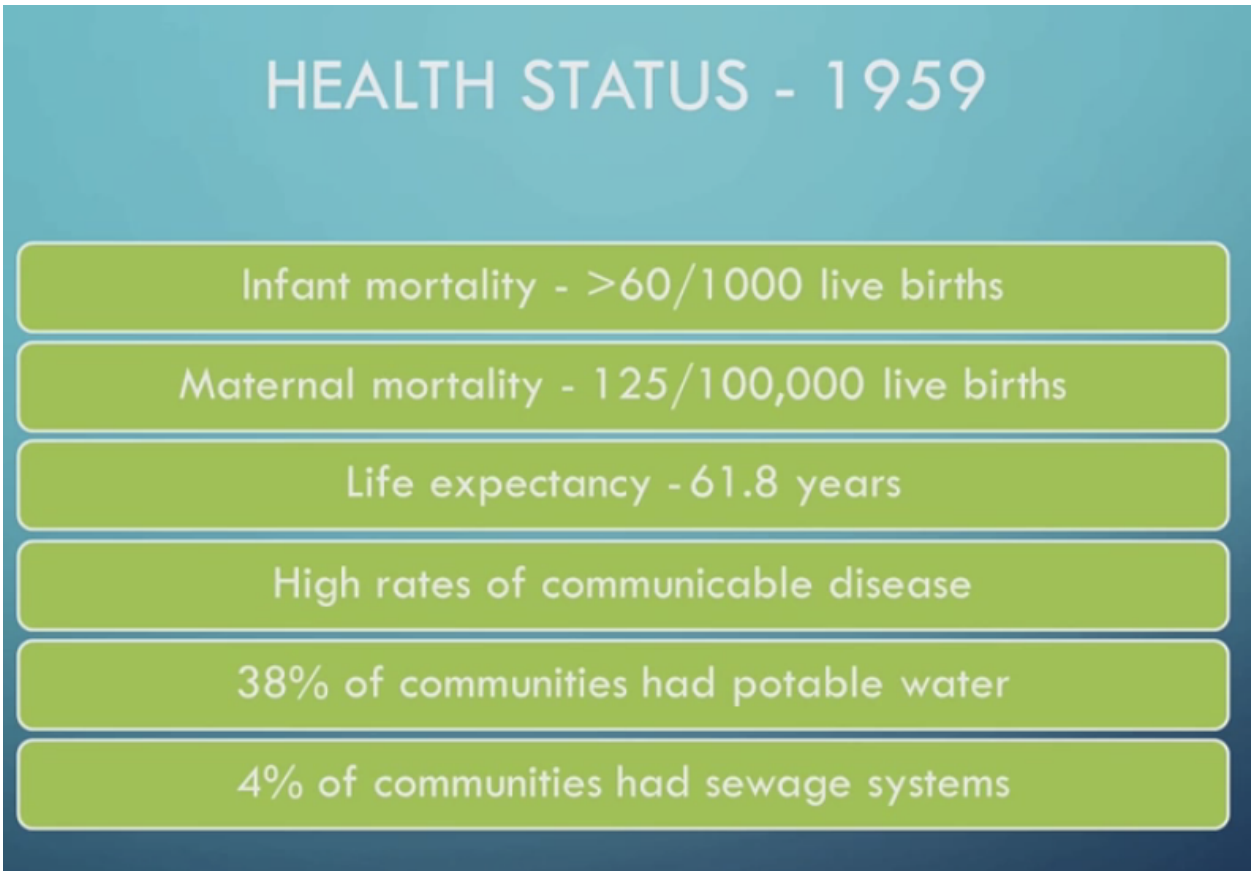
Figure 5 : L'entrée du campus de l'ELAM
SOURCE : Le site de MEDICC p. 46

Figure 6 : Etudiants des États-Unis à l'ELAM
SOURCE : Le site de MEDICC p. 74

ANNEXES

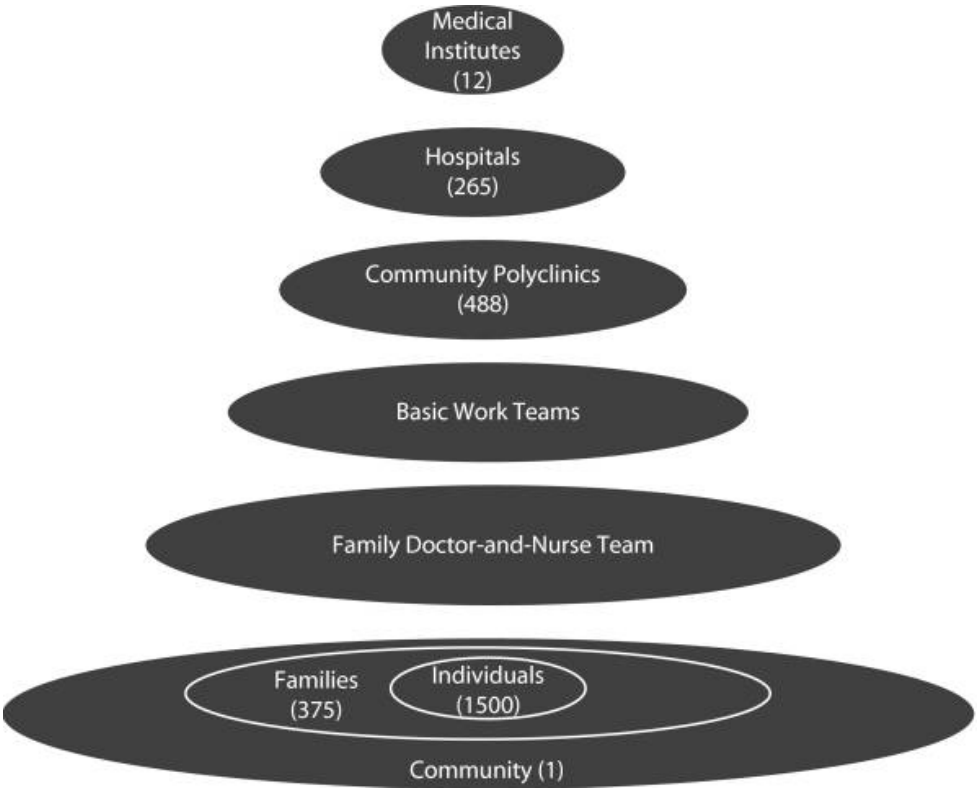
ANNEXE 1 : Tableau sur le status du niveau de santé à Cuba en 1959

Source : KECK, William, C.; REED, Gail, A., "The Curious Case of Cuba", *American Journal of Public Health*, vol. 102, n°8, 2012, pp. 13 - 22.



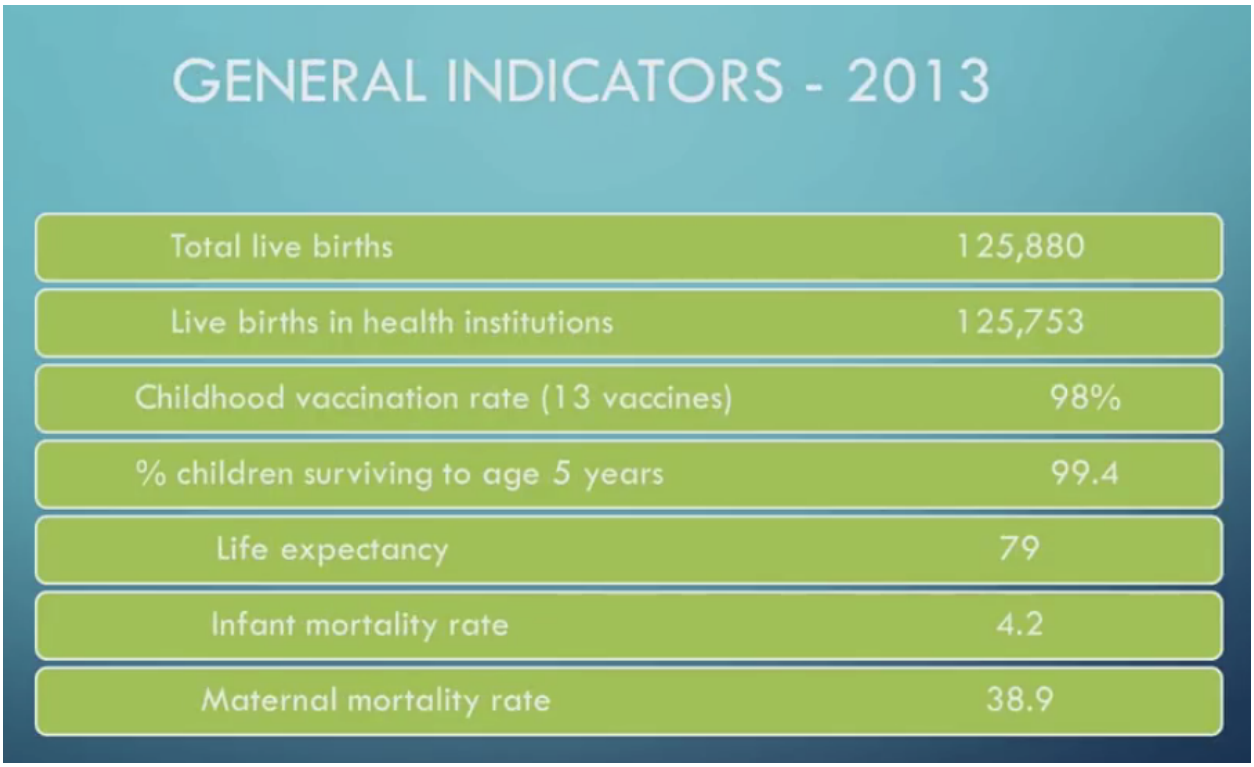
ANNEXE 2 : Pyramide sur le fonctionnement du régime de santé à Cuba

Source : KECK, William, C.; REED, Gail, A., "The Curious Case of Cuba", *American Journal of Public Health*, vol. 102, n°8, 2012, pp. 13 - 22.



ANNEXE 3 : Indicateurs généraux de santé à Cuba en 2013

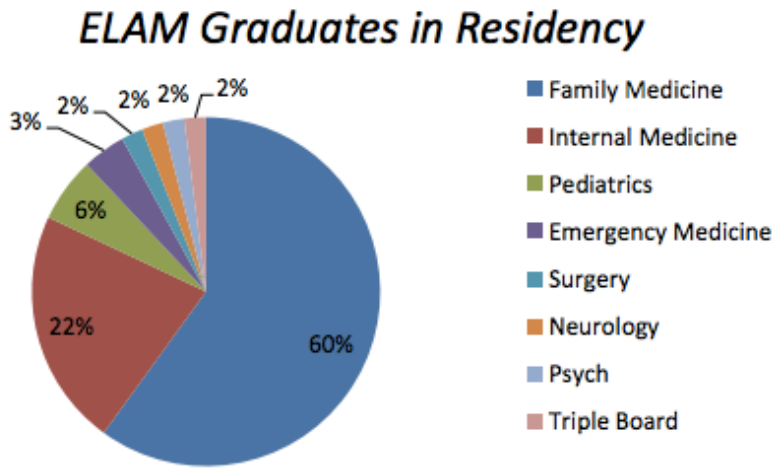
Source : KECK, William, C.; REED, Gail, A., "The Curious Case of Cuba", *American Journal of Public Health*, vol. 102, n°8, 2012, pp. 13 - 22.



ANNEXE 4 : Graphique sur la répartition des étudiants diplômés dans les programmes d'internats (*residency*.)

Source : document envoyé par email par Rachel True, Directrice des programmes à MEDICC

Residency



67% work in Health Professional Shortage area and/or Medically Underserved Areas. Those not working in an HPSA or MUA are working in the public sector with underserved communities.

TOT: 64 graduates
Family Medicine – 39 (61%)
Internal Medicine – 15 (23%)
Pediatrics –4 (6%)
Emergency Medicine – 2 (3%)
Neuro – 1 (2%)
Psych – 1 (2%)
Surgery – 1 (2%)
Triple Board – 1 (2%)

Work in HPSA only – 4
Work in MUA only – 7
Work in HPSA and MUA – 32
Work in neither – 21

ANNEXE 5 : Résumé des partenariats du programme de *Community Partnerships for Health Equity* (CPHE) organisé par MEDICC

Source : document envoyé par email par Rachel True, Directrice des programmes à MEDICC

Community organizations and academic institutions have great potential to transform health outcomes, yet the horizon is often limited by the lack of functioning models to spur innovative thinking. MEDICC's Community Partnerships for Health Equity (CPHE) offers the opportunity to learn how Cubans have achieved impressive health results at dramatically lower costs, with practical lessons for improving health and health equity here in the US.

Between 2005-2015, MEDICC has launched CPHE programs with 170 total participants from 11 sites: South Los Angeles and Oakland, CA; Albuquerque, NM; Bronx, New York; Summit County, Ohio; Milwaukee, Wisconsin; Red Mesa, Navajo Nation, and California Endowment Building Healthy Communities sites in Kern and Del Norte Counties, San Diego and South Los Angeles.
CPHE objectives include strengthening existing community partnerships and adapting successful principles and practices from Cuba to improve health and health equity in the US. Our approach in identifying communities for CPHE is place-based and collaborative. Bringing a racial and equity lens to the work, MEDICCC prioritizes groups most impacted by health-related challenges in their communities, working with grass roots organizations and their academic and health partners. Ultimately, MEDICC envisions CPHE as a valuable vehicle for health systems and policy change in the US. Participants speak about CPHE in a 7 minute video: https://www.youtube.com/watch?v=mCBIpnEKt6g

MEDICC's accompaniment throughout the entire span of a CPHE is key in providing capacity building towards a collaboration for health. During the planning stage with each CPHE, a local site coordinator is identified as a liaison with MEDICC. Working with the site coordinators and participants in each community, MEDICC staff develops week-long programs in Cuba to address community priorities. Participants witness key Cuban principles and practices, such as:

- Emphasis on Prevention
- Patient care and public health are not separate
- Neighborhood access to comprehensive care
- Local and Continuous data collection
- Active community engagement
- Education and intervention tailored to community needs
- Cross-sector alliances for health in all policies
- Bio-psychosocial and cultural approach to families and community

- Socially accountable medical training

Most 'lessons learned' in Cuba resonate with many of the goals of health reform in the US. After the exchange in Cuba, MEDICC encourage critical thinking among participants to capture ideas which might be adaptable locally and provide sustainable and substantial outcomes.

TABLE DES ANNEXES

Annexe 1 : Tableau sur le status du niveau de santé à Cuba en 1959 p. 108

Annexe 2 : Pyramide sur le fonctionnement du régime de santé à Cuba p. 109

Annexe 3 : Indicateurs généraux de santé à Cuba en 2013 p. 110

Annexe 4 : Graphique sur la répartition des étudiants diplômés dans les programmes d'internats (*residency*.) p. 111

Annexe 5 : Résumé des CPHE p. 112

TABLE DES MATIÈRES

Remerciements 2

Résumé et mots clefs 3

Resumen y palabras claves 4

Introduction 6
I. Retour historique sur l'internationalisme de Cuba révolutionnaire 7
II. Situer la politisation 13
III. Une approche ethnographique 17
IV. Présentation du plan 18

Partie 1 La Escuela Latinoamericana de Medicina : l'évolution d'un projet internationaliste 19

A. La création et la mutation du projet ELAM 19
1. Réalisation du projet : qui, quand, quoi, comment, pourquoi ? 19

2. Evolution du projet : vers un pragmatisme politico-économique ? 24

B. Un militantisme pour le droit des minorités à la racine de l'ouverture aux ressortissants Américains 29
1. Des premiers pas dans un contexte militant 29

2. D'une bataille pour la légitimation à un contexte actuel dépolitisé ? 34

C. L'entrée dans un nouvel espace social : façonnage institutionnel 39
1. Recruter et socialiser 39

2. La socialisation politique d'un groupe 41

Partie 2 Le devenir médecin à Cuba 44

A. Une sociographie des étudiants américains à ELAM 44
1. Présentation de la cohorte 44

2. Une typologie par motivations : le déclic ? 45
a. Type 1 : l'étudiant(e) qui veut devenir médecin avant tout (vision du monde personnelle) 46

b. Type 2 : l'étudiant(e) marqué(e) par un rapport d'exclusion concret (vision du monde plus élargie) 48

c. Type 3 : l'étudiant(e) attiré(e) par Cuba grâce à un militantisme prononcé (vision du monde élargie) 50

B. Adaptation au contexte cubain : vivre la révolution ? 52

1. D'un isolement à l'immersion dans la vie havanaise : une population estudiantine clivée 52

a. Solidarité ou mécanisme d'adaptation ? 53

b. L'enseignement de la médecine comme véhicule de l'idéologie révolutionnaire cubaine 58

2. Facteurs qui affectent les changements de perceptions 62

a. Les étudiants qui restent éloignés du champ politique et vivent l'expérience qu'ils attendaient : devenir médecin à Cuba 62

b. Les étudiants qui font preuve d'une nuance complexifiée et d'une capacité à relativiser 65

c. Les étudiants engagés et dévoués à la cause cubaine 71

d. Les étudiants révoltés et déçus de leur expérience à Cuba 74

3. Repositionnement identitaire des étudiants: changer les catégories d'appréhension de la réalité ? 79

Partie 3 Le défi d'un retour aux États-Unis 88

A. Réinsertion et appréhension d'un retour dans le système états-unien 88

B. Insertion du mode d'engagement des étudiants dans un contexte social américain qui change de paradigme ? 94

Conclusion 99

Bibliographie 106

Tables des illustrations 112

Annexes 113

Table des annexes 118